

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD



TOME CXLVII
ANNÉE 2020
1^{re} LIVRAISON



SOMMAIRE DE LA 1^{re} LIVRAISON 2020

● Éditorial : Mélanges Gérard Fayolle. L'héritage (Dominique Audrerie)	3
● Le spéléologue Norbert Casteret, découvreur des gravures de Bara-Bahau (Le Bugue), en Périgord (Thierry Baritaud).....	5
● Les voies de l'éducation au Bugue, de la Révolution aux Trente Glorieuses (Maurice Cestac).....	19
● Le fabuleux « trésor » de Lascaux, découvert au Bugue chez l'abbé A. Glory (Brigitte et Gilles Delluc).....	35
● Le cinéma, un geste de modernité au début du xx ^e siècle (Dominique Audrerie)....	55
● La halle-hôtel de ville du Bugue (La Pierre angulaire).....	59
● Propos sur un panneau sculpté situé dans l'église du Bugue (Serge Laruë de Charlus)	67
● Les célébrités qui ont marqué l'histoire du Bugue (Guy Penaud)	79
● 1992-1994, « l'expérience Fayolle » au conseil général de la Dordogne (Jean-Charles Savignac).....	89

Vie de la Société

● Programme de nos réunions. 2 ^e trimestre 2020	106
● Comptes rendus des réunions mensuelles	
6 novembre 2019.....	107
4 décembre 2019.....	110
8 janvier 2020	113
● Annonce de la sortie du 16 mai 2020	116
● Admissions nouveaux membres.....	117
● Vie de la bibliothèque	
Entrées dans la bibliothèque (Huguette Bonnefond).....	119
Dans nos collections : François de Fénelon, <i>Les Avantures de Télémaque, fils d'Ulysse, par feu messire François de Salignac de la Motte Fenelon</i> . Paris : chez J. Estienne, 1717 (Chantal Tanet).....	122
● Revue de presse (Huguette Bonnefond).....	127
● Annonce du colloque du 6 juin 2020	130
● Sortie du 28 septembre 2019. Autour des Eyzies-de-Tayac (Brigitte Delluc).....	131
● Sortie du 26 octobre 2019. Sallegourde, La Valade, Les Chaulnes : trois châteaux témoins de l'enseignement agricole en Dordogne (Nelly Belle, Anne-Marie et Maurice Cestac et Caroline Civetta)	137
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc).....	145
● Notes de lecture	149

Le présent bulletin a été tiré à 1 000 exemplaires.

1^{re} de couverture : Gérard Fayolle, portrait par Jean-Michel Linfort, 2020.

4^e de couverture : beffroi de la halle du Bugue (p. 63) ; reliure de *Télémaque*, édition de 1734 (coll. SHAP) (p. 125) ; Cène du panneau sculpté du Bugue (p. 68)

ÉDITORIAL

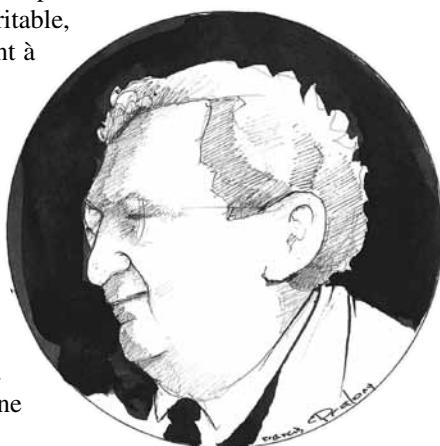
Mélanges Gérard Fayolle

L'héritage

D'un président à l'autre, les années passent, le temps s'écoule, indifférent aux choses et aux personnes. Il reste, dans une société comme la nôtre, les œuvres de l'esprit, réalisées, publiées et transmises. Elles sont un héritage véritable, précieux et aussi fragile s'il n'est pas vivant à travers ceux qui en ont le dépôt.

La tentation est grande, quand on est aux affaires, de valoriser sa personne, comme le relais indispensable pour qu'un avenir se fasse. Folle illusion !

Gérard Fayolle s'est révélé au contraire un mainteneur, modeste et attentif. Passionné par son Périgord, auteur et historien apprécié, il a su mettre en avant, certes avec d'autres, ce qu'il a appelé la « ruralité », terme qui recouvre une réalité à la fois simple et complexe.



Le Périgord est une terre qui s'inscrit dans le temps et dans l'espace. Sa culture, si prégnante, est le résultat d'hommes et de femmes le plus souvent humbles, mais riches d'un savoir-vivre. La ruralité c'est bien cela, un savoir-vivre, qui nous revient comme un héritage ô combien précieux. Encore faut-il connaître cet héritage, le reconnaître et le faire sien pour qu'il garde toute sa valeur aujourd'hui et pour les générations à venir.

À sa place, la Société historique et archéologique du Périgord joue un rôle depuis 1874 pour étudier et transmettre le patrimoine périgourdin et en faire un héritage toujours enrichi. Ce dépôt est à tous et pour tous, et les membres de notre compagnie doivent en avoir pleine conscience et s'attacher à associer leurs amis et connaissances à l'œuvre commune. Ce dépôt, loin d'être une propriété égoïste, est une invitation permanente au service, mais un service résolument tourné vers le plus grand nombre.

La présente livraison de notre *Bulletin* se veut un hommage à notre président d'honneur à travers des études centrées sur le petit pays du Bugue, berceau de la famille de Gérard Fayolle et dont il fut aussi l'élu durant de nombreuses années.

Dominique Audrerie,
Président

NB : Gérard Fayolle a été président de la SHAP de 2007 à 2018.

Le portrait est de Francis Pralong.

Vient de paraître...

La SHAP vient de publier trois ouvrages :

*418, 1600^e anniversaire de la proclamation
du Royaume wisigothique d'Aquitaine*
86 pages, ill., 12 € (disponible à la SHAP)

100 félibrées en Périgord, 1903-2019, par Pascal Serre
(en co-édition avec Les Livres de l'Îlot et Lo Bornat)
550 pages, ill., 25 € (disponible en librairie)

*1939-2019. 80^e anniversaire de l'évacuation
des Alsaciens en Dordogne*
152 pages, ill., 12 € (épuisé)

Le spéléologue Norbert Casteret, découvreur des gravures de Bara-Bahau (Le Bugue), en Périgord

par Thierry BARITAUD

En 2001, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la découverte des gravures magdalénienes de la grotte de Bara-Bahau (Le Bugue), j'avais proposé à Gérard Fayolle, alors maire, de fêter dignement cet événement. Aussitôt demandé, l'édile mit à notre disposition les locaux de la bibliothèque municipale dans laquelle nous avons présenté une exposition concernant le célèbre spéléologue Casteret, représenté par un mannequin habillé avec tout son matériel d'entre-deux-guerres, et son fameux casque de poilu Adrian, équipé de son éclairage à l'acétylène. Des vitrines présentaient les ouvrages de Casteret, ayant trait à son épopée périgordine, ainsi que des documents prêtés par la famille et la bibliothèque de Saint-Gaudens. Nos amis Brigitte et Gilles Delluc avaient eux aussi contribué à présenter l'archéologie préhistorique de Bara-Bahau dans des vitrines et notamment les travaux de l'abbé André Glory. Il y eut également la pose de la plaque commémorative dédiée à la famille Casteret fixée à l'entrée de la grotte. Nous étions étroitement associés avec M^{me} Moulinier, propriétaire de Bara-Bahau. Enfin, c'est avec l'aimable invitation de la mairie du Bugue et de Gérard Fayolle qu'une conférence sur Norbert Casteret a été présentée devant de nombreux Buguois. C'est cette communication que nous souhaitons vous livrer aujourd'hui.

Le Commingeois Norbert Casteret est né en 1897 à Saint-Martory, petite bourgade de Haute-Garonne au pied des Pyrénées. Très tôt, le jeune Casteret s'adonne aux joies des activités de plein air et découvre derrière sa maison son premier terrain d'aventure : les falaises de l'Escalère et la paisible Garonne. Il part, avec son jeune frère Martial, explorer les petites et mystérieuses cavités formées dans ces rochers de l'Escalère dont ils escaladent avec assurance les parois. Peu après, c'est à bicyclette qu'ils partent découvrir de plus longues grottes aux alentours, mais celles-ci, souvent faciles d'accès et maintes fois parcourues, ne les intéressent plus. La soif d'aventure est là, aussi Norbert décide de descendre dans un gouffre.

Naissance d'une vocation

Il apprend que de nombreux abîmes se trouvent sur le massif karstique de la montagne d'Arbas, à vingt kilomètres à peine de son domicile. Muni d'une longue corde en chanvre, il descend l'un d'eux le long d'un plan incliné de 25 m puis une verticale de 10 m. L'exploration solitaire est audacieuse et n'arrête pas l'apprenti spéléologue de 14 ans qui découvre au pied du puits, éclairé de quelques bougies, tout un gisement paléontologique. Des ossements jonchent le sol dont des crânes d'ursus spéléus, ces grands ours des cavernes. Cette découverte est déterminante et cette passion naissante ne l'arrête plus. Par ailleurs, il devient un sportif confirmé pratiquant le ski, la natation, le plongeon de haut vol, le football, la boxe et obtient même le titre de champion des Pyrénées de ski et de course à pied...

Avant de conquérir les froides ténèbres pyrénéennes, il part dans l'enfer des tranchées de Verdun. À 18 ans, il s'engage comme volontaire dans la terrible guerre. Son carnet de notes relate les sanglantes batailles, les souffrances dans les tranchées. C'est le mot horreur qui revient souvent dans son journal. Il occupe les postes de brigadier canonnier, observateur de tranchées, téléphoniste et agent de liaison. En 1919, au retour de ses années de guerre, il conserve précieusement un objet qui ne le quittera plus désormais : son casque Adrian !

À Toulouse, il poursuit ses études à la faculté des sciences et de droit. Son père, avocat, l'oriente vers l'école de notariat. Au cours de ses vacances, il continue les recherches dans les cavernes des piémonts pyrénéens.

En août 1922, au cours d'une prospection, l'apnéiste Casteret franchit deux petits siphons. Habitué à s'immerger durant deux minutes, cet obstacle ne l'effraie pas, puis il se relève dans une vaste et haute galerie de la caverne de Montespan. Son faible et rudimentaire éclairage le contraint à ressortir rapidement. Un mois après, il participe à une mission scientifique en Ariège, invité par un grand préhistorien, le comte Bégouën. Il visite et suit les travaux archéologiques menés dans les cavernes du Mas d'Azil, du Volp et à Marsoulas.

À cette occasion, il s'initie à la Préhistoire dans ces exceptionnelles cavernes ornées d'œuvres gravées, peintes ou sculptées et notamment ces surprenants bisons modelés en argile du Tuc d'Audoubert.

Cette première rencontre avec d'éminents chercheurs, Louis Capitan, le belge Hamal-Nandrin et le Périgourdin Denis Peyrony aux discussions passionnées, motiva le jeune spéléologue. En 1923, Casteret retourne à Montespan, accompagné d'un ami : ils parviennent à passer le siphon avec un éclairage dans une boîte étanche. Ils découvrent environ un kilomètre de galerie et, en fouillant le sol, Casteret en extrait quelques lames de silex taillées, des burins, des grattoirs qui attestent d'une présence humaine. Les parois sont scrutées mais en vain. Intrigué par une masse d'argile posée au sol, qui ne paraît pas être une formation naturelle, Casteret en fait le tour et décèle une silhouette animale. À l'aide d'un éclairage rasant, il voit deux pattes avant, un train arrière et un crâne d'ours posé au sol. Il vient de découvrir la plus vieille statue du monde... Avec son ami Godin, ils prospectent de nouveau les parois et ce sont des dizaines de gravures qui sont mises au jour : 37 chevaux, 25 bisons, 6 cervidés, 5 ours, un fantastique bestiaire sous leurs yeux lors de leur première découverte de grotte...

Aussitôt prévenu, l'abbé Breuil, qui fouillait tout près le gisement de la Vénus de Lespugue, accourt à Montespan. Il s'engage dans la galerie d'entrée mais recule devant le premier siphon. Au bout de deux jours de creusement à la voûte, le boyau du siphon est désamorcé et, après un bain glacial, Breuil découvre à son tour les œuvres dans la galerie. Il exécute des relevés en présence des comtes Bégouën et Saint-Périer et du professeur liégeois Hamal-Nandrin. Le jeune spéléo Casteret ne pouvait rêver d'une aussi grande réunion de savants qu'il conduisit fièrement dans son sanctuaire...

Septembre 1923, ses premiers pas en Périgord

Quinze jours après la mémorable authentification de Montespan, Norbert Casteret se rend en Périgord, invité par l'abbé Breuil. Malheureusement, ils ne se voient pas, car, la veille, l'abbé quitte les Eyzies et se rend à Clermont-Ferrand en raison du décès de sa mère. Les 6 et 7 septembre, c'est la collaboratrice britannique de Breuil, Miss Garrod, qui conduit Casteret dans les cavernes des Eyzies. Il contemple les grandes peintures de Font-de-Gaume, les innombrables gravures des Combarelles, les sculptures de Cap-Blanc, le bison de La Grèze et les gisements de Laugerie-Haute et Basse. Le lendemain, il repart à Toulouse rejoindre le comte Bégouën.

Casteret ne revient en Dordogne qu'en 1931. Entre-temps, il se marie en 1924 avec Élisabeth, une jeune et intrépide alpiniste qui a gravi déjà plusieurs 3 000 mètres pyrénéens... Désormais, les Casteret forment un couple d'explorateurs de cavernes hors pair. Les découvertes se succèdent

sans relâche, au-dessus de Gavarnie en 1926, ils explorent une grotte glacée la plus élevée du monde, repérée depuis et baptisée sur les cartes géographiques « Grotte Casteret ».

En 1931, près de Montespan, dans la grotte de Labastide, c'est la fabuleuse découverte des gravures de chevaux, félin, bison et un grand cheval polychrome rouge considéré par l'abbé Breuil comme le plus bel équidé de l'art pariétal.

Deux ans après, en Ariège, Élisabeth devient la première femme à atteindre la profondeur de -300 m, dans le gouffre Martel, à l'époque le plus profond de France. Ce gouffre, découvert et exploré par le jeune couple, s'achève sur des galeries trop étroites, il devait communiquer avec une rivière souterraine située en contrebas, mais cette jonction n'a toujours pas été effectuée. Ils remontent les hautes galeries de cette rivière, baptisée la Cigalère, en suivant un courant tumultueux et escaladent une dizaine de cascades à l'aide de mâts sous une douche glaciale... Au cœur de leurs Pyrénées, ils découvrent aussi le gouffre d'Esparros, aux spectaculaires concrétions excentriques, aragonites, de vastes salles aux colonnes de calcite... En 1939, Casteret a conduit dans ce gouffre le colonel Fauveau de l'armée française, pour dissimuler des documents secrets dans des sacs étanches. Ils resteront à l'abri durant tout le conflit. Après la seconde guerre mondiale, ce site deviendra un haut lieu du tourisme souterrain. Toujours en pleine débâcle, Casteret a également conduit l'armée dans une grotte pour y cacher quinze tonnes d'armes et de munitions. L'entrée basse de la grotte de Montsaunès sera obstruée durant la guerre et le matériel militaire servira à la Libération.

Mai 1931, deuxième excursion en Périgord

Le couple Casteret séjourne en Dordogne du 3 au 5 mai 1931. La veille, ils avaient gagné en train Rocamadour et la première rencontre avec le fondateur de la spéléologie, Édouard-Alfred Martel, et Robert de Joly a lieu à Padirac. Sur la terrasse du puits d'entrée, Casteret donne une conférence avec son maître Martel. Le lendemain, départ vers les Eyzies dans l'auto de Robert de Joly. Le matin, ils visitent Font-de-Gaume, le gisement de Laugerie-Basse, la grotte du Grand-Roc. À midi, de Joly regagne Montpellier, tandis que les Casteret s'attablent au restaurant Lesvignes avec l'abbé Breuil et deux de ses élèves. L'après-midi, Breuil retourne travailler au musée et présente avec Denis Peyrony les collections aux Casteret. Ensuite, ces derniers se dirigent à Gorge d'Enfer et admirent sous l'abri la sculpture du Poisson en bas-relief. Le 4 mai au matin, Élisabeth et Norbert partent à pied aux Combarelles et parcourent l'étroite galerie ornée : renne, félin, mammouth, ours... Ensuite, ils retrouvent Breuil à Font-de-Gaume pour une visite détaillée avec l'archéologue liégeois Hamal-Nandrin. L'après-midi, l'abbé leur montre La Mouthe et reste ensuite

travailler sur place alors que les Casteret visitent Cap-Blanc et La Grèze. En fin de journée, le jeune couple longe les falaises de Cro-Magnon et, derrière l'église de Tayac, visite la petite grotte préhistorique de La Croze à Gontran. Leur intense séjour culturel s'achève mais dès le lendemain, ils repartent en train rejoindre le comte Bégouën dans la grotte des Trois-Frères.

1937, troisième excursion périgourdine

Les célèbres spéléologues avaient identifié en 1931 l'origine de la principale source de la Garonne dans le Trou du Toro situé sur un versant espagnol tout proche de la frontière entre le Pic d'Aneto et la Maladeta. En colorant avec de la fluorescéine cette perte du Toro, les Casteret prouvent la relation hydrologique avec la source du Guelh di Jéou dans le Val d'Aran, qui coula de longues heures d'un vert fluorescent. Un projet catalan visait à détourner l'eau de la perte du Toro vers l'Ebre, aussi, l'intervention des deux spéléologues a un grand retentissement dans la presse... Dans sa carrière de chercheur chevronné, possédant une formation scientifique, il a la faculté de rédiger de nombreux rapports concernant des études pour les captages d'eau potable. C'est ainsi qu'il est parfois rémunéré et souvent invité en France ou à l'étranger.

Du 25 au 29 juillet 1937, c'est le nord-ouest du Périgord qui reçoit la visite du couple Casteret. Une mission hydrologique lui est confiée afin de déterminer le bassin d'alimentation des sources de la Touvre qui ressurgissent près d'Angoulême. Les rivières du Bandiat et de la Tardoire coulent parallèlement sur le sol granitique du Nontronnois. Elles disparaissent en diverses pertes impénétrables sur plusieurs kilomètres en arrivant sur les calcaires jurassiques du Causse périgourdin et réapparaissent à la Touvre. Sous terre, les eaux ont creusé de grandes cavités. À la limite du Périgord mais situé en Charente, le gouffre de La Fosse-Mobile est parcouru en détail par les Casteret, mais aucune présence de circulation d'eau n'est décelée. Un inventaire des cavités est réalisé par secteur géographique et, malgré la trentaine de grottes visitées en amont entre Javerlhac et Agris, aucune ne donne accès à la rivière souterraine de la Touvre tant recherchée. Depuis son canot, au-dessus de la résurgence, Casteret tente de sonder l'abîme noyé à l'aide d'une pelote de ficelle, mais en vain... La Touvre est formée par la réunion de trois puissantes émergences vaulcusiennes dont les récentes plongées ont livré de grandes profondeurs : Le Dormant et Le Bouillant -150 m, La Font-de-Lussac -200 m.

Au cours de cette mission, les Casteret visitent la grotte de La Mairie à Teyjat, dont les fines gravures magdalénienne ornant les blocs stalagmitiques avaient été découvertes par leur ami Denis Peyrony. À cette occasion, et avec l'accord du guide, ils escaladent et rampent dans les galeries de la cavité mais en vain, aucun prolongement n'est trouvé. Le guide de Teyjat leur signale,

néanmoins, la présence d'une autre grotte à moins de 300 m du village à Caillaud et dont personne n'aurait pu atteindre le fond... Devant une telle affirmation, les Casteret se pressent d'arriver, toujours en tenue d'explorateur, au pied du porche d'entrée. Une haute et vaste galerie concrétionnée est remontée sur 200 m ; elle s'achève sur une obstruction stalagmitique. Au plafond à 6 m de hauteur, un petit passage est repéré, l'escalade est facile pour ces deux excellents pyrénéistes. Ce massif stalagmitique est vite contourné, ils redescendent derrière à l'aide d'une échelle spéléo et poursuivent leur exploration. La cavité se poursuit dans de belles proportions mais au bout de 300 m dans deux galeries, celles-ci s'achèvent sur deux reptations impénétrables. Après avoir bien scruté les parois à l'aller, c'est au retour qu'ils découvrent au sol des perles de cavernes et des griffades d'ours sur des blocs rocheux recouverts d'argile. Ils étaient habitués à tant de découvertes au cours de leur extraordinaire vie aventureuse, mais là, résignés ils s'en retournent.

En 1981, alors que j'effectuais le relevé topographique de cette grotte de Caillaud, longue de 520 m, j'ai ausculté moi aussi vainement les parois. Ayant vu les fameuses griffades d'ours, si présentes dans nos cavités périgordines, j'ai surtout découvert des gravures dans la galerie basse terminale où j'ai pu relever deux petites lettres, N.C et une date 1937... Le carnet d'exploration de Casteret n'indique pas sa signature, elle reste bien discrète et entourée parfois de quelques nostalgiques chauves-souris.

Pour Élisabeth, ce sera l'ultime excursion en Dordogne. Hélas, en 1940, elle décède à 35 ans, en mettant au monde son cinquième enfant.

1947, les peintures de Lascaux

Après cette terrible épreuve, Casteret s'occupe de ses enfants durant l'occupation allemande. Il ne devient pas ce notaire tranquillement installé à Saint-Martory comme le souhaitait son père. Il se lance dans l'écriture dès 1933 avec *Dix ans sous terre*, puis en 1936, *Au fond des gouffres*, enfin en 1940 *Mes cavernes*, toujours chez l'éditeur Perrin. Ses maigres cachets ne lui permettent pas d'assurer de bons revenus. Il publie, entre 1933 et 1984, 39 ouvrages dont certains ont été traduits en 15 langues ; deux d'entre eux ont été couronnés par l'Académie française. Il rédige de très nombreux articles sur ses découvertes dans des magazines de vulgarisation.

C'est à l'Alliance française qu'il trouve sa voie et l'assurance de recevoir un salaire décent. Il devient rapidement un excellent conférencier et se produit à travers la France et au-delà. Il donne plus de 1 200 conférences en vendant toujours ses ouvrages en fin de séance.

Au retour d'une tournée de conférences données à Albi, Reims, Rouen et Paris, il rentre de la capitale vers le Périgord dans la Plymouth du photographe reporter américain Maynard Owen Williams. Un reportage sur

la découverte de Lascaux commandé à Casteret par le *National geographic* est publié en 1948. En fait, il avait déjà accompagné ce photographe en 1924 dans la grotte de Montespan, toujours pour le *National geographic*. Il avait posé assis, devant sa statue en argile d'ours des cavernes aurignacienne, en tenue très légère, en slip de bain... Il réitère sa mise en scène à Lascaux en posant devant l'objectif en caleçon, et en escaladant en opposition les parois du Diverticule axial, tenant une lampe acétylène en main.

Durant trois jours, ils se rendent dans la grotte accompagnés de Marcel Ravidat, de l'instituteur Léon Laval et de la fille de ce dernier, pour photographier les fresques et réaliser des clichés en couleurs. Sur les 13 clichés de l'article, plusieurs d'entre eux nous montrent les gestes de l'époque, peu soucieux de la conservation des œuvres. Par exemple, la fille de Laval, une adolescente, pose ses deux mains sur la paroi et la peinture de l'un des aurochs du Diverticule axial, pour mieux se tenir en équilibre ; Casteret et Ravidat manipulent, tout près des parois ornées, leurs lampes à acétylène à pleine flamme...

Casteret écrit dans son carnet de bord : « La grotte de Lascaux est vraiment l'apothéose de la préhistoire ».

1948, première conférence au Théâtre municipal de Périgueux

Entre 1948 et 1966, Casteret se produit à sept reprises en Dordogne, quatre prestations à Périgueux, deux à Bergerac et une au Bugue.

Le 7 mars 1948, c'est la première conférence au théâtre de Périgueux. Il présente les dernières explorations menées l'année précédente dans le gouffre de la Henne-Morte à Arbas en Haute-Garonne, avec son fidèle et jeune ami Marcel Loubens, Félix Trombe, Marcel Ichac et des membres du Spéléo-club de Paris. Le record de France de profondeur avait atteint la cote de -446 m sous terre, grâce aux nouvelles techniques d'exploration dotées d'un treuil manuel. Il note dans son carnet : « Bonne conférence, mais je suis un peu étranglé par un col trop étroit. »

Le 3 février 1949, la deuxième conférence se tient au Grand Casino de Périgueux et propose « Aldène, une nuit avec les hommes des cavernes ». Casteret évoque la récente découverte de son ami l'abbé Cathala dans la grotte d'Aldène, dans l'Hérault, au-dessus de Minerve. Dans cette cavité, l'abbé a découvert un étage inférieur sur environ 800 m et de nombreuses empreintes de pas de l'homme préhistorique.

Au théâtre municipal de Bergerac, le 30 mars 1949, le Spéléo-club de Bergerac et son président, le professeur Barthe, invitent Casteret pour présenter au public la même conférence sur la grotte d'Aldène, donnée le mois précédent à Périgueux. Il note : « Salle comble, et public rieur et agréable, on a refusé du monde... »

Du 31 août au 2 septembre 1949, excursions aux Eyzies et à Lascaux

Il quitte Saint Martory avec sa fille Gilberte et arrive à la gare des Eyzies. Visite du Grand-Roc et de Laugerie-Basse. Puis, ils rendent visite à Denis Peyrony. Descendus à l'hôtel Cro-Magnon, ils profitent de cette fin d'été pour se baigner dans la Vézère. Le lendemain, visite du musée de Préhistoire et de Font-de-Gaume avec le conservateur Séverin Blanc, l'abbé Cathala, le préhistorien italien Carlo Maviglia et une équipe d'archéologues italiens. L'après-midi, tout le groupe se rend en bus à Lascaux, guidé par Séverin Blanc, et rencontre l'abbé Breuil chez Fernand Windels à Montignac.

Aux Eyzies, le dernier jour est consacré à des cours de paléontologie, donnés le matin par les professeurs Piveteau et Guillain à l'Institut Lacorre, et à des cours sur l'ostéologie, l'après-midi au musée. Le spéléologue Casteret n'aura de cesse de compléter sa formation sur la connaissance de l'espèce humaine. Comme toujours, il associe étroitement sa famille à ses travaux comme au cours de ce périple périgourdin avec Gilberte, qui a 19 ans.

Quatrième conférence, le 17 février 1951 à Périgueux

Au cours d'une tournée dans la région, il donne une conférence à Périgueux sur ses découvertes préhistoriques pyrénéennes dans une salle peu fréquentée. Quelques membres du Spéléo-club de Périgueux viennent écouter le maître qui note dans son carnet : « Un samedi à 17h, four noir 50 à 60 auditeurs et 2 livres vendus... » En revanche, le lendemain à Châteauroux, il précise : « Devant une salle pleine, un parterre et 3 balcons, une de mes meilleures conférences avec 50 dédicaces de livres. »

Le mois suivant, le 16 mars, Casteret arrive seul à Proumeyssac, invité par le dynamique directeur du syndicat d'initiative du Bugue, Marcel Maufrangeas. Dans le cadre d'un réaménagement du gouffre, le directeur souhaitait recueillir l'avis du célèbre spéléologue sur d'éventuels prolongements de galeries dans Proumeyssac. Au cours d'une longue visite, entouré des dirigeants du gouffre, il déclare devant la presse locale, tout en caressant une chauve-souris, qu'à l'évidence une rivière souterraine, pour l'instant inaccessible, doit couler sous le gouffre et qu'il reviendra sans tarder explorer en détail tous les boyaux. À la fin de cette visite, il déclare « que ce gouffre est le seul en Europe où l'on descend sans une marche et sans tunnel artificiel d'accès, ses draperies, ses stalactites variées en font l'un des plus beaux fleurons de la France souterraine. »

En soirée, il donne une conférence au Bugue dans la salle Jean Rey, la salle est comble. Casteret présente les grottes glacées du Marboré au-dessus du cirque de Gavarnie. En 1926, sur le versant espagnol à 3 000 m d'altitude, il a

exploré avec son épouse une grotte, qu'ils atteignirent au prix d'une escalade sur paroi gelée. À l'intérieur, une large galerie leur offrit un spectacle féerique, un véritable palais des glaces de stalagmites et de stalactites transparentes formées par l'eau gelée. En 1953, Casteret publie un ouvrage entièrement consacré à cette étonnante caverne dont les concrétions translucides étaient encore remarquables à cette époque.

1^{er} avril 1951, gouffre de Proumeyssac et Bara-Bahau

Comme convenu avec Marcel Maufrangeas, Casteret revient quinze jours après, explorer les tréfonds du gouffre avec son fils aîné Raoul, âgé de 25 ans, et sa fille Maud, 23 ans. Ils s'équipent dans leur tenue de spéléologues (fig. 1), portent du matériel et descendant pour la dernière fois dans la nacelle-ascenseur alimentée par un groupe électrogène. En 1952, une commission de sécurité interdira l'utilisation de ce système, le gouffre restera fermé jusqu'au percement du tunnel en 1957, conseillé par Robert de Joly.

La famille Casteret se faufile dans toutes les fissures, force des passages étroits, mais il faut se rendre à l'évidence, aucune suite ne sera trouvée. Les coulées stalagmitiques et la calcite ont obstrué l'étage inférieur du gouffre. Devant cette déconvenue et déplorant d'en avoir fini aussi vite, Casteret demande au guide M. Marceau en quittant « la cathédrale de cristal », de bien vouloir lui indiquer d'autres cavités à explorer dans les environs. D'emblée, il lui vient en mémoire une cavité qu'il parcourait dans son enfance au-dessus du Bugue, la grotte de Bara-Bahau.



Fig. 1. Gouffre de Proumeyssac, 1^{er} avril 1951, la famille Casteret. Maud, Raoul et Norbert en tenue de spéléo (cliché Diaz, archives Thierry Baritaud).

Aussitôt dit, ils partent tous ensemble dans la petite 4CV Renault de Casteret jusqu'à Bara-Bahau.

Dans l'ouvrage de Casteret, *Ma spéléologie de A à Z*, paru en 1968, il précise : « Sous le porche d'entrée, un mur a été édifié et selon Marceau Souris, la caverne avait été transformée en bergerie. Arrivés au fond de la grotte, il explique aussi que le nom de Bara-Bahau ou Bara-Baoum proviendrait de cet effondrement terminal et évoquerait le fracas de l'écroulement de rochers tombés de la voûte. »

Maud a publié un article sur les circonstances de la découverte : en résumé, elle nous apprend qu'après avoir fouillé en détail l'éboulis terminal avec son père et son frère, elle retourne rejoindre en arrière M. Marceau qui attend. Un peu essoufflée, elle s'allonge à plat dos, puis éteint sa lampe. En la rallumant peu après, Maud suit les courbes et profils de la voûte, et à deux mètres de ses yeux, soudain, le rayon lumineux révèle le dessin d'une croupe d'un animal... En suivant le tracé, une tête de cheval lui apparait. Aussitôt elle scrute à droite, rien ! À gauche, de nouveaux tracés, alors surgit un aurochs aux belles cornes ! Malgré sa surprise et sa joie, elle éteint sa torche de crainte que M. Marceau ne les voie aussi. Raoul et Norbert reviennent bredouilles de leur

prospection. Maud leur déclare d'un ton banal qu'elle a vu des choses au plafond. Son père éclaire la paroi et visionne furtivement le bestiaire. Il dirige rapidement son faisceau à l'opposé en feignant qu'il n'y a rien. Il donne une bourrade à sa fille pour lui imposer le silence et ils quittent les lieux en ramenant M. Marceau au Bugue. Ils remontent en toute hâte dans la grotte pour inventorier en détail ce nouveau sanctuaire de la Vézère : un cheval, un aurochs, un ours, un autre cheval, une main, des bisons, des griffades d'ours... En tout, une quinzaine d'animaux sont repérés cette nuit là (fig. 2). Cette fois-ci leurs cris retentirent sous les voûtes. Le droit d'invention à l'époque est déjà un sujet très sensible, qui plus est dans le domaine de la Préhistoire. L'opportuniste Casteret n'associera pas cette découverte au malheureux guide Marceau qui méritait mieux !

Devant l'échec à Proumeyssac et compte tenu de la date de cette découverte, un 1^{er} avril, Casteret convainc bien difficilement le directeur Maufrangeas de se rendre à Bara-Bahau. Il ne vient que le lendemain



Fig. 2. Grotte de Bara-Bahau, 4 avril 1951, Maud et Norbert Casteret devant le panneau orné (cliché Diaz, archives Thierry Baritaud).

soir. Cette surprenante découverte décide hâtivement à une présentation officielle le 4 avril devant les autorités et la presse. L'abbé Breuil ne vient authentifier les œuvres que le 15 août 1951. Elles sont attribuées à tort à l'époque aurignacienne par André Glory. Le professeur André Leroi-Gourhan, quelques années après, leur donne un âge plus récent : le Magdalénien ancien. La grotte est vite aménagée et inaugurée en 1952. Entre le 2 et le 4 avril, les Casteret prospectent les alentours, dont plusieurs cavités près du gisement de La Ferrassie et le gouffre de Saint-Chamassy, sans succès.

1956, Rouffignac la guerre des mammouths

Le 11 septembre, Norbert Casteret conduit sa fille Raymonde dans les grottes des Eyzies et ils visitent La Mouthe, Le Grand-Roc et Font-de-Gaume. Le lendemain, ils se rendent à Rouffignac, au Cro de Granville de Miremont, nouvellement baptisé la grotte des cent mammouths. Le spéléologue Casteret a été convié à une commission d'authentification des peintures préhistoriques découvertes trois mois plus tôt par ses deux amis archéologues toulousains, Louis-René Nougier et Romain Robert. L'abbé Breuil est venu authentifier en juillet et, en déclarant officiellement cette découverte, une longue controverse s'ensuivit durant trois mois à travers les articles parus dans la presse. La guerre des mammouths venait d'être déclarée !

Huit ans auparavant, au cours de longues explorations avec bivouac souterrain, des membres du Spéléo-club de Périgueux avaient découvert les premiers les œuvres peintes dont la frise des rhinocéros. En 1948, les spéléologues avaient exploré de longues galeries dans les étages inférieurs actifs de la cavité. Ils en ont levé le plan détaillé ainsi qu'à l'étage supérieur. À cette époque « la grotte de Miremont » était l'une des plus longues de France. Convaincu de l'intérêt archéologique des peintures découvertes, Bernard Pierret, président du Spéléo-club, en avait informé le responsable des antiquités préhistoriques, Séverin Blanc. Ce dernier se déplaça seulement en 1949. En arrivant au premier panneau peint, il leur déclara qu'il s'agissait de faux, sûrement exécutés par des maquisards... Les spéléologues déçus poursuivirent malgré tout leurs recherches de galeries dans Miremont. Dans son ouvrage *Le Périgord souterrain*, édité en 1953, Bernard Pierret a publié une photo (prise à Noël 1948) le représentant, avec un ami, au bivouac de Miremont avec, au-dessus d'eux, et bien en évidence, la frise des rhinocéros. Bernard Pierret adressa un exemplaire de son livre dédicacé à Norbert Casteret. Le maître de Saint-Martory n'a pu manquer d'observer cette photo de rhinocéros et d'évoquer cette frise avec quelques préhistoriens toulousains...

C'est ainsi que, du 10 au 12 septembre 1956 à Rouffignac, se sont retrouvés les plus grands spécialistes internationaux de l'art préhistorique, des chercheurs, des conservateurs de musées, des préhistoriens : avec les Espagnols

Almagro, Beltran, Trias, Fusta, Corominas, Guinéa, les professeurs italiens Graziosi et Zorzi, l'Allemand Freund, les Français Lacorre, Leroi-Gourhan, Begouën, Clastres, Grassé et Casteret... Ils confirment, à l'unanimité, les deux authentifications faites en juillet et août par le maître Breuil et qu'avait osé contester le conservateur Séverin Blanc. Ce dernier s'obstine à ne pas reconnaître son erreur de jugement et ne vient pas à Rouffignac soutenir sa version. Dans la fournaise journalistique, le Spéléo-club, par la voix de l'un de ses membres, s'entête à déclarer que plusieurs dessins sont modernes et qu'il aurait lui-même réalisé certains d'entre eux en 1948. Une déclaration bien inutile dans ce débat déjà tumultueux.

Un membre de la commission, le professeur Pierre-Paul Grassé, l'éminent zoologue périgourdin, a souhaité effectuer des prélèvements de pigments de peintures afin de les analyser chimiquement pour datation. Cette remarque souleva quelques objections de la part des membres de la commission dont Casteret qui déclare ouvertement à la presse : « Je suis venu, j'ai vu, je suis convaincu ». Sans aucune analyse scientifique, Casteret soutient avec complaisance ses deux amis toulousains tout en dénigrant la position des jeunes spéléologues et de Séverin Blanc. Effectivement, ces peintures appartiennent sans conteste au Paléolithique, cela faisait l'unanimité, sauf pour Séverin Blanc. Quant au droit d'invention, il aurait été honnête d'attribuer la découverte de la frise des rhinocéros aux jeunes spéléos de Périgueux et les premiers mammouths découverts aux préhistoriens toulousains.

Enfin, dans son magistral ouvrage de référence paru en 1965, *Préhistoire de l'art occidental*, le professeur André Leroi-Gourhan note, dans le chapitre consacré aux peintures de Rouffignac, que le Spéléo-club de Périgueux a été le premier à découvrir les œuvres paléolithiques...

À la fin de cette journée du 11 septembre 1956, Casteret rejoint Maufrangeas au Bugue pour visiter Bara-Bahau avec Raymonde qui peut contempler tout le bestiaire découvert par sa famille. Le lendemain, et à la demande du syndicat de tourisme, Casteret et sa fille explorent la grotte du moulin de Pierrille au Bugue et remontent sur 200 m un ruisseau qui s'achève sur un siphon. Dans l'après-midi, la visite des Combarelles est la dernière initiation à la Préhistoire en Périgord pour Raymonde, âgée de 16 ans. Le lendemain, en repartant vers Saint-Martory, ils s'arrêtent en Lot-et-Garonne pour visiter la grotte de Fontirou, qu'il qualifie « d'assez quelconque » dans ses notes.

Le 14 septembre, il est à la grotte de Niaux pour le cinquantenaire de la découverte des peintures préhistoriques. Une médaille en bronze à l'effigie de l'abbé Breuil est distribuée et Casteret fait un discours sur les circonstances de la découverte de ces peintures par le spéléologue Mollard et ses fils. L'avant-veille, à Rouffignac, il avait donné raison aux deux préhistoriens Nouvier et Robert et refusé d'être le médiateur de cette regrettable controverse. Les spéléologues périgourdins ne lui ont jamais adressé de reproches, bien au

contraire. Cette spoliation de découverte pour le Spéléo-club de Périgueux est vite oubliée. Deux ans après, en 1958, c'est la grande récompense après de longs efforts dans le labyrinthe de la grotte de Villars où les attendait un fantastique sanctuaire du Paléolithique. Cette dernière découverte met un terme aux mauvaises relations entretenues, depuis Rouffignac, avec l'abbé Breuil. À cette occasion, il réhabilite l'honneur des spéléologues de Périgueux. En revanche, Casteret ne viendra jamais visiter Villars...

Le 3 décembre 1965, conférence au palais des fêtes de Périgueux

Devant une assistance nombreuse, dont certains jeunes spéléologues périgourdins, Casteret présente un film sur les expéditions menées sur le massif pyrénéen de la Pierre-Saint-Martin. Il a participé, avec une solide équipe spéléo, à la plus grande aventure souterraine de tous les temps. À l'aide de treuils manuels, ils ont descendu un puits vertical de 346 m et exploré l'abîme le plus profond du monde jusqu'à -800 m.

25 octobre 1966, conférence à Bergerac, salle du Tortoni

Au cours de sa dernière conférence en Périgord, il diffuse à Bergerac un film sur les explorations dans la rivière de la Cigalère en Ariège, qu'il a découverte avec son épouse. De nouvelles expéditions avec des équipes très soudées et motivées ont réussi à franchir les 56 cascades sous l'eau glacée de la montagne ariégeoise. Il communique aussi sur sa dernière découverte réalisée près de Foix, dans la rivière souterraine de Labouiche, qui a été depuis aménagée pour le tourisme.

Ainsi s'achève l'aventure souterraine de Norbert Casteret en Périgord. Il demeure cet explorateur solitaire à ses débuts, puis secondé par sa femme Élisabeth jusqu'en 1940. Après la guerre, les explorations individuelles deviennent impossibles à réaliser, en raison des grandes profondeurs ou longueurs parcourues qui nécessitaient surtout de lourds matériels. Les individuels se regroupent alors dans des clubs et les explorations conduisent les spéléologues à alléger leur matériel. Le massif d'Arbas, exploré à l'origine par Casteret, est devenu l'un des plus longs réseaux souterrains de France, avec plus de 100 kilomètres de galeries explorées et une profondeur de 1000 m. Quant au massif karstique de la Pierre-Saint-Martin, il est lui aussi un eldorado pour les spéléologues, qui mènent toujours de remarquables expéditions dans plusieurs gouffres dépassant la cote mythique des moins mille mètres sous terre, et sur plus de cent cinquante kilomètres, le long de puissantes rivières souterraines.

Écrivain de talent, avec ses nombreux ouvrages, orateur très écouté au cours de ses innombrables conférences ou émissions radiophoniques, Norbert Casteret, décédé en 1987, reste le propagateur de la spéléologie et est à l'origine de la vocation d'un grand nombre de spéléologues. En 2001, nous avons regretté, avec Gérard Fayolle, l'absence de Maud Casteret (retenue pour maladie) que nous avions invitée à fêter ce cinquantenaire et à inaugurer du nom de Casteret la rue qui mène à la grotte de Bara-Bahau. La mairie du Bugue a donné malgré tout le nom de Casteret à une salle de la bibliothèque municipale.

T. B.*

Sources

Carnets de notes de Norbert Casteret (copies des archives de Marie Casteret).
Lettres et photos communiquées par Norbert Casteret (archives de l'auteur).
Journaux *Sud Ouest* et *La Dordogne Libre*, 1948-1955 (Archives départementales de la Dordogne).

Bibliographie

- BARITAUD T., 1990. *L'aventure souterraine du Périgord*, Périgueux, Spelunca
- CARCAUZON C., 1987. « Il y a 36 ans N. Casteret découvrait Bara-Bahau », *Périgord magazine*, n° 254.
- CASTERET N., 1958. « La grotte de Bara-Bahau », *Notre Vallée* (mensuel interrégional), n° 16.
- CASTERET N., 1961. *Ma vie souterraine*, Paris, Flammarion.
- CASTERET N., 1965. *Ma spéléologie de A à Z*, Paris, Perrin.
- CASTERET-MARTIN M., 1994. « L'archéologie des Pyrénées et Bara-Bahau », *Spelunca*, mémoires n° 21.
- CASTERET M., 1999. « Des Pyrénées au Périgord », *Spéléo-Dordogne*, n° 13.
- CASTERET G., 1999. « Une anecdote concernant N. Casteret et Lascaux », *Spéléo-Dordogne*, n° 13.
- DELLUC B. et G., 1987. « Grotte de Bara-Bahau (Le Bugue). Travaux 1986-1987 », *BSHAP*, t. CXIV.
- DELLUC B. et G., 1997. « Les gravures de la grotte ornée de Bara-Bahau (Le Bugue) », *Gallia Préhistoire*.
- DELLUC B. et G., GUICHARD F., 1997. « La grotte ornée de Bara-Bahau, géologie et Préhistoire », *BSHAP*, t. CXXIV.
- DURET G., DELLUC B. et G., PLASSARD J., 1986. *Bara-Bahau, caverne ornée classée monument historique*, Le Bugue, SNGP.
- GLORY A., 1955. *Caverne ornée de Bara-Bahau, en l'an 40 000 naissait l'art*, Le Bugue.
- GLORY A., 1957 « La caverne ornée de Bara-Bahau », *Congrès préhistorique de France*, 15^e session, Poitiers.
- JOLFRE J., 1992. *Norbert Casteret, explorateur d'abîmes*, Toulouse, Milan.
- ROMEUF B. de, 1964. « Bara-Bahau et sa découverte », *Périgord magazine*, n° 3.

* Membre du Spéléo-club de Périgueux.

Les voies de l'éducation au Bugue, de la Révolution aux Trente Glorieuses

par Maurice CESTAC

S'intéresser à l'enseignement et à l'éducation au Bugue, c'est accompagner l'évolution de cette question au plan national, par les particularités locales, voire les anecdotes. Ainsi à travers l'histoire locale, nous allons retrouver les grandes étapes des mouvements qu'a connus la politique éducative. De la Révolution française, en passant par les périodes postérieures, puis par la troisième République et enfin par la période contemporaine, nous allons cheminer et découvrir personnages et institutions, témoins de ces époques et illustrations de l'évolution de la question éducative.

I. Avant la Révolution

Voici comment A. Dujarric-Descombes présente l'instruction publique en Périgord¹ :

« Bien qu'avant le XVI^e siècle, notre contrée n'eût pas méconnu les bienfaits de l'enseignement, les petites écoles, il faut bien le dire, n'y étaient pas également réparties, et, sous ce rapport, elle fut un peu déshéritée. À part les écoles monastiques ou abbatiales, les écoles de campagne étaient fort rares [...]. Aussi voit-on les maisons riches, lorsqu'elles ne prenaient pas chez elles de précepteurs, placer leurs enfants dans les établissements renommés des provinces voisines. »

Néanmoins, il mentionne quelques établissements proches du Bugue. À Sarlat, l'instruction fut de temps immémorial, libéralement et sans réglementation scolaire, donnée dans des couvents. En 1500, à Belvès, il y avait une école de grammaire, de logique, de philosophie et des professeurs de musique. Le collège de Sarlat fut fondé en 1578 quand Pierre de Blancher, conseiller au parlement de Bordeaux, fit donation aux consuls de la ville de sa maison pour la fondation d'un collège.

On peut ainsi penser que les gloires buguoises telles Jean Rey, né dans le dernier quart du XVI^e siècle, docteur en médecine de la faculté de Montpellier et précurseur de Lavoisier, ou encore le docteur Régis Rey de Cazillac, né en 1721, adepte de Voltaire et auteur d'une *Histoire naturelle et raisonnée de l'âme*, firent leurs premières armes scolaires, non pas au Bugue, mais peut-être au collège de Sarlat. En effet, la plupart des grands hommes du Périgord sont allés étudier au loin. Pour ne citer que des illustres de cette région, Tarde et Fénelon ont fréquenté l'université de Cahors.

Pour en revenir à l'enseignement primaire, A. Dujarric-Descombes fait référence au produit de la pension de 20 élèves à l'abbaye bénédictine de Saint-Sauveur du Bugue (fig. 1). Voici ce qui est écrit dans une supplique émanant de ce couvent :

« Les soins que, dès son établissement, cette abbaye a pris des jeunes demoiselles et son zèle à réunir les principes de vertu avec ceux de l'éducation nécessaire dans le monde, lui ayant mérité les suffrages et la plus grande réputation dans sa province, réputation qui a donné aux différentes abbesses et religieuses la satisfaction d'y voir passer au voile et successivement à la profession quantités de dames des premières maisons du Périgord. C'est leur mérite qui a donné à leurs neveux d'y voir éléver leurs demoiselles² ».

1. DUJARRIC-DESCOMBES, 1881, p. 483.
2. DUJARRIC-DESCOMBES, 1881.

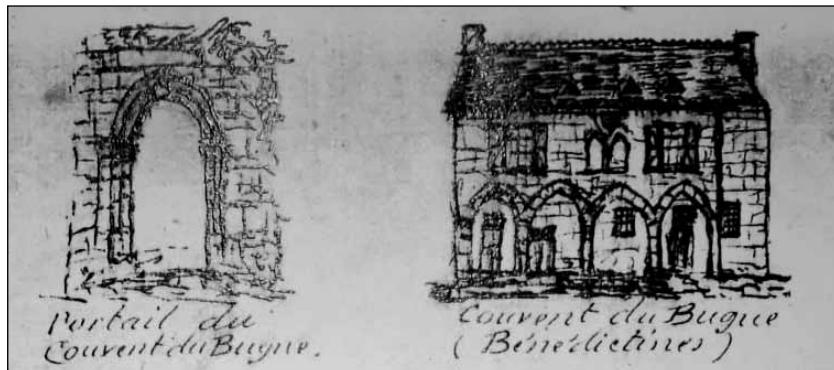


Fig. 1. Le couvent du Bugue, dessins de l'abbé Brugière (BRUGIÈRE, s.d., notice sur le Bugue).

Dujarric Descombes tempère cependant cet élan des religieuses :

« Ces détails donnés de manière aussi affirmative ne me paraissent pas plus exacts que cela. Tout porte à croire, au contraire, que l'enseignement ne fut pratiqué dans le couvent de Saint-Salvador qu'à partir de la révocation de l'Édit de Nantes et qu'il n'eut d'abord pour but que l'instruction des protestants qui voulaient redevenir catholiques ou qu'on forçait à se convertir, et l'éducation de leurs enfants, que plus tard les soins des religieuses s'étendirent à toutes les jeunes filles qu'on leur confia, autant du moins qu'elles purent en loger³ ».

En effet, faute de place, ce couvent n'a jamais pu héberger plus de 20 jeunes filles et rien ne donne à penser qu'il y eut un pensionnat dans le couvent avant 1686. En 1763, la mère abbesse, Élisabeth d'Aubusson, fit rédiger les statuts de cette abbaye selon la règle de saint Benoît. Chacun sait que les sœurs bénédictines sont connues pour leur rôle éducatif. Il n'est donc pas surprenant de trouver au Bugue dans ce couvent les premières traces d'éducation.

D'autre part, l'abbé Brugière, dans sa notice sur Le Bugue (où l'on retrouve également les propos de Dujarric-Descombes cités ci-dessus), signale :

« 1685. Monsieur l'abbé Berger fit annexer à l'hôpital un ouvroir pour y recueillir les jeunes filles et les initier aux différents travaux de leur position. Il y avait trois religieuses, la Congrégation en envoya une quatrième devenue nécessaire par cette nouvelle création⁴ ».

3. DUJARRIC-DESCOMBES, 1881.

4. BRUGIÈRE, s.d.

Ainsi, avant la Révolution, l'instruction et l'éducation connues au Bugue sont strictement le fait de religieuses dans l'abbaye ou l'hospice.

II. Des premiers temps de la Révolution aux années 1830

Dès les débuts de la Révolution, la République s'est préoccupée de l'état de l'instruction primaire en France. Les différents décrets (ou lois) successifs, votés sous la Législative ou la Constituante (Condorcet, Lakanal...), ont créé l'instruction publique dans des écoles primaires. Mais, au fil du temps, ont subsisté à côté des écoles publiques des écoles dites « particulières » n'obéissant pas au monopole d'État. Ces écoles avaient plutôt la faveur de la Plaine contrairement aux écoles publiques soutenues par la Montagne. Elles sont, en conséquence, une sorte de survivance de l'enseignement passé, car, souvent, sous le contrôle des catholiques.

Afin de connaître la situation sur le territoire, des enquêtes ont été diligentées dans les différents districts du territoire. Pour le Sarladais, l'enquête mentionne :

- à Sarlat, les religieuses de Notre-Dame accueillent 50 filles auxquelles elles enseignent la grammaire française, l'histoire et la géographie pour un prix de pension de 250 F par an.

- à Montignac, il y a trois instituteurs, les sieurs Cantalou, Bayle et Gombeaud, qui accueillent, en 1789, 80 garçons (pas de filles) auxquels ils enseignent la grammaire latine et française et les mathématiques. En l'an VI, il n'y aura plus que 45 garçons.

« Les écoles particulières de cette époque, Montignac excepté, étant si peu conséquentes qu'elles ne méritent pas l'attention du gouvernement ni la vôtre. Celle du citoyen Cantalou mérite des encouragements. L'éducation y est bonne et bien soignée. Dans tout le reste de l'arrondissement, quelque écoles primaires qui sont privées de cette considération et qui ne méritent guère d'en obtenir⁵ ».

Cependant, jusqu'en l'an IX (1800), il convient de souligner l'existence d'une école particulière au Bugue, celle d'Antoine Germillan, mentionnée dans une notice sur les écoles, institutions et pensions de l'arrondissement de Sarlat signée par le baron sous-préfet Maleville⁶ (fig. 2).

« Il y a 15 à 20 élèves externes en tout l'année dernière ceux qui apprenaient le latin payaient 5 F par mois, tandis que la rétribution des autres n'était que de 3 francs. Il est à présumer que désormais le latin sera exclu de cette

5. Archives départementales de la Dordogne (ADD), 1 T 2, tableau statistique des citoyens n° 3.

6. ADD, 1 T 2.

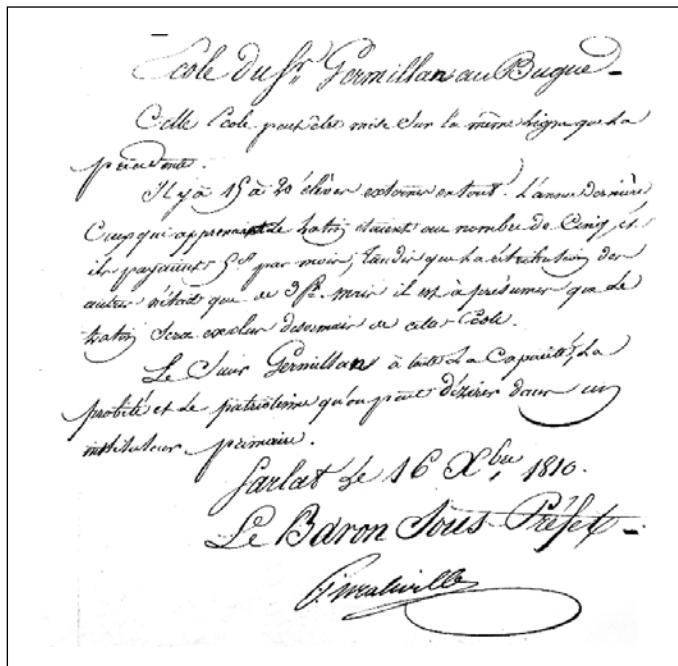


Fig. 2. Note du sous-préfet Maleville à propos de l'école d'Antoine Germillan, 16 décembre 1810 (ADD, 1 T 2).

école. Le sieur Germillan a toute la capacité, la probité et le patriotisme qu'on peut désirer pour un instituteur du primaire ».

Un état des écoles dans l'arrondissement de Sarlat en 1807 nous montre une évolution positive de l'enseignement primaire au Bugue⁷. On note une école particulière pour les garçons avec deux instituteurs : Berger et Auguste. L'école compte 30 élèves externes. Les éléments de langue latine, le calcul décimal, la lecture et l'écriture sont le lot quotidien de l'enseignement. Le prix de l'externat s'élève à 3 francs, mais il n'est que de 2 francs pour les élèves les moins avancés.

Berger demande que son école soit érigée en école primaire et que la commune lui accorde une indemnité de logement.

Une nouveauté : Le Bugue dispose désormais d'une école de filles. Elle est dirigée par M^{le} Antignac qui enseigne la lecture, l'écriture, un peu de géographie et du catéchisme. Rien d'étonnant à cela, car M^{le} Antignac est une ancienne religieuse de l'abbaye Saint-Sauveur du Bugue évoquée ci-dessus.

7. ADD, 1 T 2, tableau n° 10.

Douze élèves fréquentent cette école dont trois pensionnaires et neuf externes pour un prix de 30 F pour la pension et 2 F pour l'externat.

Cette évolution de l'enseignement au Bugue est parallèle à celle enregistrée dans tout l'arrondissement qui compte, à cette date, 29 écoles particulières de garçons, dans de nombreuses communes, et 14 écoles de filles.

Cependant, et malgré la demande de Berger pour Le Bugue, toutes ces écoles particulières n'ont pas été transformées en écoles primaires. Le 20 floréal an XI, le sous-préfet de Sarlat écrit :

« Il n'a pu être établi d'écoles primaires dans cet arrondissement [...] Les maires et conseils municipaux n'ont rien fait de ce qu'ils doivent faire, n'ont pas délibéré sur le logement à fournir, sur la rétribution⁸ ».

Ceci montre à quel point la volonté de développer l'instruction dans nos campagnes a du mal à diffuser dans l'esprit des nouveaux responsables. Les obstacles sont sans aucun doute très nombreux : le coût, la faible disponibilité des enfants de paysans retenus dès leur plus jeune âge pour les travaux des champs. Certaines de ces écoles ne fonctionnent que l'hiver.

Entre 1810 et 1835, après avoir connu les années précédentes une évolution positive, les effectifs ont stagné. Ainsi, au Bugue, ils ont varié entre 20 et 27 élèves et dans l'arrondissement de Sarlat autour de 100 élèves. Le personnel enseignant et l'esprit ont changé. En 1829, le tableau des instituteurs primaires nous signale Cosse, curé du Bugue, comme instituteur, accompagné de Mouton, qui suit l'enseignement simultané, et est très estimé.

III. La Loi Guizot, acte fondateur de l'instruction publique et développement de l'enseignement

Le 28 juin 1833, au début du règne de Louis-Philippe I^{er}, le ministre de l'Instruction publique François Guizot fait voter une loi instaurant en France un enseignement primaire public. Chaque commune doit, dans les six ans qui suivent, devenir propriétaire d'un local d'école, loger et entretenir un ou plusieurs instituteurs et instruire tous les enfants en échange d'une rétribution mensuelle des familles : « Toute commune est tenue, soit par elle-même, soit en se réunissant à une ou plusieurs communes voisines, d'entretenir au moins une école primaire élémentaire » (article 9). De même, le choix entre un enseignement religieux ou laïc est laissé libre. L'enseignement est gratuit pour les indigents. Enfin, l'Église garde un rôle prépondérant dans l'organisation de l'enseignement primaire.

8. ADD, 1 T 20.

Dans les années 1830 à 1850, l'état du personnel dans les écoles du Bugue⁹ fait apparaître quatre enseignants : Antoine Germillon, M. Lacombe, M. Mouton et M^{me} Delfour, née Lhonneur. Tous sont titulaires du brevet de capacité et pratiquent l'enseignement mutuel inspiré par Laroche Foucault-Liancourt qui se développe à cette période en France. Ils s'occupent d'environ 80 élèves en hiver et de 32 en été.

Mais ces écoles sont toujours des écoles particulières au sens décrit ci-dessus, contrôlées par les religieux. En 1863, 30 ans après la loi Guizot que l'on considère comme l'acte fondateur de l'enseignement public, Le Bugue n'a toujours pas de « maison d'école¹⁰ », mais en aura une prochainement.

IV. Loi Falloux : 15 mars 1850

Après la loi Guizot, en 1833, qui avait libéralisé en partie l'école et contribué au développement de l'enseignement, les catholiques s'inquiètent de la diffusion de la pensée des Lumières et des idées socialistes, qu'ils accusent l'école de favoriser. Ils préféreraient que l'enseignement reprenne les bases et les méthodes de l'Ancien Régime. Ils visent donc à infléchir l'enseignement en ce sens. Avec la loi Falloux, l'enseignement primaire et secondaire se trouve désormais partagé entre l'enseignement public, géré par les communes, les départements et l'État, et l'enseignement privé, dit « libre », dont les établissements sont gérés par des particuliers, des associations ou des congrégations. Les maîtres sont formés dans des Écoles normales entretenues par les départements (qui peuvent les supprimer). Pour l'enseignement « libre », les congréganistes peuvent enseigner s'ils sont titulaires du baccalauréat, ou sont ministres d'un culte ou ont un certificat de stage. Pour les religieuses, une simple lettre d'obédience de l'évêque suffit. Le traitement annuel est de 600 francs.

La loi Falloux donne une grande part à l'Église catholique romaine dans l'organisation de l'enseignement : les évêques siègent de droit au conseil d'académie, l'école est surveillée par le curé conjointement avec le maire. Un simple rapport du maire ou du curé peut permettre à l'évêque de muter un instituteur à sa guise. Les préfets peuvent révoquer les instituteurs.

La loi Falloux fixe également l'objectif d'une école primaire de filles dans chaque commune de plus de 800 habitants. L'état des écoles au Bugue et des enseignants en 1851 semble confirmer cette orientation de l'éducation¹¹ :

9. ADD, 1 T 48.

10. ADD, 1 T 21.

11. ADD, 2 T 23.

Nature de l'école	Instituteurs	Titres	Titres d'exercice	Nombre d'élèves payants	Nombre d'élèves gratuits	Lieu
Publique de garçons, catholique	Laubat Chasseloup, marié, né en 1811	Brevet élémentaire	Autorisé	48	15	
Libre de garçons, catholique	Laflaquière Pierre, célibataire, né en 1829	Brevet élémentaire	Néant	55	3	
Publique de filles, catholique	Poudrand Anne, sœur de Sainte-Marthe		Néant	60		Hospice
École libre de filles, catholique	Delfour née Lhonneur, née en 1821, mariée	Brevet élémentaire	Autorisé	36 + 2 pensionnaires	4	
École libre de filles, catholique	Lajugie Marie, née en 1817	Brevet élémentaire	Néant	32	8	

L'un de ces instituteurs semble particulièrement apprécié. Un rapport d'inspection des écoles primaires du 22 janvier 1843¹² souligne : « Je regarde comme un devoir de vous signaler comme fonctionnaires zélés, hommes capables, instituteurs dévoués et moraux... Monsieur Laubat, instituteur communal au Bugue ».

V. Les lois Ferry et la laïcisation de l'enseignement

Les lois de Jules Ferry de 1881 et 1882 rendent l'enseignement public gratuit et obligatoire. Elles imposent également un enseignement laïc dans les écoles publiques. Ainsi, contrairement à la loi Guizot, celles-ci vont entraîner la laïcisation progressive des écoles. C'est ce qui va se passer assez lentement et par étapes dans les écoles du Bugue.

En 1882, un inventaire des écoles congrégationnistes fait apparaître qu'au Bugue 111 filles sont scolarisées dans une école avec deux salles de classe et trois maîtresses. Il s'agit vraisemblablement de la pension Lhonneur

12. ADD, 1 T 20.



Fig. 3. Bâtiments de la pension Lhonneur.



Fig. 4. Pension Lhonneur. Une photo de classe dans les années 1880.

déjà mentionnée ci-dessus, portant le nom de l'une des institutrices (fig. 3 et 4). Cette pension a accueilli une pensionnaire devenue par la suite célèbre en Périgord : Suzanne Lacore, Marie à l'état civil :

« Marie est donc envoyée dans un pensionnat pour jeunes filles au Bugue, sur les bords de la Vézère en 1887, elle avait 12 ans. Ce pensionnat tenu par les demoiselles Lhonneur appartient à la congrégation de Sainte-Marthe dont le siège est à Périgueux. Il accueille depuis 1880 des jeunes filles de bonne famille appartenant soit à l'ancienne noblesse soit à la petite bourgeoisie provinciale... Ce pensionnat prépare, dans la foi religieuse, les jeunes filles à l'examen du brevet élémentaire. L'instruction est fondée essentiellement sur des lectures religieuses, des rudiments de latin, des leçons de morale, des travaux de couture... Marie reste à l'école du Bugue, sous la férule très autoritaire des demoiselles Lhonneur où grâce à son travail elle obtient le brevet élémentaire en 1891¹³ ».

En 1885, les demandes d'ouvrir une école enfantine libre par M^{lle} Laval en référence à l'article 27 de la loi de 1850 est refusée. De même, la demande de Anne-Marie Laborderie d'accueillir des pensionnaires selon l'article 53 de la loi de 1850 est également refusée, car elle n'a pas 25 ans. Cependant cette autorisation sera accordée le 26 septembre¹⁴. Faut-il voir dans ces demandes une résistance à la laïcisation en marche ? Sans doute.

En 1888, Claude Purry souhaite remplacer M. Laflaquière dans l'école libre de garçons catholique. Il essuie un refus, car il ne possède pas le certificat de capacité (bien qu'il affirme être sûr de l'obtenir prochainement). Aucune suite ne sera donnée à cette demande.

13. DOUGNAC, 1996.

14. ADD, 1 T 266, déclarations d'ouverture d'écoles.

1894. Le Bugue (2 651 habitants) dispose d'une école de garçons avec trois classes, d'une école de filles avec deux classes et une école maternelle est créée.

1896. Deux institutrices congrégationnistes publiques, Mélanie Andrieux, directrice, et Ernestine Deguilhem, adjointe, louent un local pour 200 F et assurent l'enseignement à 65 élèves. Il n'est pas encore prévu d'assurer la laïcisation de cette école car le projet d'installer l'école laïque coûterait 18 000 F.

Enfin la laïcisation totale des écoles publiques ne sera effectuée que le 28 juillet 1899.

Et, en 1901, l'enseignement public laïque sera enfin structuré ainsi : pour une population de 2 640 habitants une école de garçons avec quatre classes, une école de filles avec trois classes et une maternelle avec deux classes de filles¹⁵. Dans cette configuration, il y aura en 1921, pour 2 134 habitants, 120 garçons et 112 filles dans ces trois écoles.

L'enseignement libre sera toujours présent avec, notamment, la pension Lhonneur, toujours présente dans l'esprit des anciens Buguois d'aujourd'hui. Il s'agit sans doute de la survivance de l'école libre catholique où officiait, au XIX^e siècle, M^{me} Delfour née Lhonneur. Cette pension a, semble-t-il, marqué les esprits. Henriette Gontier-Le Varlet, de Mauzens-Miremont, mentionne cette école dans ses *Souvenirs d'une aïeule*¹⁶ :

« Je suis élève à la pension Lhonneur, du Bugue, et il faut dire la vérité, toute la vérité... brillante élève. Mais oui, si toutefois il est permis d'exclure : dessin, piano [...] Quand il fut bien prouvé que je n'arriverai jamais au bout des deux manches [du paletot] la maîtresse eut l'excellente idée de terminer elle-même le travail. »

Au début du XX^e siècle, alors que la séparation des Églises et de l'État fait rage, la guerre scolaire occupe aussi les esprits tant des parents d'élèves que ceux des enseignants. En témoigne cette lettre du sous-préfet de Sarlat, symbole du climat qui règne alors dans le Sarladais (fig. 5) :

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que jusqu'à présent la lettre circulaire des évêques interdisant l'usage de certains livres dans les écoles publiques n'a produit aucun effet dans mon arrondissement [...] J'ai cependant à vous informer d'une recrudescence de la propagande du parti réactionnaire en faveur des écoles libres partout où les congrégationnistes ont été supprimées [...] partout leurs partisans cherchent à recruter des élèves en les enlevant aux écoles laïques par intimidation et par calomnie¹⁷ ».

15. ADD, 1 T 22.

16. Aïeule de Brigitte Le Varlet, auteure bien connue en Périgord pour, entre autres, ses ouvrages *Puynègre* et *Fontbrune*.

17. ADD, 1 T 263, lettre du sous-préfet de Sarlat du 25 octobre 1909.

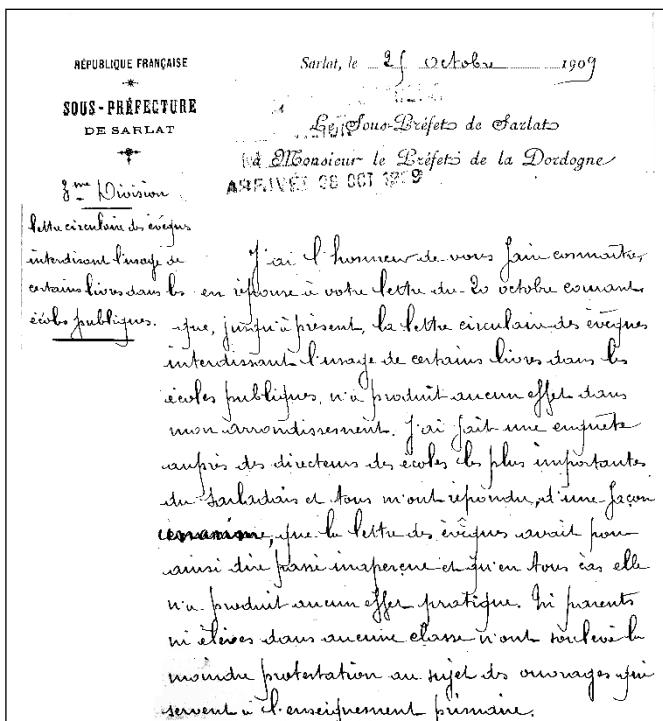


Fig. 5. Lettre du sous-préfet de Sarlat au préfet de la Dordogne,
25 octobre 1909, à propos d'une circulaire envoyée par les évêques
« interdisant l'usage de certains livres dans les écoles publiques »
(ADD, 1 T 263).

VII. La création d'un cours complémentaire... Un bras de fer avec l'inspection d'académie

En 1922, le conseil municipal demande la création d'un cours complémentaire¹⁸. Le 22 mars, dans un rapport adressé au préfet¹⁹, l'inspecteur primaire, sous couvert de l'inspecteur d'académie, donne un avis défavorable à l'ouverture d'un cours complémentaire. Après enquête, il considère un nombre insuffisant d'élèves :

« Dans les conditions les plus favorables, il n'aurait que 12 élèves fréquentant le cours complémentaire [...] Étant données les dépenses nouvelles pour l'État (ateliers, salle de dessin, champ d'expériences) [...] et la nécessité

18. Ancêtre du premier cycle des collèges.

19. ADD, 1 T 180.

d'avoir des professeurs spécialisés [...] Dans l'état actuel des choses cette création me paraît un luxe inutile ».

Ce refus entraîne la démission du maire du Bugue, Léo Lassagne (délibération du 24 septembre 1922 et lettre au préfet du 24 septembre). Soucieux d'apaiser les esprits, le préfet demande de « hâter la solution de cette affaire ». Le 20 octobre 1922, il autorise la transformation de la première classe de garçons et de la première classe de filles en classe de cours complémentaire, « étant donné que cette solution ne demanderait que la transformation de 2 classes et que des communes voisines seraient susceptibles de fournir un certain complément ».

Le 15 novembre 1922, dans une lettre, l'inspecteur d'académie persiste et signe :

« Je n'ai trouvé que 4 garçons et 10 filles issus du certificat d'études primaires pouvant à la rigueur faire partie du cours complémentaire. Ces résultats tendent à confirmer ceux de l'enquête du 22 mars et prouvent l'inutilité de la création ».

Le 15 février 1923, le ministre de l'Instruction publique propose une solution de compromis :

« J'ai examiné à nouveau le projet d'ouverture, aux frais de la commune d'un cours complémentaire, il semble que l'essai puisse être tenté [...] J'accorde l'autorisation pour l'organiser à titre provisoire [...] Si l'expérience donne des résultats satisfaisants l'État pourra prendre à sa charge l'organisation de ces classes, si les crédits le permettent ».

Enfin le 24 décembre 1925, le préfet accorde la création définitive du cours complémentaire... les effectifs s'étant sensiblement améliorés.

Dès cette époque et jusqu'en 1940, le système éducatif atteint en quelque sorte un régime de croisière.

1938. Fin novembre, pour protester contre les mesures économiques d'assouplissement de la législation sociale, la CGT appelle à la grève générale (fig. 6). Les enseignants du Bugue sont parmi les plus actifs de Dordogne. Le conseil municipal, présidé par le maire, conseiller d'arrondissement, Paulin Glene, vote, à la suite de plaintes de parents d'élèves, une motion par laquelle « il demande le déplacement de ces fonctionnaires qui ont fait acte d'indiscipline, ne respectant pas les ordres de leurs supérieurs²⁰ ». Voici les propos de l'inspecteur d'académie dans son rapport au ministère :

20. ADD, 1 T 63, attitude politique.

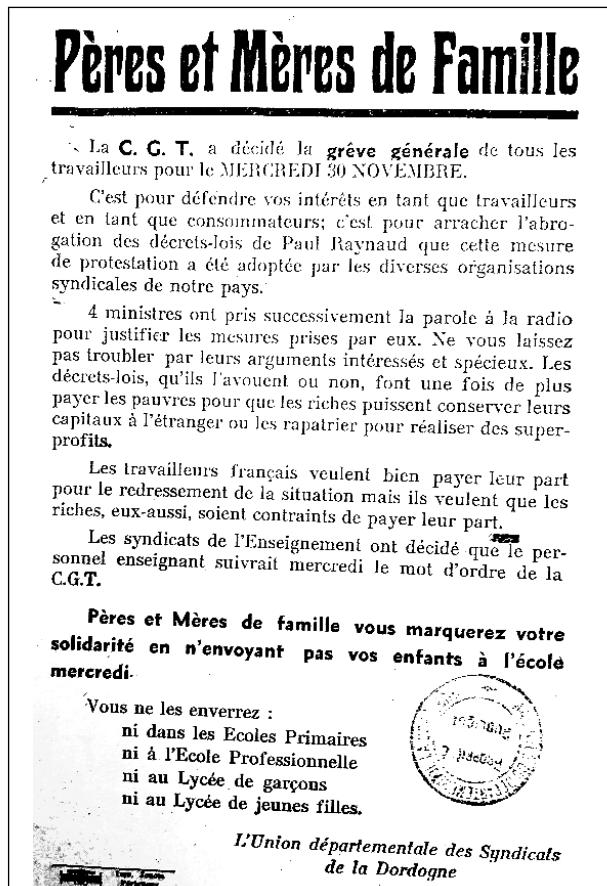


Fig. 6. Tract de la CGT annonçant la grève du 30 novembre 1938 et demandant aux parents de ne pas envoyer leurs enfants à l'école ce jour-là.

« J'ai reçu la visite de monsieur Glenne, maire du Bugue, conseiller d'arrondissement, radical socialiste, venu m'exposer que dans la ville qu'il administre quatre instituteurs ou institutrices faisaient effectivement grève, Monsieur et Madame Darnige, mademoiselle Issartier et monsieur Lorfeil. De mademoiselle Issartier et monsieur Lorfeil, il n'y a rien de particulier à dire sinon qu'ils ont suivi l'exemple de leurs directeurs. Le ménage Darnige est en effet connu pour ses sentiments extrémistes lesquels se manifestaient déjà au sein du parti socialiste SFIO où il a longtemps milité et s'est souvent trouvé en désaccord avec le point de vue orthodoxe du parti. Après avoir mené une vive campagne contre Yvon Delbos, il a démissionné de la SFIO pour fonder le parti socialiste ouvrier et paysan dont ils sont les principaux animateurs ».

Comme pour d'autres instituteurs grévistes, la sanction pour cette « indiscipline » se traduira par une retenue d'une semaine de salaire sur le mois de décembre.

VIII. Après la deuxième guerre mondiale

Dans les premières années d'après-guerre, nul ne saurait mieux conter l'histoire de l'enseignement que Gérard Fayolle lui-même. Enfant du Bugue (fig. 7), il fait revivre l'école de son village dans les années cinquante²¹ :

« Au Bugue, où notre instituteur connaît toutes les familles, il n'en est que plus redouté, avec le pouvoir qu'il a de nous infliger des châtiments corporels, pouvoir que nos parents ne songeraient pas à lui contester étant entendu qu'il agit pour notre bien. De fait, le maître se trouve érigé en gardien et garant des bonnes mœurs ».

Comme il est loin ce temps et nous paraît se situer à des années-lumière de notre époque... Plus loin : « Notre maître s'est investi d'une mission qui nous paraît tout à fait naturelle, celle de surveiller notre comportement hors de l'école ». Ici encore : autres temps, autres mœurs.



Fig. 7. Classe de 5^e en 1950 (Gérard Fayolle est au premier rang, le premier à gauche).

21. FAYOLLE, 2015, p. 57-63.

Enfin, Gérard Fayolle manie parfaitement l'humour pour nous expliquer quelques méthodes pédagogiques de l'époque :

« Un ancien instituteur avait trouvé l'idée saugrenue, ou perfide, de décorer lui-même les murs de notre salle de classe [...] de belles cartes richement colorées, muettes [...] parsemées de points de couleurs différentes qui indiquent une ville ou un lieu historique qu'il faut identifier [...] La baguette désigne tout d'abord une victime dans la classe puis se pose sur l'un des points. La victime fait une réponse extravagante [...] la baguette s'abat sur la tête fautive au milieu des ricanements de la classe ».

D'autres témoignages de Buguois corroborent cette vision, mais aussi des comportements parfois insolites des enseignants qu'on ne saurait tolérer aujourd'hui. Ainsi de cette institutrice qui, dans les années cinquante, demandait à ses élèves de lui préparer une tisane, ou de telle autre qui faisait part de ses déboires amoureux. Peut-être faut-il y voir aussi une proximité pas nécessairement de bon aloi. Tel professeur venant faire ses cours en pantoufles !

Mais, pendant les Trente Glorieuses, on a aussi assisté, comme partout en France, à la massification ou plutôt à la démocratisation de l'enseignement. Le cours complémentaire, né dans la douleur dans les années vingt, sera transformé en collège d'enseignement général dans les années soixante et porte le nom du grand archéologue et ethnologue André Leroi-Gourhan, spécialiste de la Préhistoire. Ainsi, maintenant, l'ensemble des élèves du canton se trouvent-ils ici rassemblés jusqu'en classe de troisième avant de rejoindre un des lycées périgordins environnants. Les élèves de ce collège, d'une dimension à taille humaine (280 élèves), ont la chance de bénéficier d'une pédagogie active qui leur permet d'accéder à une science vivante et contemporaine grâce notamment à l'appui de la fondation « La main à la pâte », initiée par le prix Nobel Georges Charpak, leur permettant de comprendre les grands enjeux du xxie siècle, tels que le développement durable avec l'appui d'un projet Européen « Erasmus + ».

Ceci permet de mesurer le chemin parcouru dans les méthodes pédagogiques entre le temps où la baguette du maître de Gérard Fayolle s'abattait sur le crâne des élèves et celui où on évoque la nécessité de protéger l'environnement fortement dégradé, entre autres, justement par l'économie des « Trente Glorieuses ».

M. C.*

* Ingénieur général honoraire du génie rural des eaux et forêts, ancien proviseur du lycée agricole de Périgueux.

Bibliographie

- BRUGIÈRE Hippolyte, s.d. *L'ancien et le nouveau Périgord*, manuscrit (en ligne sur www.shap.fr).
- DOUGNAC Bernard, 1996. *Suzanne Lacore. Biographie. 1875-1975*, Périgueux, Fanlac.
- DUJARRIC-DESCOMBES Albert, 1881. « L'instruction publique en Dordogne avant 1789 », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. VIII.
- FAYOLLE Gérard, 2015. *Le Périgord des Trente Glorieuses*, Périgueux, Fanlac.
- DESSALLES Léon, 1857. *Histoire du Bugue*, Périgueux, Dupont.
- FÉLIX Anne-Paule et Christian, 2011. *Le Bugue*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton (coll. Mémoire en images).
- GONTIER LE VARLET Henriette, 1940. *Souvenirs d'une aïeule*, Périgueux, Ribes.
- MARCOULY Jeanne-Luce, 2005. *Le Périgord à l'école de la République*, Périgueux, Copédit.

Mes remerciements à Françoise Petit et Jean Louis Gouaud pour leur aide précieuse dans la recherche d'informations sur le sujet.

Le fabuleux « trésor » de Lascaux, découvert au Bugue chez l'abbé A. Glory

par Brigitte et Gilles DELLUC

La grotte de Lascaux fut découverte le 12 septembre 1940 par le jeune mécano Marcel Ravidat, accompagné de trois jeunes garçons de Montignac. Du fait de la beauté de ses peintures pariétales, elle a connu une grande fréquentation : son histoire est passionnante, avec ses heures et malheurs, péripéties marquées par une cascade de décisions plus ou moins rationnelles. Un seul préhistorien, l'abbé André Glory, a eu la possibilité d'étudier en même temps son décor pariétal, mais aussi la stratigraphie de son sol en différents points, les divers objets recueillis et de pratiquer une seule et modeste fouille au fond du Puits. Cela avant la fermeture définitive de la cavité pour cause de pollutions itératives.

Malheureusement, en 1966, ce chercheur meurt dans un accident de la route, avant même d'avoir publié le résultat de ses recherches, qu'on ne peut retrouver. Faute de mieux, est édité, en 1979, aux éditions du CNRS, un gros et bel ouvrage, Lascaux inconnu : il veut rendre compte de ce que l'on sait encore de cette grotte exceptionnelle et des recherches de l'abbé Glory. On le doit à l'initiative d'Arlette Leroi-Gourhan et de Jacques Allain, avec une vingtaine de collaborateurs.

Trente-trois ans après sa mort, en 1999, le manuscrit de l'abbé et les objets qu'il était en train d'étudier sont retrouvés miraculeusement au Bugue. C'est ce véritable coup de théâtre, auquel nous avons été associés, que nous souhaitons rapporter ici.

Coup de théâtre : le « trésor » perdu de l'abbé Glory est retrouvé !

C'est seulement en 1999 que le manuscrit consacré à Lascaux par l'abbé André Glory est retrouvé miraculeusement dans sa maison-laboratoire [sic] du Bugue (fig. 1). Il est accompagné de nombreuses notes et notules, de plans et de coupes de la grotte, de planches d'illustrations et de tous les précieux objets qu'il était en train d'étudier. En bref, le compte-rendu d'au moins dix années de travail... Cette aventure mérite d'être contée.

Marie-Louise Glory, la sœur de l'abbé, veut vendre la maison du Bugue héritée de son frère André. Elle la vide donc soigneusement de son contenu :

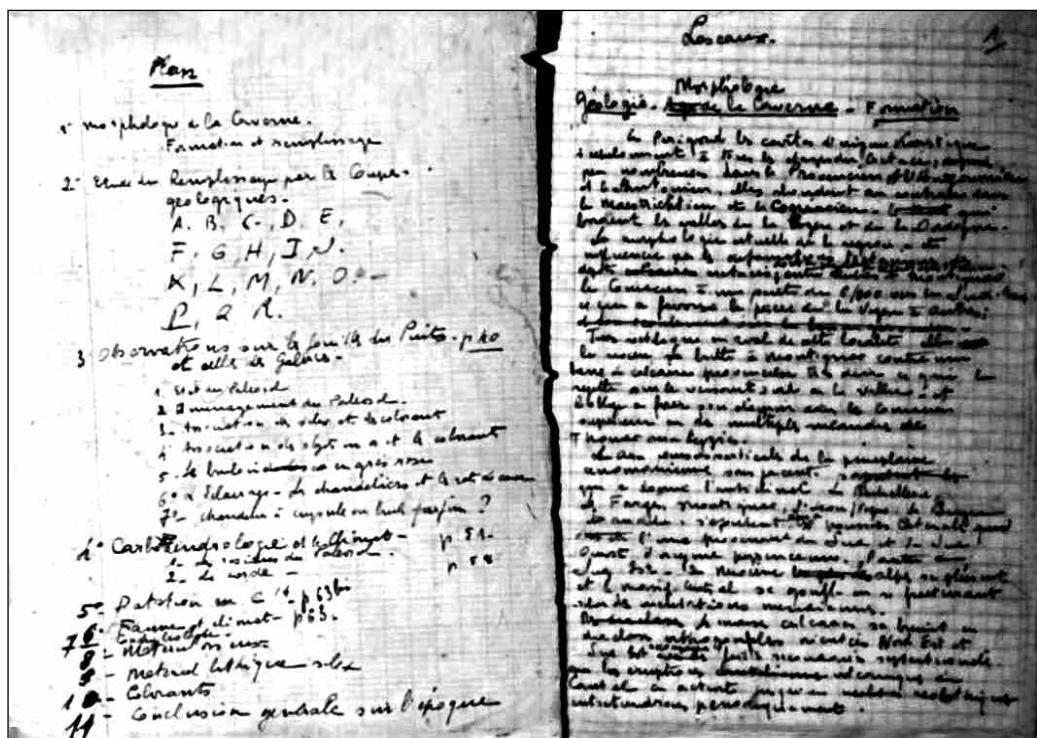


Fig. 1. Projet de plan et première page manuscrite de la publication d'A. Glory. Intitulée *Lascaux*, elle était destinée par l'auteur au Pr André Leroi-Gourhan pour la revue *Gallia*.

les pierres sont mises en tas et les objets rangés dans des cartons. Elle demande au voisin, Jacky Gipoulou, d'utiliser les pierres dans le mur qu'il est en train de construire et de bien vouloir porter les cartons à la déchetterie. Mais ce voisin remarque des silex dans ces « déchets » et prévient l'adjoint au maire du Bugue, Jean Batailler. Celui-ci tombe en arrêt devant des objets présentés dans un cadre : une grande ramure et deux hémimandibules de renne dont il a vu, peu auparavant, la photo¹ dans le livre *Lascaux inconnu* que vient de lui offrir Gérard Fayolle, maire du Bugue. Ce dernier, informé, obtient le don de tous ces objets à la ville du Bugue et fait faire un inventaire par Valérie Rougier et Jean-Pierre Cibert. Un an plus tard, lors d'une cérémonie en l'honneur d'André Glory (pose de deux plaques, pour sa rue et pour sa maison), nous comprenons tout l'intérêt de la découverte de ce « trésor » de l'abbé Glory, comme on l'a baptisé depuis.

Ce sauvetage par nos amis du Bugue a permis de reprendre l'étude de Lascaux par le bon bout. En effet, en 1979, une vingtaine de chercheurs, sous la direction d'Arlette Leroi-Gourhan et de Jacques Allain, avaient réussi à réunir dans *Lascaux inconnu*² ce que l'on savait, à l'époque, des travaux de Glory, indirectement, en s'aidant de ses rapports ministériels et des objets conservés dans son laboratoire de l'Institut de Paléontologie Humaine³. Mais on était loin du compte...

Passée l'émotion de la découverte de cet héritage inattendu, nous avons obtenu l'autorisation de la municipalité du Bugue d'étudier l'ensemble du matériel faisant l'objet de la donation (fig. 2). L'exploration de cette collection très variée de documents écrits et d'objets s'est déroulée dans les meilleures conditions possibles grâce à l'amabilité et à la compréhension du maire Gérard Fayolle et de toute l'équipe municipale que nous remercions vivement. Il y avait là de multiples objets minutieusement emballés



Fig. 2. Une partie du « trésor » de l'abbé Glory, ainsi que nous l'avons découvert en août 1998 (cliché Delluc). Au premier plan, la ramure et les deux hémimandibules de renne qui ont permis de l'identifier. Au centre, un moulage de la lampe en grès rose.

1. LEROI-GOURHAN Arl., ALLAIN et coll., 1979, fig. 115, p. 150.
2. LEROI-GOURHAN Arl., ALLAIN et coll., 1979.
3. Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN), Paris.

lés et étiquetés, des notes souvent conséquentes sur des sujets divers, mais l'ensemble le plus important était constitué par un modeste mais épais cahier (80 pages) à petits carreaux : tout ce que savait Glory sur la grotte de Lascaux et son archéologie !

Un « trésor » bien caché...

Nous venions d'identifier ce fameux manuscrit, promis à André Leroi-Gourhan pour la revue *Gallia* et que le monde savant croyait perdu ou même volé. Nous en avions déjà entendu parler : à sa recherche, le doyen Lionel Balout, professeur au Muséum national d'Histoire naturelle (Paris), patron d'André Glory, n'avait-il pas, peu après la mort de l'abbé, fouillé sans succès sa maison-laboratoire du Bugue et son petit logement de la Robertsau à Strasbourg⁴ ?

Avant de partir pour son dernier et funeste voyage en Espagne, dans le but de poursuivre la préparation de la suite des *400 siècles d'art pariétal* (dont l'abbé Henri Breuil l'avait chargé par testament)⁵, le prudent André Glory avait en effet caché, dans sa chambre – et notamment sous son lit –, son manuscrit et les objets qu'il était en train d'étudier. Personne n'avait vraiment exploré cette pièce avant que Marie-Louise Glory ne décide de vendre la maison.

Lorsque nous sommes entrés dans les bureaux où le personnel de la municipalité du Bugue avait transporté l'ensemble de la donation Glory, nous avons découvert, avec stupeur et joie, les objets et les papiers étalés sur des tables. Très vite, nous avons identifié l'épais cahier bleu à petits carreaux : le fameux manuscrit de l'abbé Glory. Celui qu'avait vu et feuilleté le Pr Balout, lors d'un passage en Dordogne, quelques jours avant la mort du préhistorien. C'était bien le texte très avancé de l'ouvrage que l'auteur avait promis au Pr Leroi-Gourhan, pour la célèbre revue du CNRS *Gallia*. De surcroît, il y avait aussi de nombreux *post-it*, notules et dessins, pour la plupart dispersés, épars (fig. 3) : il nous a fallu plusieurs années pour les déchiffrer, ligne par ligne, et les reclasser. Quant aux nombreux objets de Lascaux, ils étaient conservés dans des emballages de fortune, avec souvent une indication⁶.

Pour célébrer cette extraordinaire trouvaille, remercier la municipalité et informer les habitants du Bugue, l'inattendu « trésor » de Lascaux découvert dans la maison de l'abbé Glory donna lieu à une exposition en 2000 : *L'abbé André Glory, un préhistorien au Bugue*. Étaient présentés les objets et documents principaux, avec une notice biographique et des clichés de notre

4. BALOUT, 1979, p. 11-14.

5. BREUIL, 1952.

6. Les boîtes étaient souvent des emballages de médicaments, permettant de se faire une idée des divers soucis médicaux du chercheur...

ami Jacques Lagrange, longtemps photographe de l'abbé, missionné par le ministère de la Culture.

Après déchiffrement, classement et remise en ordre des textes et documents illustrés, et après une nouvelle étude du matériel archéologique, le « trésor » de l'abbé Glory a fait l'objet d'une importante publication scientifique en 2008 par le CNRS, sous la signature d'A. Glory et un titre un peu long : *Les Recherches à Lascaux (1952-1963). Documents recueillis et présentés par B. et G. Delluc*, ouvrage augmenté d'une étude de la faune par A. Vannoorenberghe-Briand et de l'industrie de matière dure animale par C. Leroy-Prost⁷. Cette publication avait été précédée par un ouvrage de B. et G. Delluc, *Lascaux retrouvé. Les recherches de l'abbé André Glory*⁸. Il a été immédiatement suivi par le *Dictionnaire de Lascaux*⁹. Ces deux ouvrages puisent une bonne partie de leurs sources dans les documents archéologiques Glory enfin retrouvés au Bugue¹⁰.

Un détail : douze ans avant cette aventure, nous avions retrouvé le 12 octobre 1987, au Musée éducatif de Préhistoire de Saintes, une valise de vannerie, confiée à la directrice M^{me} Jacqueline Poupet par A. Glory, juste avant son funeste et dernier voyage. Elle contenait ses dossiers de travail en cours : relativement peu de documents sur Lascaux (essentiellement un relevé d'un cerf de la Salle des Taureaux¹¹), mais surtout un important dossier sur Roucadour (Lot)¹².

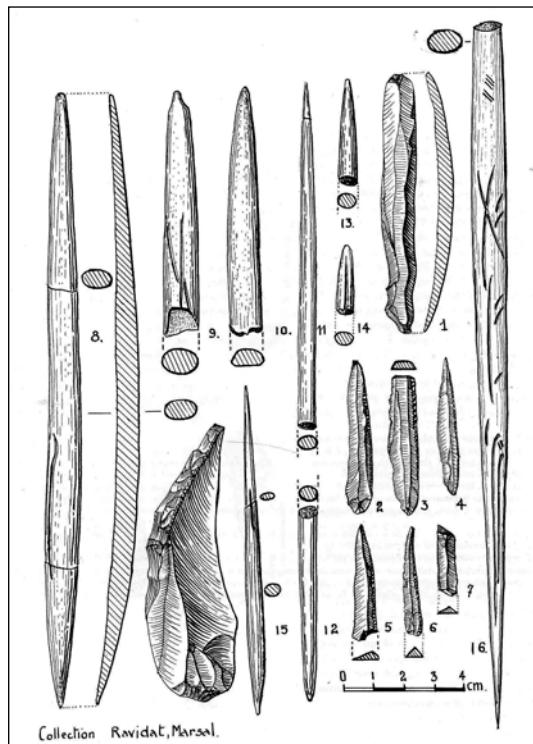


Fig. 3. Une des planches de matériel lithique et osseux dessinées par A. Glory. Aujourd'hui, ce matériel de la collection Ravidat et Marsal a disparu.

7. GLORY, 2008. La presse nationale se fit alors l'écho de toute cette aventure (ARNAUD, 2010).
8. DELLUCE, 2003.
9. Contenant environ 600 entrées, 600 illustrations et près de 500 références bibliographiques. DELLUCE, 2008 (2^e édition 2018).
10. Peu après, N. Ajoulat a mené une étude photographique, surtout des peintures. Elle aboutit à la publication d'un beau livre : *Lascaux. Le geste, l'espace et le temps* (2004 et 2013, Paris, Seuil), mais qui ne tient pas compte des travaux archéologiques de Glory.
11. FÉLIX, 1990, p. 41.
12. Ces travaux de Glory à Roucadour comportaient ses calques, sa description des gravures, son courrier et son carnet journalier (DELLUC, 2009). Ce dossier est conservé dans les archives de l'IIPH (MNHN).

Mais qui était l'abbé Glory ?

Retour en arrière... Avant la guerre, l'abbé André Glory (1906-1966) exerce son ministère à Orbey (Haut-Rhin), au pays du munster et autres fromages de montagne. Ce théologien alsacien est passionné de spéléologie (il a exploré l'aven d'Orgnac avec le fameux Robert de Joly), de protohistoire d'Alsace (sa thèse est en cours) et aussi de gnomonique (l'étude des horloges astronomiques, avec le père du dessinateur strasbourgeois Tomi Ungerer). Vers 1937, il publie *Au pays du grand silence noir*, chez Alsatia, un livre sur la spéléologie, non daté mais préfacé par l'abbé Henri Breuil (fig. 4 a).

Les tribulations que lui impose la défaite de nos armées au printemps 1940 l'entraînent à Toulouse, puis dans les grottes du Midi et enfin en Périgord où il va devenir le grand chercheur de Lascaux de 1952 à 1963. Il meurt dans un accident de la route en 1966, avec son élève l'abbé Jean-Louis Villeveygoux (1940-1966)¹³. Voyons tout cela en détail.

Mai 1940. Ce n'est plus la « drôle de guerre », mais la vraie. Et même la tragique retraite de nos troupes. Le lieutenant Glory, gestionnaire du service de santé, se replie et est démobilisé à Toulouse. Son évêque de Strasbourg, M^{gr} Charles Ruch, l'affecte comme professeur de sciences et d'histoire au Petit séminaire de la Ville rose. Il est toujours salarié du fait du Concordat de 1802, en vigueur en Alsace-Moselle.

Début octobre 1940, il donne un article sur Lascaux avec dessins à *La Croix*. En effet, il a visité la grotte parmi les premiers dès septembre (de même que Gabillou, un peu plus tard) : selon lui, ce sont « les fresques les plus vieilles du monde ». Au début de 1941, il rencontre l'abbé Breuil, venu donner ses cours du Collège de France, mais le savant est sur le départ pour le Portugal, l'Espagne et l'Afrique.

À Toulouse, André Glory soutient sa thèse sur « le Néolithique en Alsace », le 25 octobre 1942 (la première thèse de Préhistoire en France)¹⁴. Il va bientôt co-signer *Les Premiers hommes* avec le paléontologue franciscain Frédéric-Marie Bergougnoux. Mais, surtout, il est très proche du comte Henri Bégouën¹⁵, le grand préhistorien ariégeois, le père des Trois-Frères, l'ami de l'abbé Breuil.

À la demande du comte, il part en mission dans le Midi, étudie et topographie la grotte de la Baume-Latrone avec le futur géologue Paul Fitte et, surtout, durant les années 1942 et 1943, il explore les cavernes de l'Ariège

13. Ils venaient de travailler dans les grottes ornées nouvellement découvertes en Espagne. Leur photographe, Jacques Lagrange, voyageait dans une autre voiture, indépendante de celle des deux abbés.

14. Thèse dédiée au maréchal Pétain et à M^{gr} Ruch.

15. La leçon inaugurale du comte Bégouën, pour son cours de Préhistoire de la faculté des lettres de Toulouse (le 13 novembre 1940), s'élevant contre les racismes, est à ranger avec la célèbre courageuse lettre pastorale de M^{gr} Saliège, archevêque de Toulouse.



Fig. 4. De la spéléologie à la préhistoire.
Les deux premiers livres d'André Glory.

Fig. 5. Pendant ses expéditions souterraines,
après la guerre. L'abbé A. Glory emmène avec
lui le jeune dessinateur Tomi Ungerer, comme ici
dans la grotte ornée d'Ebbou (courtoisie
du musée Tomi Ungerer à Strasbourg).

et, un peu plus tard, celles du Var, à la recherche des « peintures de l'Âge du Métal ». Alsatia édite en 1944 son deuxième livre, *À la découverte des hommes préhistoriques* (fig. 4 b). Il effectue le relevé des gravures d'Aldène (Hérault) et on lui doit la découverte des belles gravures de la grotte d'Ebbou (Ardèche), qu'il relève et publie (fig. 5). Juste après la guerre, il ira visiter les travaux d'André Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Yonne) et d'Henry de Lumley dans la vallée du Verdon (Alpes-de-Haute-Provence).

Après un court séjour comme aumônier dans l'aviation au Maroc, autour de 1950, il s'installe en Dordogne. Ce prêtre alsacien, concordataire jusqu'à cette date, n'exerce désormais plus de ministère : il se trouve sans revenus¹⁶. Il est devenu préhistorien et va vivre très chichement. Avec le Spéléo-Club de Périgueux, il participe à la découverte de quelques cavités ornées : la galerie profonde de la grotte de La Mouthe et surtout les grottes de Saint-Cirq et de Villars, dont il publie les relevés des œuvres pariétales, plutôt sommaires, de même que ceux de Bara-Bahau et de La Forêt.

En fait, son but est d'entrer au CNRS, mais il n'y parviendra qu'en 1958 et encore seulement comme ingénieur, ne bénéficiant pas d'une recommandation suffisante de l'abbé Breuil. D'ici là, il va vivre très modestement du revenu de ses conférences et bientôt des indemnités des Beaux-Arts honorant ses travaux nocturnes, chaque été, à Lascaux : le relevé de près de deux mille fines gravures, dont il va s'acquitter parfaitement¹⁷.

16. Ses collections archéologiques d'Orbey ont été pillées par les Allemands.

17. DELLUC, 2003, 2007 et 2015.

Enfin Lascaux !

Les premières descriptions de Lascaux furent l'œuvre de H. Breuil¹⁸, puis de F. Windels en 1948, assisté d'A. Laming¹⁹. Elles concernaient surtout les peintures. La première étude scientifique est celle d'A. Laming en 1964. A. Leroi-Gourhan donne ensuite, en quelques pages, une étude d'ensemble de la grotte en 1965²⁰.

Mais personne ne s'est encore vraiment penché sur l'environnement archéologique des admirables peintures de cette grotte et les fines gravures doivent être relevées. Les nombreux objets, présents à la surface du sol, ont été soigneusement récupérés par les jeunes Marcel Ravidat et Jacques Marsal dès 1940 et confiés à Léon Laval. En 1947, D. Peyrony, directeur de la 7^e circonscription préhistorique, propose à A. Glory de fouiller le sol sous la direction de Jean Bouyssonnie. Le projet se heurte au refus de H. Breuil : il accepte que la fouille soit exécutée par Jean Bouyssonnie ou Franck Delage, mais durant les travaux d'aménagement. Réponse dilatoire des Beaux-Arts. Ainsi de vraies fouilles ne s'effectueront jamais et de nombreux documents ont donc été perdus. Mais on va, grâce à André Glory, retrouver un très grand nombre d'informations sur le millier d'objets recueillis par les uns ou les autres à la surface du sol ou presque, depuis la découverte de la grotte en septembre 1940 jusqu'à ses propres travaux de 1952-1963²¹.

L'aménagement laborieux du parcours touristique (1947-1948) est exécuté sans aucune surveillance spécialisée. En septembre 1949, H. Breuil, S. Blanc et M. Bourgon excavent hâtivement le fond du Puits, « comme des sangliers », murmure A. Leroi-Gourhan : ils imaginaient y trouver un puits à offrande ou une tombe de chasseur. Ils n'ont rien découvert de ce genre, mais ils ont exhumé quelques objets superbes : des sagaies, des lampes non façonnées et quelques silex²².

À partir de 1952 et jusqu'à l'interruption forcée de ses travaux en 1963, trois objectifs sont enfin confiés à André Glory par l'abbé Breuil, âgé et malvoyant (fig. 6) : relever par calque les fines gravures pariétales, trop difficiles à photographier ; suivre les travaux de creusement des gaines de ventilation (1957-1958) ; procéder à une fouille de ce qui est demeuré en place au fond du Puits²³.

18. BREUIL, 1940 et 1952.

19. WINDELS (et LAMING), 1948.

20. Description reprise en 1984 dans *L'Art des Cavernes*.

21. 535 objets de silex (63 % sur lamelles), 51 outils en os ou en bois de cervidés, plus d'une centaine de lampes en pierre non façonnées, de nombreux pigments et pièces de faune... Ces objets seront étudiés et publiés bien plus tard (LEROI-GOURHAN Arl., ALLAIN et coll., 1979 ; GLORY, 2008 et ses annexes).

22. LEROI-GOURHAN Arl., ALLAIN et coll., 1979, p. 182-183.

23. Le « Pape de la Préhistoire » l'a chargé en outre de donner une suite à son *Quatre cents siècles d'art pariétal* (Montignac, 1952). Une certaine confiance est donc revenue...

André Glory s'acquitte avec courage et persévérance de ces missions, mais il est prié de s'interrompre définitivement en 1963, du fait de la nouvelle pollution de Lascaux. Résultats :

1 - Il a presque totalement relevé de nuit, minutieusement, les gravures (1 500 figures et signes pariétaux sur 2 000 environ, soit 117 m²).

2 - Sa présence a été tolérée, en 1957-1958, pour assister, également de nuit, au creusement au marteau-piqueur des tranchées de la ventilation de la grotte, sans retarder les travaux : il a récupéré de nombreux objets et levé une douzaine de coupes stratigraphiques, montrant parfaitement l'emplacement de la mince couche archéologique, c'est-à-dire des vestiges laissés au sol par les Hommes préhistoriques qui ont décoré la caverne et qui l'ont fréquentée.

3 - Enfin, en 1960-1961, sa fouille du fond du Puits, après l'enlèvement des tonnes de déblais des aménagements du parcours touristique et le tri de cette masse, lui a permis d'accéder à la couche archéologique et de mettre au jour la célèbre lampe polie en grès rose (fig. 7).

Mais le chercheur, ayant reçu l'ordre de l'Administration de quitter Lascaux (polluée par le nouveau système de ventilation²⁴) et désormais très pris par l'étude de Roucadour, meurt d'accident routier en 1966, avec son jeune assistant bénévole, l'abbé Jean-Louis Villeveygoux, avant la publication de son étude sur Lascaux.

C'est une catastrophe. Pour qu'on ne perde pas tout sur l'archéologie de Lascaux, est publié en 1979 le volume *Lascaux inconnu*²⁵. Un ouvrage

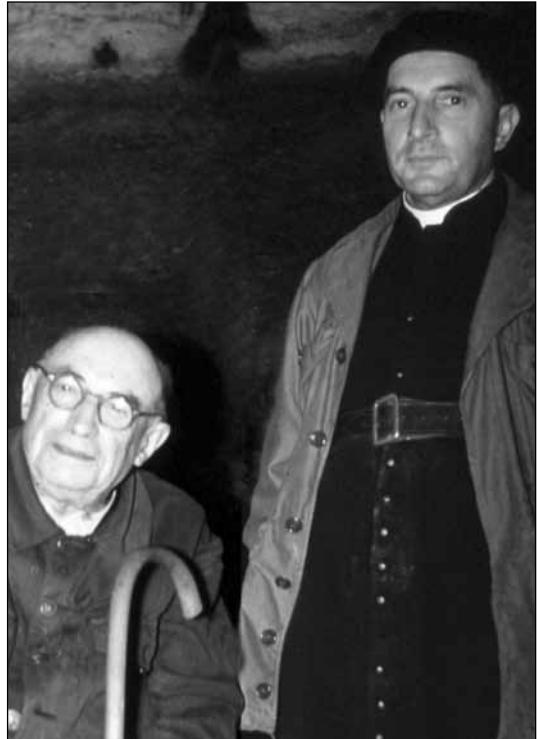


Fig. 6. L'abbé Breuil et l'abbé Glory à Lascaux.
Âgé et malvoyant, H. Breuil ne revint que rarement avec son disciple (coll. Glory, IPH MNHN).

24. Cette ventilation forcée, vite dépassée vu l'afflux des touristes, polluera gravement la grotte qui est fermée en avril 1963. Elle retrouvera la paix grâce à une habile utilisation par P.-M. Guyon des circuits naturels de convection. En 2001, à la suite de l'installation d'une machinerie inappropriée, une nouvelle infection contamine la grotte avec des micro-organismes envahissants (*Fusarium solani* et *Pseudomonas fluorescens*), puis avec d'autres germes, résistants et producteurs de pigment noir (mélanine). Aujourd'hui, la cavité a été débarrassée des dispositifs polluants. Elle est surveillée continuellement et son état est stabilisé (site Internet du ministère de la Culture).

25. LEROI-GOURHAN Arl., ALLAIN et coll., 1979.

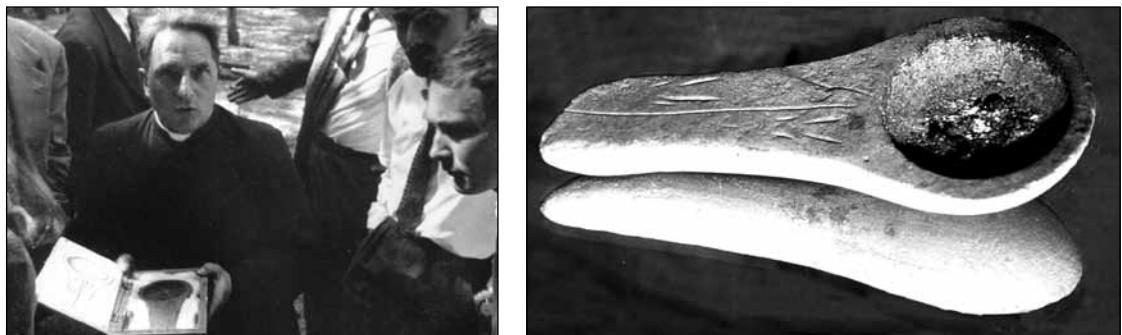


Fig. 7. La lampe en grès rose de Lascaux. a, Peu de jours après sa découverte, A. Glory présente la lampe au public (à droite, G. Delluc) ; b, La lampe photographiée tout de suite après sa découverte : le cuilleron contient encore des charbons de genévrier (clichés J. Lagrange, coll. Delluc).

de sauvetage suggéré par Lionel Balout... Ce gros livre présente les relevés graphiques des gravures par A. Glory et le résultat des diverses études scientifiques effectuées par une équipe pluridisciplinaire, à partir des seuls documents Glory retrouvés à l'époque : historique, géologie de la grotte, stratigraphie, analyses des sédiments (radiocarbone, bois, pollens), objets de silex et de matière osseuse, lampes, coquillages, faune, colorants, conditions d'accès aux parois. Les auteurs de la présente note avaient été chargés de trois chapitres : l'historique des dix premières années²⁶, l'accès aux parois, les lampes et les moyens d'éclairage.

Un « trésor » riche en enseignement

La découverte du « trésor » de Lascaux dans la maison de l'abbé Glory comble un grand vide scientifique. C'est le compte rendu, par le préhistorien lui-même, de ses travaux dans la grotte de Lascaux.

Cet archéologue est, en effet, le seul à avoir conduit des recherches sur l'archéologie de cette exceptionnelle grotte ornée, au décor particulièrement riche et au mobilier très abondant. Nous avons recueilli, déchiffré, classé et analysé les documents qu'il a laissés et nous les avons présentés avec les commentaires nécessaires, notamment, pour faire la relation avec *Lascaux inconnu*.

26. Au cours de cette recherche, nous avons montré comment s'était construite la légende de la découverte de Lascaux en rassemblant en une seule journée (le 12 septembre 1940) ce qui s'était réellement passé en deux jours (le 8 puis le 12 septembre 1940). Cette romantique et fallacieuse légende (quatre enfants et leur chien) était devenue la *vulgate* pieusement racontée par les guides de la grotte et les divers textes depuis près de 40 ans.

Pendant plus de dix ans, de 1952 à 1963, tout au long des mois d'été, André Glory a travaillé à Lascaux. Sans relâche. La nuit dans la grotte (malgré son arthrose et son asthme) et le jour dans des laboratoires de fortune.

Ses missions, comme vacataire des Beaux-Arts, puis comme ingénieur au CNRS à partir de 1958, ont comporté quatre volets :

1 - En un premier temps, il reçoit mission de calquer les très fines gravures pariétales, minutieusement : 2 000 animaux et signes environ²⁷. Ce travail nocturne se poursuit tout au long de ces douze années et il n'est pas totalement achevé lors de la fermeture de la grotte en 1963. Il lui reste à relever quelques panneaux, en particulier le panneau de la Vache noire.

2 - En 1957 et 1958, il est chargé de surveiller les travaux de terrassement qui excavent le sol de toutes les galeries – sauf la Galerie des Félins et le Puits – pour installer une ventilation artificielle (fig. 8). Sans fouilles préalables, les sédiments du sol sont bouleversés par les tranchées (90 m³, soit 250 tonnes environ) et le cône d'éboulis de l'Entrée est évacué (350 m³, soit un millier de tonnes). C'est dans ces conditions qu'il peut sauver la grande ramure et les deux hémimandibules de renne, juste au-dessous de la Frise des Cerfs.

3 - Avant de pouvoir fouiller dans le sol du Puits, il lui faut faire évacuer les tonnes de déblais extraits des galeries : il avait, en effet, servi de dépotoir à plusieurs reprises. Du 19 au 23 décembre 1959 et du 25 avril



Fig. 8. Les travaux de 1957-1958. A. Glory (assis, à g.), désolé, a seulement le droit de surveiller le marteau-piqueur creusant les conduits de ventilation (cliché J. Lagrange, coll. Delluc).

27. Dans son carnet de notes, il donne ce nombre comme une estimation et indique qu'il en a décalqué 1 500 (Glory dans DELLUC, 2003).

au 4 mai 1960, les manœuvres de l’entreprise Dagand en remontèrent, seau par seau, environ 32 m³, soit près de 100 tonnes. André Glory reçut mission d’examiner et de tamiser ces énormes déblais. Ils provenaient des premiers travaux dans la grotte en 1940, de son aménagement pour son ouverture aux touristes entre 1945 et 1948 (abaissement du sol de l’Abside), et, enfin, de l’excavation rapide, au fond du Puits, en 1949, par H. Breuil, S. Blanc et M. Bourgon, à la recherche d’une sépulture ou d’un « puits à offrande ». Les trouvailles de cette fouille de 1949 ont donné lieu à un rapport que nous avons retrouvé dans les archives Glory conservées au Bugue²⁸. Sa conclusion était une demande de crédit pour permettre aux chercheurs « de continuer [leurs] recherches en employant de la main d’œuvre chargée d’évacuer les déblais et de les cribler ». Le travail, confié à A. Glory en 1959 et 1960, fut, en quelque sorte, l’aboutissement de ce projet.

4 - En 1961, A. Glory put enfin fouiller le seul sol laissé intact de la grotte : une courte et étroite banquette de sédiments, au bas du Puits.

Ses apports majeurs concernent : 1 - la description minutieuse des 12 coupes stratigraphiques levées par lui dans toutes les galeries, pendant les travaux de terrassement de 1957-1958 ; 2 - la description des petites fouilles, qu’il réussit à pratiquer presque « à la sauvette », comme celle du Gour du Cerf dans le Passage en 1957 ; 3 - le compte rendu de sa fouille au fond du Puits ; 4 - la présentation et la localisation des objets découverts dans la grotte, soit par lui, soit par des tiers qu’il put interroger (fig. 9) ; 4 - sans parler de ses commentaires.

À la demande du Pr André Leroi-Gourhan, qui nous l’avait confirmé, l’abbé devait présenter les résultats de ses travaux dans *Gallia* (aujourd’hui *Gallia Préhistoire*²⁹). Sa mort brutale ne l’a pas permis. Son texte (intitulé *Lascaux*), ainsi que ses manuscrits et les objets qu’il avait conservés dans le cadre de la préparation de sa monographie, constituent l’essentiel du « trésor » de Lascaux qu’il avait caché à son domicile. En outre, il avait rédigé le 12 février 1962 une rapide synthèse de ses travaux, dont nous avons retrouvé une version, corrigée par le Dr Léon Pales, dans les archives d’André Leroi-Gourhan³⁰.

En raison du temps écoulé depuis la rédaction (jour après jour, durant 10 ans) de ce *Lascaux* de l’abbé, compte tenu aussi de la publication ultérieure de *Lascaux inconnu*, il nous est apparu nécessaire de présenter le « trésor » d’André Glory, en le précisant grâce à des commentaires et à quelque 250 notes de bas de page³¹.

28. GLORY, 2008, p. 10.

29. La revue *Gallia-Préhistoire*, issue de *Gallia*, dirigée par A. Leroi-Gourhan, est née en 1958.

30. GLORY, 1962. Une version non corrigée de ce texte a été publiée à deux reprises après la mort du préhistorien (GLORY, 1971 et 1978).

31. GLORY, 2008.

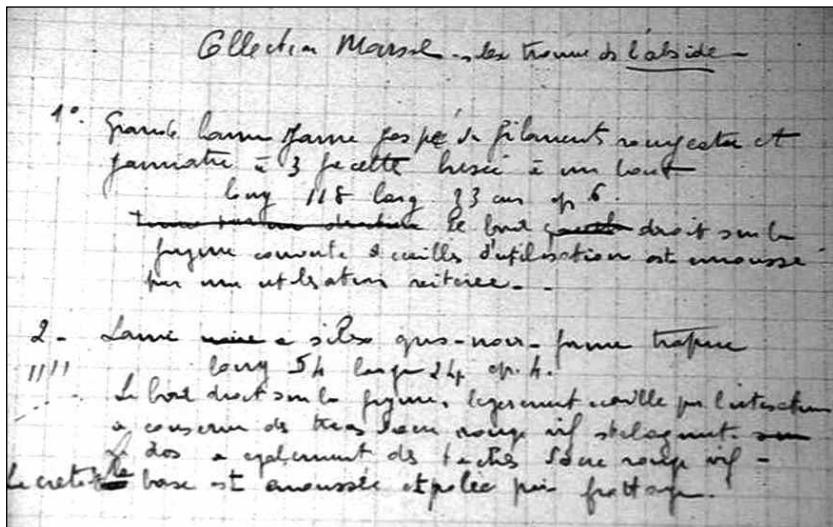


Fig. 9. Une des nombreuses notes d'A. Glory. Elle précise l'endroit où Jacques Marsal a recueilli deux lames de silex, minutieusement décrites.

Même imparfait, le texte d'André Glory est essentiel. C'est la seule publication d'ensemble de l'archéologue sur Lascaux. Sa rédaction définitive, à partir de ses notes, a dû être commencée vers 1962, un peu avant la fermeture de la grotte, et poursuivie petit à petit jusqu'à sa mort en juillet 1966. Le déchiffrement du manuscrit ne fut pas aisé, en raison de l'écriture et de la structure du texte. La mise en forme, de même que l'intégration des multiples notes qui l'accompagnaient, nous ont demandé un labeur de plusieurs années.

Malgré le sommaire, bien découpé, proposé par l'auteur³², les chapitres et les sous-chapitres se suivaient de façon cursive, page après page, ligne après ligne. Le plus souvent sans intertitre et sans hiérarchie. Il avait prévu 11 chapitres. Les chapitres 1 à 6 étaient rédigés ; le chapitre 7 était pratiquement terminé ; les chapitres 8 à 11 n'étaient pas rédigés, mais des notes concernant ces sujets étaient préparées. Le texte original a été intégralement conservé. Il a été structuré : certains titres et sous-titres ont été ajoutés pour le scander lisiblement. Des annotations nous sont apparues nécessaires à une bonne compréhension du discours : courtes, elles sont insérées entre crochets (dans le corps du texte) ; plus longues, elles figurent en notes de bas de page.

32. Voir la figure 1 du présent article.

Un éclairage nouveau

En même temps que le manuscrit destiné à *Gallia* et les notes manuscrites en cours de rédaction pour compléter ou préparer certains chapitres, nous avons trouvé au Bugue de nombreux objets provenant de Lascaux. Le matériel osseux et la faune, ainsi retrouvés dans la maison Glory du Bugue, ont donné lieu à deux études spécialisées publiées à la suite du mémoire d'André Glory³³.

La publication du manuscrit de l'abbé André Glory en 2008 ne fait pas double emploi avec *Lascaux inconnu*, elle en est le complément documentaire sous la plume de l'auteur même. Souvent, elle confirme la validité des informations concernant les collections présentées dans ce premier ouvrage. Mais elle permet d'aller beaucoup plus loin dans la connaissance de l'archéologie de la grotte. Ainsi, grâce aux précisions concernant les lieux de découverte des objets, elle apporte un éclairage nouveau sur le fonctionnement de cette grotte ornée exceptionnelle.

1 - La *Salle des Taureaux* a livré très peu de matériel. Les observations d'A. Glory, le long des tranchées de terrassement, ont montré que, dans la partie centrale, la couche archéologique était protégée par le plancher stalagmitique des gours. C'est, en fait, le seul endroit dans la grotte où une partie de la couche archéologique est encore scellée. Des photos d'A. Glory montrent, sur le talus rocheux plus ou moins argileux, des traces gravées évoquant un poisson, une main et une tête d'ours et, sous le deuxième taureau, des traces de peinture ayant évoqué ce que Glory nomme « un bison invisible ». À la base des parois, l'argile conservait, semble-t-il, des empreintes humaines : leurs études n'ont pas fourni d'informations très convaincantes.

Le présent texte d'A. Glory apporte un élément très intéressant : il a été découvert dans la Salle des Taureaux, entre le Diverticule Axial et le Passage, sous le Taureau de 5,50 m, un énorme réceptacle en silex creusé d'une coupelle circulaire, ayant sans doute servi de godet à couleurs. Il a été trouvé renversé, la coupelle contre le sol. Il ne s'agit pas d'un outil de fortune mais certainement d'un objet ayant eu une fonction importante au cours des travaux de décoration, voire des cérémonies qui eurent lieu dans cette salle, il y a 17 000 ans (20 000 ans *BP* en date calibrée). Enfin, un précieux cliché d'A. Glory (retrouvé à l'IPH) d'un bloc tombé de la paroi (à droite de la Licorne), aujourd'hui couvert de chaux et difficile à déchiffrer, nous a permis de reconstituer les figures manquantes³⁴ : une grande tête de cheval (et non de taureau comme on l'imaginait) et la petite tête d'un cheval noir (fig. 10).

2 - Sur les parois du *Diverticule Axial*, les traces observées nous avaient permis de dessiner le plan des échafaudages des peintres et d'en restituer le

33. A. Vannoorenbergue et Ch. Leroy-Prost, dans GLORY, 2008, p. 119-180.

34. DELLUC, 1981.



Fig. 10. Au centre de l'image, remontage d'une écaille rocheuse.
Elle était tombée au sol avant 1940 et photographiée par A. Glory 15 ans plus tard.
Une grande tête de cheval et une petite sont ainsi remises en place
(remontage photographique par G. Delluc).

montage³⁵. Les fouilles et les observations d'André Glory dans le fond du Diverticule Axial ont livré quelques objets des peintres, telle une palette, et les traces d'un petit atelier de taille, avec un nucléus et des éclats de silex blond, dont l'un s'adapte à l'un de ses côtés. La découverte de trois lames enfoncées dans une petite excavation de la paroi, juste en face du Cheval renversé, permet, en outre, de parler du dépôt d'un ex-voto, tel qu'il en a été signalé dans plusieurs grottes ornées ariégeoises et périgordines.

3 - Au niveau du **Passage**, les observations sont encore plus étonnantes. Dans ce couloir très bas de plafond, Arlette Leroi-Gourhan avait signalé un dépôt de plantes à fleurs ayant servi d'isolants aux artistes : les Magdaléniens étaient obligés de s'asseoir pour graver et peindre les parois³⁶. Une mini-fouille d'A. Glory, effectuée à l'emplacement qu'il a appelé le « Gour du Cerf », lui a livré divers objets : certains peuvent s'interpréter comme les outils des artistes (une palette, un godet à couleurs, un crayon de manganèse), mais d'autres sont plus exceptionnels, comme une sagaie munie encore des traces du mastic et du lien qui la solidarisait avec sa hampe (fig. 11) et une aiguille à chas (brisée), sans compter quelques outils de silex, plusieurs esquilles osseuses et un andouiller de cerf, usés par l'usage comme outils de graveur sur la roche. Bref, dans cet endroit très inconfortable, où les Hommes se sont allongés, au printemps, pour peindre et graver la voûte, ils ont abandonné au sol plusieurs objets précieux.

4 - Le sol de l'**Abside**, à l'époque de la découverte (1940), formait une butte argilo-sableuse, qui s'élevait d'un mètre cinquante au-dessus du

35. DELLUC, 1979, p. 175-184.

36. LEROI-GOURHAN Arl. et GIRARD M., 1979.



Fig. 11. Détail d'emmachement (collage et traces de liens) d'une sagaie.
Elle fut découverte par A. Glory au cours de sa mini-fouille du Gour du Cerf (Passage)
(cliché Delluc).

niveau actuel, au débouché du Passage. Cette butte dominait la Nef, qui est une galerie plongeante. Le sommet de la butte de l'Abside fut certainement le théâtre d'activités nombreuses. En effet, la voûte, alors à portée de la main pour l'essentiel, est ornée d'un ensemble complexe de gravures et de peintures et le sol recelait, en surface, un nombre incroyable d'outils de silex et d'os, en particulier une admirable pointe en os quasi intacte de plus de 8 cm de longueur et d'une finesse inouïe (à peine 1,5 mm de diamètre).

Grâce au récit minutieux des fouilles Glory dans le Puits, on sait maintenant que beaucoup des fragments de pointes en os proviennent du tamisage des déblais retirés du Puits en 1959-1960 pour préparer la fouille méthodique que l'abbé y conduira en 1960-1961. Ces déblais remontés du Puits étaient formés en grande partie des sédiments extraits du sol de l'Abside, en 1948, pour en abaisser le niveau et aussi des sédiments remués par H. Breuil, S. Blanc et M. Bourgon en 1949 au fond du Puits. Plusieurs des fragments de pointes qu'ils contenaient proviennent donc sans doute du tri des objets issus du sol de l'Abside et brisés au cours de la chute en 1947-1948. Cette constatation vient encore augmenter l'impression que des activités très nombreuses se sont déroulées dans l'Abside, juste au-dessus du Puits, à l'écart des deux grands axes Salle des Taureaux-Diverticule Axial et Passage-Nef.

5 - Dans la *Nef*, les objets trouvés posent aussi de nombreuses questions. Certes, on savait que la vire, située sous la frise de la Vache noire, avait servi d'étagère pour ranger des lampes en calcaire non façonnées et divers objets que l'on associait aux peintures et gravures sus-jacentes. Mais les découvertes effectuées au sol, entre ce panneau et la paroi opposée où figure la Frise des Cerfs, sont encore plus surprenantes : une lampe en calcaire façonnée par piquetage ; les deux hémimandibules et le grand bois de Renne, qui ont été à l'origine de l'identification du « trésor » de l'abbé Glory (fig. 12). Et, tout en bas de la galerie, dans la partie terminale de la Nef, nommée la Galerie du Mondmilch, près du passage qui donne accès à la Galerie des Félin, une accumulation inextricable de bois de Renne.

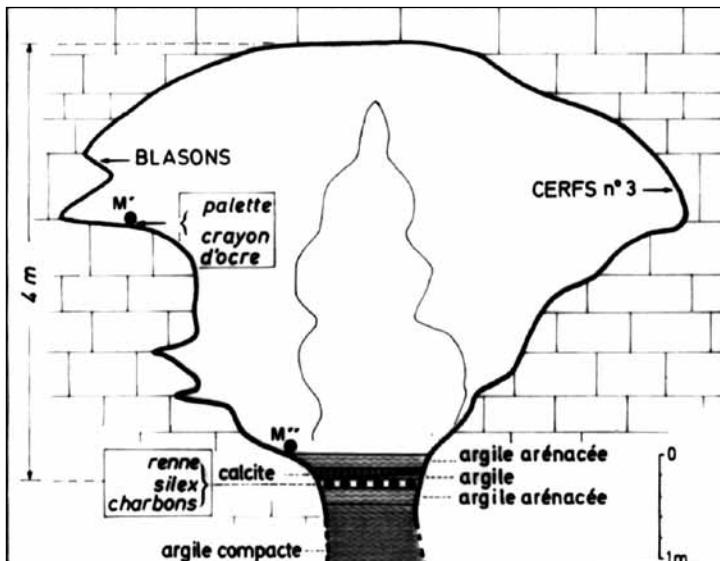


Fig. 12. Belle coupe transversale de la Nef au niveau de la Vache noire et de la Frise des Cerfs. Elle fut relevée par A. Glory pendant les travaux d'installation de la ventilation en 1957. Sous le mince plancher stalagmitique, la couche archéologique contenant divers objets est indiquée par gros pointillés.

6 - Tout au long de la *Galerie des Félin*, les objets trouvés montrent que, malgré sa difficulté d'accès et son étroitesse, cette petite galerie a été parcourue à de multiples reprises. Certains de ces objets peuvent avoir été perdus par les artistes. La cordelle, dont André Glory découvrit l'empreinte, a pu servir à faciliter le dangereux franchissement du Gouffre. Mais que dire de l'extraordinaire accumulation de pigments, ocre et manganèse préparés (fig. 13), mis en réserve tout au fond de cette galerie, accessible seulement au prix d'un très grand effort ? Que dire de la grande quantité de faune consommée retrouvée dans cette galerie si exiguë, en particulier dans le « Cabinet des Félin » et dans le « Cabinet des Chevaux » ?

7 - La *Galerie du Puits* a subi beaucoup de dommages avant d'être fouillée correctement par André Glory. En 1940, de l'argile était tombée du seuil de l'Abside, lorsque les premiers visiteurs y installèrent une échelle pour descendre. Mais surtout, la galerie avait servi de dépotoir au moment de l'abaissement du sol de l'Abside en 1947-1948, juste avant l'ouverture de la grotte au public, le 13 juillet 1948.

On sait cependant qu'en 1940, au moment de la découverte, le sol du Puits conservait certainement plusieurs objets importants. Le rapport de Séverin Blanc permet de se faire une petite idée des fouilles hâtives qu'il y effectua en 1949 avec Henri Breuil et Maurice Bourgon au pied de la paroi

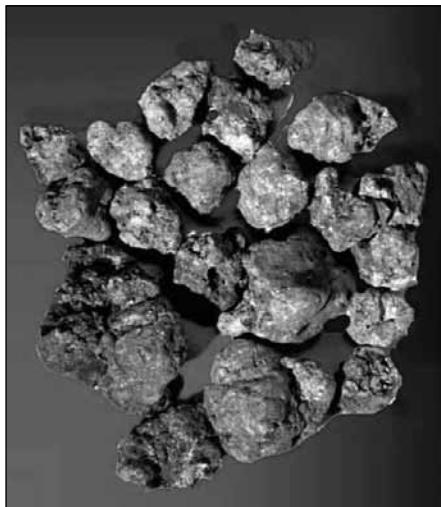


Fig. 13. Boulettes de poudre de manganèse mélangée avec de l'argile. Ces pigments préparés étaient mis en réserve tout au fond du Diverticule des Félins (cliché Delluc).



Fig. 14. A. Glory fouille au fond du Puits. Avec son assistant J.-L. Villeveygoux, il utilise un carroyage pour localiser les objets découverts (cliché J. Lagrange, coll. Delluc).

ornée du bison blessé et de l'homme. En outre, Henri Breuil a fourni à André Glory des indications pour établir la coupe de cette galerie, avec les niveaux du sol aux différentes périodes. Il a aussi raconté comment Séverin Blanc récupéra la plus grande des sagaies, en se penchant la tête en bas et le bras pendu : elle gisait tout au fond de l'étroite diaclase.

Lorsqu'André Glory fouilla le Puits en 1960-1961, il ne restait pas beaucoup de sédiments non remaniés. Il en demeurait suffisamment pour lui permettre de découvrir en place le brûloir en grès rose. Ce jour-là, il fouillait avec Jean-Louis Villeveygoux et Jean-Pierre Vialou, rejoints bientôt par Jacques Lagrange (fig. 14). C'est aussi du sol du Puits que provient très vraisemblablement le fragment d'un second brûloir³⁷. C'est aussi tout près de là qu'André Glory mit en évidence, en fouillant, une structure faite de plusieurs pierres associées à une grosse mèche de charbon, qu'il interpréta comme un « chandelier ».

La Galerie du Puits, comme les autres parties de la grotte, fut certainement le théâtre d'activités particulières, peut-être de cérémonies. Mais les fouilles furent trop imparfaites pour permettre de donner une interprétation globale pour tous ces étonnantes vestiges matériels.

37. Glory a signalé ce fragment de lampe en grès rose avec un relevé précis dans sa publication sur le brûloir (GLORY, 1960) : il l'a découvert en fouillant les déblais extraits du Puits.

Conclusion

La découverte du « trésor » de l'abbé Glory et les commentaires qui l'accompagnent représentent donc un apport considérable à la connaissance de la grotte ornée de Lascaux et, notamment, de la vie et des activités des Hommes qui décorèrent ce sanctuaire paléolithique majeur et de ceux qui le fréquentèrent.

Cette collection s'ajoute aux objets déjà connus et conservés pour l'essentiel à Paris (Institut de Paléontologie humaine) et au musée des Eyzies. L'ensemble constitue un total d'un millier d'objets environ et tranche avec la rareté en objets de beaucoup de cavernes ornées.

Le monde savant sera toujours reconnaissant à ceux qui, au Bugue, ont eu le bon réflexe pour sauver de la destruction ce qui apparaissait, à première vue, comme un tas de vieux papiers et d'objets insignifiants. C'est malheureusement le sort de nombreux héritages scientifiques, non identifiés par les héritiers.

Nous devons donc dire un grand merci à Jacky Gipoulou et Jean Batailler et, tout particulièrement, à notre ami Gérard Fayolle, ancien président de la Société historique et archéologique du Périgord, auquel est dédié le présent ouvrage.

B. et G. D.*

Choix bibliographique³⁸

- ARNAUD B., 2010. « La grotte de Lascaux retrouve son trésor », *Science et Avenir*, mai, p. 74-77.
- BALOUT L., 1979. « L'abbé André Glory », dans LEROI-GOURHAN Arl., ALLAIN et coll., 1979, p. 11-14.
- BREUIL H., 1940. « Rapport à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (lu le 11 octobre 1940) », *BSHAP*, t. LXVII, p. 485-490.
- BREUIL H., 1952. *Quatre cents siècles d'art pariétal*, Montignac, Centre d'études et de documentation préhistoriques.
- DELLUC B. et G., 1979. « Lascaux. Les dix premières années sous la plume des témoins », « L'accès aux parois », « L'éclairage », dans LEROI-GOURHAN Arl., ALLAIN et coll., 1979, p. 20-34,
- DELLUC B. et G., 1981. « Le bloc peint de la Salle des Taureaux », *BSHAP*, t. CVIII, p. 34-47.

* UMR 7194 du CNRS (Histoire naturelle de l'Homme préhistorique), Département de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris (gilles.delluc@orange.fr).

38. N'ont été conservées ici que les références appelées dans le texte. Bibliographie complète dans DELLUC, 2019.

- DELLUC B. et G., 2003. *Lascaux retrouvé. La vie et les recherches de l'abbé André Glory*, Périgueux, Pilote 24 éditions.
- DELLUC B. et G., 2007. « André Glory, un préhistorien méconnu, Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire », *Actes du 26^e Congrès préhistorique de France, Avignon 2004*, Paris, Société préhistorique française, p. 157-166.
- DELLUC B. et G., 2008. *Dictionnaire de Lascaux*, Bordeaux, Sud Ouest.
- DELLUC B. et G., 2009. « Les travaux d'André Glory à Roucadour (Lot) », dans LORBLANCHET M. et al., « Roucadour quarante ans plus tard », *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 17, 2009-1, p. 7-19.
- DELLUC B. et G., 2015. « Le préhistorien A. Glory. Le chercheur de Lascaux », *Art et Histoire en Périgord Noir*, n° 141, p. 61-78.
- DELLUC B. et G., 2019, *Dictionnaire de Lascaux*, Bordeaux, Sud Ouest (nouvelle édition, actualisée et augmentée).
- FÉLIX T., 1990. « Historique de la découverte et des relevés de la grotte de Lascaux », dans *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, Société historique et archéologique du Périgord, suppl. au tome CXVII, p. 13-67.
- GLORY A., 1962. *Lascaux. Le Versailles de la Préhistoire*, livret à publier, 17 feuillets dactylographiés et un plan, daté du 12 février. Exemplaire annoté par l'auteur à la suite de la relecture par le Dr L. Pales, destiné à la Société civile de Lascaux (archives Leroi-Gourhan). Voir GLORY, 1971.
- GLORY A., 1971 (posthume). *Lascaux, Versailles de la Préhistoire*, Périgueux, impr. Jaclemoues (photos de Ray Delvert). Brochure réimprimée en 1978 par l'imprimeur E. Leymarie (Périgueux). Ce texte est le brouillon non corrigé de celui retrouvé dans les archives Leroi-Gourhan avec les corrections du Dr Pales (GLORY, 1962).
- GLORY A., 2008. *Les recherches à Lascaux (1952-1963). Textes et documents recueillis, présentés et commentés par Brigitte et Gilles Delluc*, avec 2 annexes (« L'Industrie sur matières dures animales » par Ch. Leroy-Prost et « Étude complémentaire du matériel osseux de Lascaux » par A. Vannoorenberghe), Paris, CNRS (XXXIX^e suppl. à *Gallia Préhistoire*).
- LAMING A., 1964. *Lascaux, peintures et gravures*, Paris, Union générale d'éditions, Voici (Science-information).
- LEROI-GOURHAN A., 1965. « Lascaux (Montignac, Dordogne) », dans *Préhistoire de l'Art occidental*, Paris, Citadelles, p. 254-258.
- LEROI-GOURHAN A., 1984. « Grotte de Lascaux », dans *L'Art des cavernes : atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*, Paris, Ministère de la Culture, p. 180-200.
- LEROI-GOURHAN Arl., ALLAIN J. et coll., 1979. *Lascaux inconnu*, Paris, CNRS (XII^e supplément à *Gallia-Préhistoire*).
- LEROI-GOURHAN Arl. et GIRARD M., 1979. « Analyses polliniques de la grotte de Lascaux », dans LEROI-GOURHAN Arl., ALLAIN et coll., 1979, p. 75-80.
- WINDELS F. (et LAMING A.), 1948. *Lascaux, « chapelle sixtine » de la préhistoire*, Montignac, Centre d'études et de documentation préhistoriques.

Le cinéma, un geste de modernité au début du xx^e siècle

par Dominique AUDRERIE

À l'heure d'Internet et du numérique, nous avons sans doute quelques difficultés à réaliser ce que fut l'irruption du cinéma en milieu rural. Au Bugue, le cinéma Palace est créé en 1928 et restera jusqu'en 1969, année de sa fermeture définitive, un pôle incontournable de la vie culturelle buguoise et au-delà, car le cinéma attirait jeunes et moins jeunes, avides de retrouver les « stars » du moment.

Le cinéma Palace au Bugue était situé rue Bastière, dans le centre du bourg (fig. 1). Il a été créé par la famille Bertrand, originaire du Bugue depuis longtemps. C'est elle qui lui donna le nom de cinéma Palace, mais, pour les habitants du Bugue et des environs, il restera jusqu'à sa clôture comme étant le cinéma Bertrand.

François Bertrand et ses enfants, Louis Bertrand et sa sœur Blanche (fig. 2) (qui deviendra plus tard M^{me} Minard), avaient le vif désir de mettre en place cette structure à la fois moderne et, on dirait aujourd'hui, culturelle. François et Louis Bertrand, tous deux photographes professionnels, y avaient installé leur atelier de photographie. Ils ont pu ainsi fixer sur la pellicule, à l'époque des plaques en verre, la vie des Buguois durant des décennies : mariages, communions, baptêmes, naissances... mais aussi les grands événements marquants de la vie locale, dont le souvenir est précieux. Leur



Fig. 1. Le cinéma Palace, rue Bastière au Bugue.



Fig. 2. Blanche Bertrand.

studio était adjacent à la cabine de projection du cinéma. La grande majorité de ces photos ont donc été réalisées au cinéma Palace jusque dans les années 1960.

Le frère de l'épouse de François Bertrand, Paul Loubradou (fig. 3), établit lui aussi son atelier au cinéma Palace. C'est lui qui a orné de ses peintures toute la salle et notamment la scène où se tenaient en leur temps de nombreuses représentations théâtrales professionnelles. Il fut également député du Front Populaire de Bergerac et homme politique resté célèbre pour ses engagements courageux.

Après la seconde guerre mondiale, la jeunesse locale et alentour venait y voir les derniers films dont on parlait. C'était aussi la sortie du samedi soir en famille. Les films étaient le plus souvent programmés une soirée ou deux maximum. Mais lorsqu'un succès dépassait les prévisions, il pouvait rester jusqu'à plusieurs semaines ; ce fut le cas pour *La vache et le prisonnier* avec Fernandel, qui fut reconduit chaque soir pendant quinze jours.

Blanche Minard et son frère décidèrent alors d'augmenter le nombre de places pour les porter à plus de deux cents et d'engager d'importants travaux de rénovation.

À cette même époque, un cinéma concurrent, le Studio Rey, vit le jour dans une rue voisine. La programmation très ciblée n'attira pas les foules, d'autant que la salle atteignait à peine les cinquante places. Les conditions

de sécurité n'y étaient pas observées, et c'est ainsi qu'un incendie ravagea le lieu. Cette salle ne fut jamais ouverte à nouveau.

À partir des années cinquante, se tenait la soirée annuelle de la Croix Rouge locale, qui faisait salle comble. Une énorme loterie, où chaque ticket était gagnant (les lots étaient offerts par les commerçants du Bugue), rapportait des sommes importantes à l'association. Organisée en plein été, alors qu'il n'y avait pas encore de climatisation, il était proposé aux spectateurs des glaces, les fameux « esquimaux » et des boissons diverses, pour accroître les revenus.

Durant toutes ces décennies, c'est Louis Bertrand qui était ce qu'on appelait « opérateur » du cinéma Palace. Sa femme Marie-Madeleine, à partir de 1932, date de leur mariage, fut caissière du Palace, et même ouvreuse. Elle passait avec sa panière dans les allées, à l'entracte. Elle avait été, avant son mariage, caissière du cinéma Barathon à Montluçon.

Quand Marie-Madeleine Bertrand était à la caisse, il n'y avait pas d'ouvreuse. Les anciens se souviennent de certains jeunes du Bugue qui avaient trouvé une astuce pour éviter de payer l'entrée : ils arrivaient en masse devant la caisse et les derniers de l'attroupement se baissaient suffisamment pour s'enfiler dans le couloir et entrer dans la salle sans payer ; ils passaient ainsi hors du champ de vision de la caissière. Il fallut donc trouver un système pour que la porte de la salle ne s'ouvre qu'à ceux qui avaient pris un ticket.

Louis Bertrand recevait les films sur deux ou trois grandes bobines circulaires en fer, selon la longueur des films projetés. Il devait les rembobiner après la séance et les faire repartir le lendemain si la programmation s'arrêtait. Il n'était pas conseillé de porter son regard sur la lumière et les étincelles des charbons quand ils se rejoignaient à l'intérieur de la chambre de projection, fusion qui envoyait les images du film, de la cabine sur l'écran à l'intérieur de la salle.

Durant toutes ces années, la séance se déroulait en deux parties, avant et après entracte. Il y avait d'abord un documentaire ou un court-métrage suivi d'une partie du film. Celui-ci était alors arrêté à l'entracte, parfois au milieu de l'intrigue, et on entendait toujours les « oh ! » désapprobateurs de la salle



Fig. 3. Paul Loubradou.

dans la lumière qui s'allumait, puis était à nouveau coupée quand la panière de l'ouvreuse était vide... Le film repartait alors dans des « ah ! » satisfaits.

Le Palace fut en outre le lieu de très nombreuses réunions publiques, culturelles, associatives ou même politiques en particulier durant les périodes électorales. Les propos tenus dans la salle par certains orateurs entretenaient les conversations le lendemain dans les rues et à l'entour.

À la mort de Louis Bertrand en 1965, son épouse continua à s'occuper du cinéma. Leur fils, Pierre Lucien, l'aida en tenant la caisse, préparant la salle, et même en faisant « ouvreuse ». Ce dernier arrivait à voir dix films par semaine à certaines périodes de l'année.

Le cinéma embaucha au fil des années un opérateur, des employées de salle, et c'est un distributeur régional qui passa sa programmation. Parallèlement de nombreuses salles avaient vu le jour dans la région : Le Buisson, Belvès, Saint-Cyprien, Monpazier, notamment.

À la fin des années soixante, pour le film *Le Boucher* tourné à Trémolat, Claude Chabrol et son producteur demandèrent la salle pour y passer le soir quotidiennement les rushes de tournage, qui arrivaient ponctuellement après développement à Paris. Jean Yanne et Stéphane Audran, les comédiens principaux, étaient régulièrement présents. Le jour de la présentation du film, la salle était bondée, pas assez grande au vu des nombreux figurants locaux qui y avaient participé !

Jacques Natanson (1901-1975), important scénariste, dialoguiste, réalisateur et collaborateur, notamment, de Max Ophüls, ayant vécu et fini sa vie au Bugue, était un proche de la famille Bertrand. Il donnait son avis sur la programmation, avec gentillesse et humilité.

La fermeture du Palace, comme d'ailleurs celle des autres salles de cinéma du secteur, a certes marqué un tournant important dans l'expression culturelle de toute la région.

Par la suite, Pierre Lucien Bertrand a créé une maison d'édition, les éditions PLB, toujours au Bugue. Mais avec le temps, il s'est lancé à son tour dans le cinéma, écrivant des scénarios et réalisant des films. La tradition familiale est donc toujours bien vivante.

D. A.*

Sources

- Le présent travail repose essentiellement sur des sources et souvenirs familiaux, que Pierre Lucien Bertrand a bien voulu communiquer à l'auteur. Qu'il en soit ici remercié.
- TIERCHANT Hélène, en collab. avec MARTY Alain, 1991. *Aquitaine 100 ans de cinéma*, Bordeaux, L'Horizon Chimérique et Centre régional des Lettres d'Aquitaine.

* Dominique Audrerie a été avocat au Barreau de Paris et maître de conférences à l'université Montesquieu-Bordeaux IV.

La halle-hôtel de ville du Bugue

par La Pierre angulaire

Descriptif

Le bâtiment (fig. 1) situé place de l'Hôtel-de-Ville, entre le quai de la Vézère et la rue de la République (fig. 2), accueille la mairie bâtie au-dessus de la halle, un beffroi, un porche et un portique.



Fig. 1. Le bâtiment aujourd'hui.

* Marylène Beau, Aliette Grelier, Josette et Luc Mayeux (antenne de la Pierre angulaire de Vergt), www.lapierreangulaire24.fr.

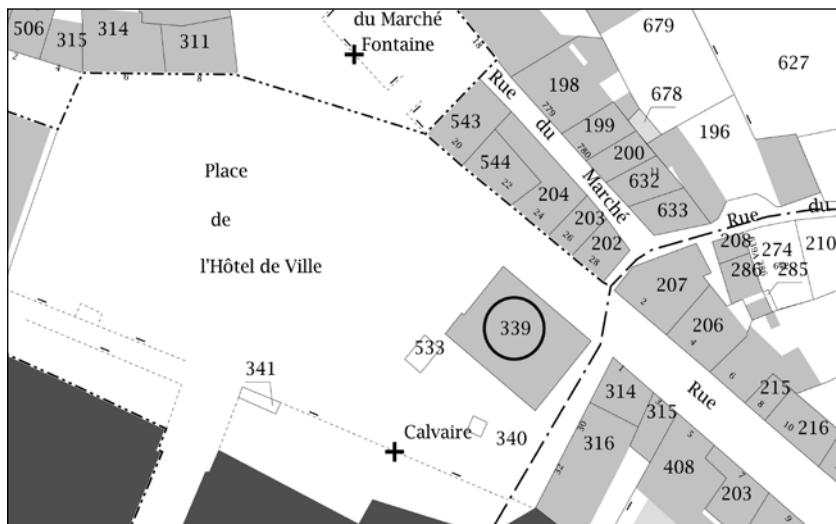


Fig. 2. Localisation, plan cadastral actuel.

La halle proprement dite est un bâtiment de plan rectangulaire. Son grand axe orienté est-ouest comporte quatre travées (notées A, B, C et D sur le plan de la fig. 3). Cet axe est fractionné en six travées (notées de 2 à 7).

Les côtés de ce rectangle sont constitués de murs en maçonnerie de moellons de calcaire appareillés comportant des ouvertures symétriques (fig. 4) :

- dans la longueur, une large baie à linteau droit (plate-bande) encadrée de deux paires de baies en arc en plein cintre.
 - dans la largeur, trois baies en arc en plein cintre, identiques aux précédentes.

À l'intérieur de cet espace largement ouvert, s'élève une colonnade (fig. 5), à l'origine composée de deux travées de quatre colonnes à chapiteau toscan à échine en quart de rond et à base prismatique octogonale, dont il ne subsiste que cinq colonnes. Une des colonnes absentes est remplacée par un pilier de section rectangulaire déporté vers le sud.

L'hôtel de ville constitue l'étage de ce bâtiment auquel on accède par un vestibule (situé dans l'espace délimité par les travées A et B d'une part et les travées 2 et 3 d'autre part) et un escalier à vis en pierre installé dans le beffroi.

À l'avant de la halle, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, a été construit un porche de la même largeur que celle-ci, constitué d'un alignement de quatre colonnes (travée 1) portant une terrasse bordée par une balustrade de pierre et la paroi nord du beffroi (fig. 6). Ces colonnes au chapiteau de l'ordre toscan à échine torique ont une base tronconique. Ce porche souligne et abrite l'entrée de la mairie et de la halle.

HOTEL DE VILLE HALLE LE BUGUE

Echelle 1/100

200 cm
Cotes en cm

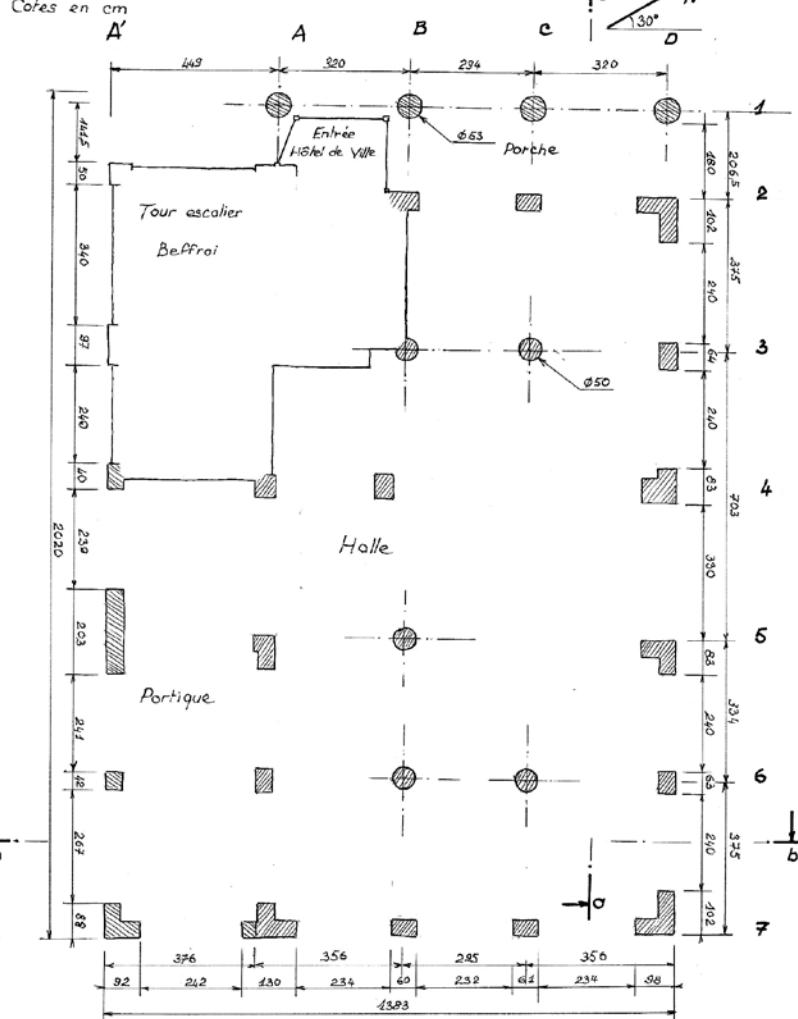


Fig. 3. Plan au sol de l'hôtel de ville-halle.

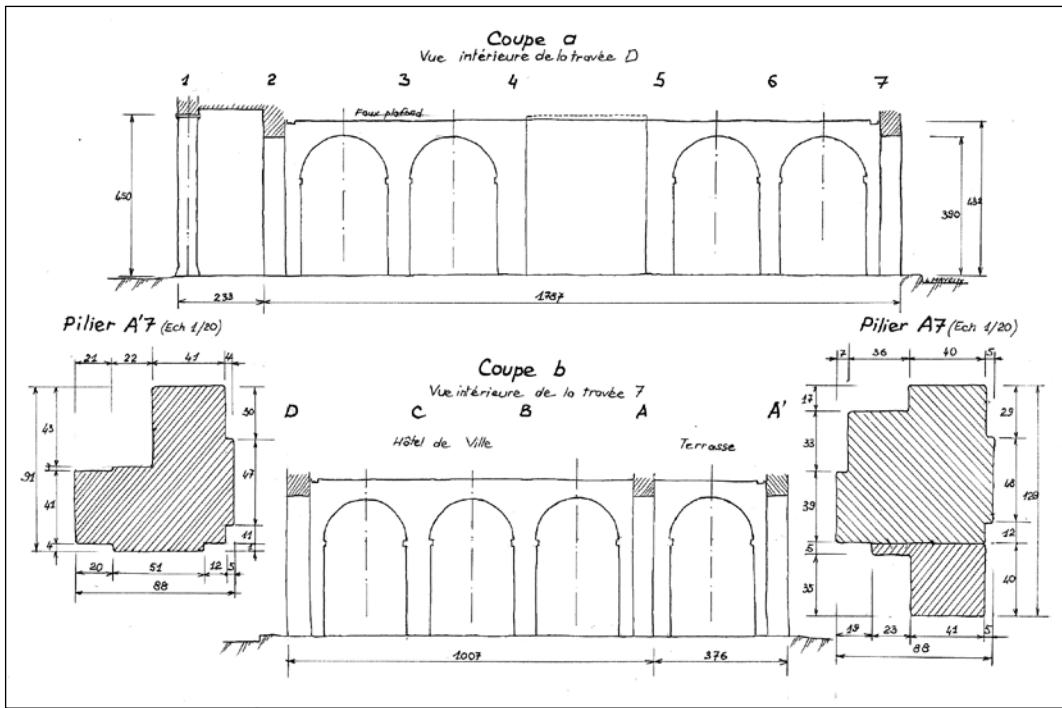


Fig. 4. Coupes des élévations, vues intérieures.



Fig. 5. La colonnade.



Fig. 6. À gauche, le porche surmonté de sa terrasse ; à droite, le beffroi.



Fig. 7. Façade sud de la halle.

Adossé au beffroi, du côté sud de la halle a été créé un portique qui ajoute une travée (A') dans la largeur de la halle, prévu de la même composition symétrique que la façade sud sans la baie centrale à linteau plat. La partie centrale de cette façade comporte un oculus circulaire aveugle (fig. 7).

La symétrie initiale est altérée par l'élargissement de la baie est de la travée A' dont les tableaux ont été retaillés pour le passage de véhicules larges.

Le même traitement a été infligé à la baie est de la travée A.

Ce portique est couvert d'une terrasse bordée d'une balustrade en pierre et son module ouest (A-A'-3-4) est isolé de la halle par une cloison englobant partiellement la colonne B3.

Le sol de l'ensemble est couvert, à l'exception du porche, de carrelage moderne et se trouve de plain-pied avec la place de l'Hôtel-de-Ville et surélevé de la hauteur du trottoir du côté de la chaussée, c'est-à-dire au nord et à l'est. Le sol du porche est une calade de galets de rivière.

Historique

De très bonne heure au Bugue s'établit un marché. Les lettres royales datées de 1319 fixent le jour du marché le mardi, jour toujours en vigueur.

À la suite de partages, les propriétés de la famille de Lostanges situées sur la commune du Bugue, dont la halle, tombent dans la dot de la marquise de Cosnach (ou Cosnac), qui devient propriétaire de la place publique du Bugue, en date du 14 mars 1786.

Par le jugement du 19 nivôse an VIII (9 janvier 1800), la halle du Bugue fut déclarée propriété de la République, représentant le seigneur de Lostanges (propriétaire émigré à l'époque).

Le 15 mai 1807, le conseil municipal décide de réparer la halle, utile à la commune en raison de l'affluence de marchands¹.

Le 23 juillet 1807, le sous-préfet Maleville donne un avis favorable pour le pavage de la halle du Bugue qui s'avère indispensable pour empêcher les eaux de stagner, afin que le sol ne soit pas dévasté. Le prix de ces travaux est de 2,25 F la toise.

La halle, n'ayant pas été vendue comme bien national, rentra dans la propriété du demandeur en vertu de la loi du 3 décembre 1814 et la commune fut condamnée à indemniser le propriétaire.

Le bâtiment de l'ancienne halle est représenté sur le plan du cadastre napoléonien datant de 1818 (parcelle 638) (fig. 8).

Le 28 octobre 1822, les héritiers mandatent un expert afin que s'achève le procès avec la commune.

À la demande du tribunal civil de première instance de Sarlat, par jugement du 14 mai 1828, la commune du Bugue a été condamnée à se désister de la halle en faveur des héritiers de Cosnach. Ce même jugement relève que les héritiers offrent de vendre la halle à la commune.

En 1829, deux experts sont nommés pour apprécier la valeur de la halle. Ces expertises indiquent les dimensions de la construction : 18 piles, longueur 16,50 m, largeur 7,50 m, toit mansard en partie de tuiles creuses, en partie de tuiles à crochets, charpente apparente dont les plus basses poutres se trouvent à 2,50 m de hauteur, toiture et pavage de la halle sont en très mauvais état. Il y a désaccord des experts sur la valeur du bâtiment : estimation par l'expert des propriétaires 7 480 F, estimation par l'expert de la commune 2 000 F. Le rapport établi par ce dernier fait référence à la halle de Sainte-Alvère (longueur 25 m, largeur 12 m, contenant une prison, logement de geôlier et une boutique pour une valeur de 6 000 F, y compris les revenus sur une période de 30 ans). En raison du désaccord des experts, le tribunal nomme un tiers expert, géomètre du cadastre, nomination entérinée par délibération du conseil municipal le 9 janvier 1831. Il évalue le bien à 4 300 F. La commune est alors autorisée à procéder à l'acquisition de la halle pour ce prix, par ordonnance royale du 22 novembre 1834, signée par Thiers, ministre de l'Intérieur de l'époque.

À cette date, compte tenu des frais de justice, des intérêts de retard et des revenus non perçus, le montant dû à la famille de Cosnach s'élève à 7 000 F. L'acte de vente est établi le 13 août 1835 et le conseil municipal l'entérine le 11 octobre 1835.

1. Archives départementales de la Dordogne (ADD), 12 O 87.



Fig. 8. Localisation de l'ancienne halle, parcelle 638, plan cadastral de 1818.

Pendant ces années, l'entretien de cette bâtisse a été fort négligé. Les délibérations du conseil municipal du 15 février 1835 constatent la nécessité de travaux urgents pour une valeur de 150 F en attendant le nivellation de la route et l'engagement de travaux solides et durables. Ces travaux sont manifestement différés et se limitent à 26,10 F (facture du 17 août 1843), ce qui n'empêche pas la ruine du bâtiment.

En effet, la séance du 26 novembre 1848 constate le délabrement complet de l'édifice et la nécessité de sa démolition urgente, propose la vente des matériaux, et la construction d'une nouvelle halle sur l'emplacement acquis par la commune, la démolition de la vieille halle ne devant intervenir qu'après.

Nous n'avons pas trouvé le projet de la nouvelle construction qui a cependant été réalisée puisque en novembre 1852 l'entreprise réclame le paiement de travaux supplémentaires. Le conseil municipal fait remarquer que les travaux de construction de la halle, de la mairie et du prétoire du palais de justice de paix ne sont pas achevés et refuse de payer les travaux supplémentaires. Il considère que le projet initial s'élevait à 11 973,50 F et qu'il a été payé à

l’entreprise 10 996 F, montant supérieur à celui dû réglementairement, compte tenu de la retenue de garantie de 10 %.

Par le compte-rendu de la séance du conseil municipal du 24 juin 1854, on apprend que l’adjudication de ces travaux a été effectuée le 9 août 1849, que le métré (réalisé par l’architecte départemental) des travaux est conforme au projet et que la prise de possession des lieux valait réception des travaux. Le dépassement des dépenses, soit 4 449,78 F, contesté par la commune, a été soumis à contrôle par décision du conseil de préfecture du 28 juin 1854 et l’expert arrête le montant définitif des travaux à 16 009,32 F.

L’importance de cette dépense laisse à penser qu’il s’agit de la construction de la partie centrale de la halle-hôtel de ville actuelle.

Un projet pour l’agrandissement de celle-ci et la réparation de la mairie est accepté le 12 juillet 1893 (devis estimé à 3 200 F), prévoyant la réalisation d’un appentis et d’un escalier en bois dans la tour de l’horloge. Ce projet qui modifie et complète l’extension du bâtiment, approuvé le 8 avril 1895, a amené la configuration actuelle de la halle, le descriptif faisant apparaître clairement les différentes phases de la construction².

Au xx^e siècle, le bâtiment a été occupé par les pompiers puis par le comité du tourisme. Certaines baies avaient été obturées. Elles ont été ré-ouvertes en 2002 et la mairie a été réaménagée à l’étage.

2. ADD, 12 O 89.

Propos sur un panneau sculpté situé dans l'église du Bugue

par Serge LARUË DE CHARLUS

Un panneau sculpté de l'église du Bugue représentant la Cène se révèle être une copie d'un tableau de Nicolas Poussin.

Le panneau sculpté

Le panneau sculpté qui nous intéresse se trouve dans l'église Saint-Sulpice au Bugue. Il s'agit d'une « plaque de boiseries polychrome et dorée », telle qu'elle est décrite dans l'arrêté d'inscription de l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques du 23 avril 1979. Haut de 120 cm sur 200 cm de long, ce panneau est daté du XVII^e siècle et figure, en bas-relief, la Cène.

Cet élément sculpté est orné latéralement de colonnes torses « au naturel » et surmonté d'un décor baroque de rinceaux et guirlandes de feuillages (fig. 1). Ce type de décor est à relier à la réforme tridentine (concile de Trente, 1542) où le retable baroque acquiert une représentation ascensionnelle, devenant la porte du Ciel. Au-dessus de ces éléments, se trouvent des statuettes d'anges à mi-corps « au naturel » (0,50 m de haut) et deux personnages en bois doré dont l'un paraît être un évêque mitré ; cet ensemble est dominé par une Vierge à l'Enfant, de 0,35 m de haut, dorée elle-aussi.



Fig. 1. Ensemble de l'élément sculpté situé dans l'église du Bugue.

La Cène sculptée en bas-relief apparaît dans une composition extrêmement ramassée, présentant les douze apôtres et le Christ au centre (fig. 2). L'artiste a pris le parti de la figuration des différents personnages allongés sur des tricliniums à l'antique. Ceci entraîne la superposition des corps d'une façon peu habituelle.

Le moment précis de la Cène, choisi par l'artiste, est celui de la Communion. Le Christ domine légèrement l'ensemble, le regard élevé, lointain, empreint de la solennité de ce moment fondateur. Il tient une coupe dans sa main gauche et utilise sa main droite pour saisir le pain. Judas, debout sur la gauche, tourne le dos et s'exclut ainsi de la Cène. Les onze apôtres restants, allongés, tournent leur visage vers le Christ sauf l'un, à sa gauche, qui regarde en arrière. Quatre d'entre eux portent la main à leur bouche. Saint Jean, à la droite du Maître, a les mains jointes.

Les corps allongés des apôtres laissent voir le centre de la table où l'on devine quelques plats. Les tricliniums sont recouverts de tissus dont les plis retombants encadrent la scène. Sur la droite, un important bassin posé sur une



Fig. 2. Panneau sculpté représentant la Cène (église du Bugue).

console équilibre la composition avec la fuite de Judas sur la gauche. En arrière du Christ, un drap suspendu devant quatre colonnes ferme la Cène. À l'extrémité d'une chaîne, pend au centre de la pièce une lampe à huile à trois feux. Au premier plan, figurent un bassin, à droite, et deux vases à anses, à gauche.

Ce panneau représente bien l'Eucharistie¹. On ne peut s'empêcher de se poser la question du modèle qui aura inspiré l'artiste voici plus de trois siècles.

Les églises du Bugue

Dès le IX^e ou X^e siècle, la ville du Bugue est suffisamment importante pour être nommée chef-lieu de la division territoriale (chef-lieu de centaine). L'abbaye du Saint-Sauveur est fondée au X^e siècle par Adélaïde de Montignac. L'église Saint-Marcel est la chapelle de cette abbaye. En revanche, Saint-Sulpice est l'église de la paroisse du Bugue, dépendant du diocèse de Périgueux.

En 1160, Guillaume de Gourdon met le feu à la ville et détruit le couvent. L'ensemble est reconstruit au XIII^e siècle et récupère ses droits. À partir de 1264, Le Bugue et le couvent dépendent des seigneurs de Limeuil.

Au début du XV^e siècle (1414), il ne reste que quelques religieuses et l'établissement confine à la ruine. Le Bugue tombe entre les mains des Anglais.

La régénération de l'abbaye survient au XVI^e siècle avec la nomination de quelques grandes abbesses et, dans le même temps, une reprise de l'économie (moulin, tannerie et forge). Mais l'abbé Brugière, dans ses notes, nous dit qu'après son pillage « de 1577, l'abbaye resta vacante pendant l'espace de 28 ans² ». Elle ne sera refondée qu'en 1608.

La révocation de l'édit de Nantes en 1685 entraîne la destruction du temple de ce village. C'est à cette époque qu'une nouvelle reconstruction de l'abbaye et de l'église Saint-Marcel a lieu et, nous disent les textes, le service paroissial se déroule alors à Saint-Marcel, l'église Saint-Sulpice étant désaffectée.

De nombreuses améliorations sont apportées dans le courant du XVII^e siècle, mais un incendie vient tout détruire. Une mission de la congrégation de Saint-Lazare de Sarlat en 1734, sous l'autorité de Monseigneur Macheco, nous renseigne bien sur l'état délabré du village. Malgré des réparations, en 1781, à nouveau le bâtiment menace ruine et ne peut plus abriter de religieuses.

Vers la fin du XIX^e siècle, les exigences urbanistiques du Bugue imposent la destruction des deux églises. Tout d'abord, l'église Saint-Sulpice, la plus ancienne, près de la rivière ; puis l'église Saint-Marcel, faisant partie de l'abbaye, qui se situait entre la place de la Volaille et la Grand Rue.

C'est sur la route de Périgueux, sur les vestiges de l'abbaye Saint-Marcel, qu'est édifiée entre 1869 et 1875 l'église Saint-Sulpice actuelle. La

1. GENESTE, 2016, p. 105, note 11.

2. BRUGIÈRE, 2014.

translation des reliques a lieu le 27 août 1875, fête liturgique de saint Sulpice, et la consécration de l’édifice le 24 octobre de la même année.

Ce long détour par l’histoire des églises du Bugue ne nous renseigne guère sur leur aménagement et le devenir des œuvres transférées qui y étaient conservées.

Le panneau sculpté qui nous intéresse, initialement situé dans la sacristie comme cela est signalé dans l’arrêté de protection, a été placé dans le transept gauche de l’église après sa restauration survenue au cours de la première décennie du xxi^e siècle.

La représentation de la Cène au xvii^e siècle

Des recherches parmi les tableaux figurant l’institution de l’Eucharistie au xvii^e siècle sont indispensables pour tenter de trouver un modèle qui aurait guidé les travaux de l’artiste, auteur du panneau du Bugue. La représentation de la Cène au xvii^e siècle est un exercice fréquent chez les artistes peintres de cette époque. La commande religieuse, tant par les grandes églises que par les congrégations, est alors importante.

Depuis les grandes Cènes de Léonard de Vinci ou du Tintoret, cet épisode de la vie du Christ est le plus souvent figuré autour d’une table, le Christ siégeant au milieu, les apôtres étant assis autour de lui. Saint Jean est presque toujours assis à la droite ou à la gauche du Christ.

La recherche parmi les noms de plusieurs peintres reconnus au xvii^e siècle n’apporte cependant pas beaucoup d’éléments pour notre étude : on ne retient pas de Cène dans l’œuvre des grands noms tels que Bertholet Flemal (1614-1675, dit le Raphaël des Pays-Bas), Laurent de Lahyre (1606-1656), Monsu Desiderio (1600-1650), Jacob Van Loo (1614-1670), Claude Lorrain (1600-1682).

Il faut noter cependant *L’Institution de l’Eucharistie* de Federico Barocci (1528-1612, Urbino), réalisée pour le pape Clément VIII, et qui se trouve aujourd’hui en l’église Santa Maria Sopra Minerva à Rome. Le Christ est debout et donne la communion à ses apôtres.

Pour alimenter notre travail, rapprochons-nous des chefs d’œuvre de quatre grands maîtres.

Philippe de Champaigne a réalisé trois tableaux de la Cène. La plus importante (233 cm x 158 cm), dite la *Grande Cène*, fut réalisée vers 1650 pour être placée au-dessus du maître-autel de l’abbaye de Port-Royal des Champs (Magny-les-Hameaux, Yvelines), après le retour en 1648 de Mère Angélique et de ses religieuses ; cette abbaye entretient en effet une dévotion spéciale vis-à-vis du Saint-Sacrement. Il a peint également la *Petite Cène*, conservée elle aussi au Louvre, réalisée pour une église parisienne, ainsi que la Cène du musée de Lyon. Ces trois Cènes conservent la même composition avec quelques variantes mineures ; les douze apôtres présents sont assis autour du Christ qui préside au

centre. Judas, couvert d'un manteau jaune, garde dans sa main la bourse des quarante deniers et fait mine de se lever sur la gauche. Le Christ tient le pain dans sa main gauche ; il le bénit de sa main droite. À côté, la coupe est posée sur la table. La nappe blanche immaculée révèle les plis du repassage.

Frans Pourbus, dit le Jeune (né à Anvers en 1569 et mort à Paris en 1622), peint une Cène en 1618 pour l'église Saint-Leu à Paris ; elle est actuellement conservée au Louvre. La composition est classique mais animée. Les douze apôtres sont assis et se parlent, autour de Jésus. Le Christ, au centre, encadré par saint Jean à sa gauche et par saint Pierre à sa droite, dominant le pain et la coupe, regarde Judas debout en face de lui, prêt à fuir.

Simon Vouet, autre peintre ayant séjourné en Italie mais rappelé par Marie de Medicis, réalise fin 1629 une Cène d'une composition audacieuse dans un format en hauteur. La table de la Cène est oblique mais prise dans la rectitude des lignes de l'architecture et dans les courbes des draperies. Cet aspect, qui rappelle la Cène du Tintoret, ne manque pas de fantaisie avec, au premier plan, le chien qui lèche un plat.

Enfin, Nicolas Poussin³, s'il réalise, en 1641, une Cène pour l'autel de la chapelle de Saint-Germain-en-Laye où les personnages sont debout, peint surtout, entre 1636 et 1640, une première série dite des *Sept Sacrements*, dont l'un des sept tableaux figure une Cène, tableau parfois appelé *L'Eucharistie*. Cette série lui est commandée par Dal Pozzo⁴.

Le chevalier Cassiano Dal Pozzo (Piémontais né en 1588), que Poussin connut rapidement lors de sa première arrivée à Rome, en 1624, était un familier du cardinal Francesco Barberini, tout puissant neveu du pape Urbain VIII (élu en 1628). Dal Pozzo est installé à Rome depuis 1612 avec « une solide réputation de collectionneur⁵ ». Ainsi, Poussin était en contact avec « un milieu brillant, cultivé, ami des lettres et des arts, s'intéressant à l'Antiquité dans ses diverses formes tout en restant proche du pouvoir⁶ ».

Dans cette Cène, les apôtres, couchés sur des lits de repas, à l'antique, entourent le Christ qui préside la scène en levant le pain qu'il bénit de la main droite. Les visages des apôtres sont tournés vers le Christ dans ce moment de forte tension ; saint Jean, lui, s'est endormi contre Jésus. Au-dessus de la

3. La correspondance de Nicolas Poussin est abondante et un grand nombre de ses lettres ont été conservées. Charles Jouanny publia en 1911 une correspondance de N. Poussin dans la collection Archives de l'Art Français. Par ailleurs, il existe de nombreuses biographies de N. Poussin dont l'édition débuta dès le xvii^e siècle à Rome avec G. Pietro Bellori (1613-1696) et André Félibien (1619-1695) en France ; d'autres biographies parurent dans les siècles suivants. De nombreux documents permettent de connaître parfaitement la vie artistique de Poussin, parmi lesquels il faut noter l'œuvre magistrale de Jacques Thuillier, qui en 1988 réalise une synthèse des connaissances concernant ce maître du xvii^e siècle.

4. Cette série passe ensuite dans la collection du duc de Rutland à Belvoir Castle, en Angleterre. Cet ensemble de tableaux, avec *L'Eucharistie*, put être admiré à Paris lors de la grande exposition concernant Poussin au Grand Palais en 1994. *L'Eucharistie* est aujourd'hui déposée à la Dulwich Picture Gallery de Londres.

5. THUILLIER, 1988.

6. THUILLIER, 1988.

tête du Christ, un luminaire à huile éclaire cette scène qui n'occupe qu'un tiers de ce tableau dans une composition rigide, comme cela est familier chez Poussin. Les deux autres tiers sont perdus dans la pénombre et seule l'ombre d'un serviteur s'échappant par une porte à gauche vient introduire un faible mouvement. Cette Cène, présentant les apôtres allongés, se rapproche beaucoup de notre panneau sculpté du Bugue.

Cependant, la seconde série des *Sacrements* va apporter de nouveaux éléments. En mai 1640, une lettre de mission, signée par le roi de France, est adressée à Paul de Chantelou lui intimant l'ordre de partir à Rome et de ramener Nicolas Poussin à Paris. Seize ans après son arrivée à Rome, ce dernier va embarquer à Civitavecchia en novembre 1640. Il précise, dans une lettre, qu'il emporte avec lui *Le Baptême* de la première série des *Sacrements* commandée par Pozzo, afin de terminer cette toile. Ce retour en France pour être au service du Roi lui pèsera comme « un joug » dit-il, et dès 1642 il repartira à Rome.

À l'occasion du retour de Poussin en Italie, P. de Chantelou est chargé d'une mission officielle à Rome. Ce séjour va consolider entre les deux hommes une amitié « qui paraît sincère » et qui sera faite de nombreux échanges ; Chantelou fera souvent des achats pour Poussin à Paris et Poussin va acquérir des « antiques » à Rome pour le compte de Chantelou. Celui-ci va charger Poussin d'une commande concernant la copie de certaines grandes œuvres peintes romaines, ce qui le conduira à rencontrer des copistes.

En 1650, l'estime réelle existant entre les deux hommes conduit Chantelou à devenir propriétaire du fameux autoportrait de N. Poussin conservé au Louvre. Dès son arrivée à Rome, Chantelou, admiratif de la série des *Sacrements* de Dal Pozzo, en demande une copie à Poussin. Mais ce dernier, qui ne se montre pas favorable à une reproduction risquant de desservir sa réputation à Paris en cas de mauvaise exécution, lui propose de réaliser lui-même une seconde série :

« Pensant en moi-même toutes ces choses, j'ai cru bien faire et pour mon honneur et pour votre contentement de vous faire savoir que je souhaiterais être moi-même le copiste des tableaux qui sont chez monsieur le chevalier du Puis, ou de tous les sept ou d'une partie ou bien les faire d'une autre disposition⁷ ».

Cette nouvelle série est débutée en avril 1644 et ce travail ne fut achevé que quatre ans plus tard, en 1648. Cette œuvre « fut comme le grand livre de méditation qui, durant quatre années, l'obligea à se pencher sur les attitudes de l'homme dans les grands moments de la vie⁸ », et, dès lors, on ne peut plus douter de « l'éventualité que Poussin n'ait pas été indifférent à la foi chrétienne⁹ ».

7. Lettre à Chantelou de Rome, le 12 janvier 1644.
8. THUILLIER, 1988.
9. PONNAU, 2016.

Dans ses courriers, Nicolas Poussin se réclame de fermeté vis-à-vis de la vertu et de la sagesse et, au-delà de sa propre existence, avec la rigueur qu'il traduit dans sa peinture, il vit sa philosophie « dans son art¹⁰ ». Cette sévérité se retrouve dans la seconde suite des *Sacrements* et ce n'est pas un modèle courant au XVII^e siècle, où « le baroque apparaît tout d'abord comme la liquidation de ce maniériste¹¹ » si caractéristique de l'art de la Renaissance. Il exclut de son œuvre toute fantaisie ou facilité. Comme le souligne Y. Bonnefoy à ce sujet : « Connaître, analyser, ramener ses passions à leur loi, c'est déjà s'élever au-dessus d'elles¹² ». Toutes les attitudes des personnages sont empreintes de calme, de fermeté et d'ordonnancement.

Les différents critiques ont souligné combien la force de la seconde série l'emporte sur la série de C. Dal Pozzo. « Tout est dense et tendu ; les gris dominent dans une architecture sombre où éclatent des jaunes et des rouges rares et impressionnants¹³ ». Ces « œuvres sont d'une austérité glacée¹⁴ » tempère Pierre Courthion qui, il faut le noter, n'a pas aimé cette seconde série.

Dans cette suite, qui se trouve dans la collection du duc de Sutherland, en dépôt à la National Gallery of Scotland, *L'Eucharistie* reprend la composition de la première série avec l'ensemble des apôtres allongés sur des tricliniums (fig. 3). La composition extrêmement ramassée présente les onze apôtres au moment de



Fig. 3. *L'Eucharistie*, par Nicolas Poussin, deuxième série des *Sept Sacrements* (National Gallery of Scotland).

10. THUILLIER, 1988.

11. PANOFSKY, 1996.

12. BONNEFOY, 1994.

13. CHASTEL, 1995.

14. COURTHION, 1929.

la Communion, tout autour de la table que préside Jésus, cependant que Judas s'échappe sur la gauche, dans l'ombre. La lumière est donnée par un lampadaire à huile de trois feux, placé au-dessus de la Cène. L'architecture classique structure l'ensemble, mais une tenture fixée sur les piliers confine le moment de l'Eucharistie où tous les visages sont ardemment tournés vers le Christ.

Nous avons bien là le panneau sculpté du Bugue ; il est l'exacte reproduction de cette Cène de la seconde série des *Sacrements* de Nicolas Poussin, réalisée autour de 1647.

Une tendance antiquisante

Sans doute faut-il s'arrêter quelques instants sur la position des apôtres allongés pour le dernier repas, car Nicolas Poussin semble renouveler le genre, apporter des éléments inédits, lui permettant d'instaurer un certain caractère de solennité ; on sent dans plusieurs de ses œuvres la volonté de resituer la scène dans la période antique. On retrouve dans nombre de ses tableaux des objets antiques et des éléments de bas-reliefs dégagés à Rome lors des fouilles, ainsi que des modèles de vêtements et de coiffures retrouvés sur des mosaïques.

On sait, par son courrier, que Poussin, alors à Rome, habitait avec le sculpteur François Flamand (alias Duquesnoy) et allait avec lui mesurer les statues antiques d'Apollon, de Vénus et d'Antinoüs pour tenter de percer les méthodes des anciens et notamment le grand art du « gracieux » Praxitèle. Il écrit ailleurs que l'invention de l'artiste « se doit nourrir de mille choses que l'on retrouve dans les Écritures, la Fable et l'Histoire » parce que « cela concourt à la solennité de l'Histoire¹⁵ ».

Il s'intéressa aux fouilles romaines concernant certains édifices anciens, comme la villa d'Hadrien, et cela se retrouvera dans la rigueur des architectures présentes dans ses tableaux.

D'ailleurs le cavalier Dal Pozzo se délectait fort de ces figures à l'antique et, dans leurs échanges, lui faisait remarquer comment, dans certains de ses tableaux, il revêtait ses personnages de costumes à l'orientale et à l'antique. Des chameaux, dans *Rebecca donnant à boire à Eliezer* (Musée du Louvre), et des palmiers sont présent dans plusieurs de ses toiles.

Si le *Moïse sauvé des eaux* du Louvre peut être « considéré comme un des premiers paysages archéologiques de Poussin¹⁶ », cette tendance antiquisante va se rencontrer dans les deux séries des *Sacrements*. On trouve des décors avec des temples et des colonnades dans cinq de ses *Sacrements* ; seules deux peintures de cette série, le *Baptême* et l'*Ordination*, se situent à l'extérieur, dans la nature.

15. POUSSIN, 1989.

16. ROSENBERG et PRAT, 1994.

On peut de plus noter que des personnages allongés sur leur triclinium se retrouvent aussi dans la *Pénitence*, où Marie-Madeleine oint les pieds du Christ et les essuie de ses cheveux.

Contrairement aux compositions lyriques et chatoyantes de ses contemporains, tel Simon Vouet, Nicolas Poussin a fait le choix de la rigueur et de l'austérité, accentuées par ses modèles antiquisants¹⁷.

Nicolas Poussin et le Périgord

Poser la question des rapports pouvant exister entre Poussin et le Périgord permet d'évoquer immédiatement le plafond peint de l'église de Saint-Paul-Lizonne, réalisé en 1689 par S. et M. Paradol. Effectivement, cette petite église possède une peinture au centre de son plafond lambrissé figurant l'apothéose de saint Paul, exacte copie de celle de Nicolas Poussin. En abordant ce fameux plafond, Olivier Geneste explique que « les œuvres conservées aujourd'hui en Périgord montrent qu'ici comme ailleurs, [les] artistes ont eu accès aux chefs-d'œuvre des grands maîtres français et européens¹⁸ ». Les modèles gravés circulaient tant pour les architectures que pour les scènes représentées, essentiellement religieuses, et d'ailleurs, dans ce plafond périgourdin, « la composition trahit l'usage de la gravure réalisée par Michael Natalis¹⁹ » (1610-1668).

Par ailleurs, nous connaissons le bas-relief du maître-autel de l'église Saint-Christophe de Champagnac-de-Belair. « L'*antependium* du maître-autel est orné d'un bas-relief²⁰ » qui reprend cette même Cène de la seconde série des *Sacrements* de Nicolas Poussin, dans un format un peu plus petit que celui du Bugue (63 x 115 cm) et polychrome (fig. 4). Ce panneau, sous une frise de feuillage sculpté, présente de chaque côté une niche avec un porteur d'urne en bas-relief polychrome.

En revanche, contrairement à l'apothéose de saint Paul au plafond de l'église de Saint-Paul-Lizonne, ces deux panneaux, figurant l'institution de la Communion, ne se présentent pas avec l'inversion classique des œuvres issues d'une gravure utilisée comme modèle. On sait que le cuivre gravé reproduisant une œuvre peinte est une copie en général fidèle de la peinture. La gravure obtenue sur papier à partir du cuivre gravé sera obligatoirement inversée.

Si l'on admet donc que les gravures de la série des *Sacrements*, et notamment celle reproduisant la *Communion*, circulaient en France entre les mains des artistes peintres, on n'en reste pas moins étonné de voir représentés en Périgord ces deux panneaux de la Cène sans inversion des personnages.

17. THUILLIER, 1990.

18. GENESTE, 2016, p. 104.

19. GENESTE, 2016, p. 105.

20. GENESTE, 2016.



Fig. 4. Bas-relief du maître-autel de l'église de Champagnac-de-Belair.

Cependant, Seymour Slive, dans son ouvrage de 1953, écrit que : « En 1653, le graveur Wenzel Hollar (de Bohème) effectuait les premières copies gravées d'après des estampes de Rembrandt²¹ ». Ainsi donc, même si ce commentaire concerne la diffusion des gravures de Rembrandt en Europe, la preuve est apportée qu'il était réalisé à cette époque des reproductions gravées de gravures, cela permettant de reproduire une œuvre dans sa composition initiale. Et d'ailleurs, Aude Prigot explique longuement que « les gravures de Rembrandt étaient alors davantage appréhendées comme répertoire stylistique et iconographique que comme des œuvres d'art proprement dites²² ». Il n'est alors plus étonnant de voir reproduire une œuvre d'art identique à sa version première, sans que l'artiste « reproducteur » ait été en contact avec l'œuvre originale.

D'ailleurs, il est possible de voir, au Louvre, la gravure de ce sacrement de Poussin ; Jean Pesne (Rouen 1623 - Paris 1700), graveur habituel des œuvres de Nicolas Poussin, nous a laissé deux gravures de *L'Eucharistie* de la seconde série. Toutes les deux sont au département des Arts graphiques du Louvre. L'une, sous le numéro d'inventaire EP 20006 (fonds des estampes et photographies), éditée chez Audran comme l'ensemble de l'œuvre de Pesne,

21. SLIVE, 1953.

22. PRIGOT, 2018.

est inversée par rapport au tableau (fig. 5). La seconde, sous le numéro 1214 C (atelier de chalcographie), est identique à notre panneau et au tableau de N. Poussin. C'est donc vraisemblablement cette seconde gravure, toujours éditée chez Audran, qui, circulant en France, a pu servir de modèle pour le panneau de l'église du Bugue.

Si, enfin, nous tentons de retrouver quelques éléments concernant la commande du panneau sculpté pour Le Bugue, aucun renseignement en matière de signature ou de marque d'atelier ne provient du panneau lui-même. Il faut rechercher essentiellement dans les commandes des ordres religieux :

« Pionnier dans la reconstruction de l'église catholique et l'effacement des ruines laissées par les guerres religieuses, le clergé régulier s'engage en effet assez tôt dans le mouvement de restauration et d'embellissement des lieux de culte²³ ».

Ainsi, notre panneau ne pourrait avoir été commandé lors de la refondation de l'abbaye de 1608, comme vu précédemment, puisque le modèle n'était pas réalisé à l'époque.

Peut-il s'agir d'une commande survenue lors de la reconstruction de l'abbaye à la toute fin du XVII^e siècle, suite à la révocation de l'édit de Nantes ? Cette éventualité paraît être la plus probable, à l'occasion par exemple de la restauration de l'abbaye et de l'église Saint-Marcel après 1687 ; elle aurait alors



Fig. 5. Gravure de *L'Eucharistie* de Nicolas Poussin, deuxième série, par Jean Pesne (inversée par rapport au tableau original et au panneau du Bugue).

23. GENESTE, 2016.

pris la forme d'un *antependium* comme à Champagnac-de-Belair. Cependant, comme on a pu le voir ailleurs, le transfert de ce panneau peut, aussi, avoir eu lieu à partir d'une autre ville, d'une chapelle, voire d'une abbaye...

La localisation dans la sacristie, comme cela est indiqué dans l'arrêté d'inscription, nous conduit à penser que ce panneau fut récupéré dans l'une des deux églises du Bugue, et installé lors de la reconstruction de l'église Saint-Sulpice à la fin du xix^e siècle. À défaut de découvrir quelques archives, dont les occurrences restent bien rares, il nous faut rester dans la supposition d'une commande provenant du monde monastique, du clergé paroissial ou même des élites du lieu.

S. L. de C.*

Approche bibliographique

- BONNEFOY Yves, 2000. *Rome, 1630*, Paris, Flammarion (coll. Champs).
- BRUGIÈRE Hippolyte, 2014. *Le canton du Bugue à la fin du xix^e siècle*, Sarlat, Société d'Art et d'Histoire de Sarlat et du Périgord Noir (hors-série n° 7).
- CHASTEL André, 1995. *L'art français. 1620-1775*, Paris, Flammarion.
- COURTHION Pierre, 1929. *Nicolas Poussin*, Paris, Librairie Plon.
- DESSALLES Léon, 1857. *Histoire du Bugue*, Périgueux, Dupont.
- GENESTE Olivier, 2016. *Trésors baroques en Périgord*, [Châtillon-sur-Indre], Rencontre avec le Patrimoine religieux.
- MEROT Alain, 2013. *Nicolas Poussin, l'amitié embrassant la peinture*, Paris, Nouvelles éditions Scala.
- PANOFSKY Erwin, 1996. *Trois essais sur le style*, Paris, Le Promeneur.
- PONNAU Dominique, 2016. « Sacralité sans fin. Les objets liturgiques “hors d'usage” et devenant lieux de mémoire ont-ils perdu toute sacralité ? », dans COLLECTIF, *Réflexion sur le statut des reliques au xx^e siècle. Actes du colloque de Périgueux du 29 juin 2016*, Périgueux, Conservatoire diocésain d'art sacré.
- POUSSIN Nicolas, 1989. *Lettres et propos sur l'art. Nicolas Poussin. Textes réunis par Anthony Blunt*, Paris, Hermann (coll. Savoir).
- PRIGOT Aude, 2018. *La réception de Rembrandt à travers les estampes en France au xvii^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (coll. Art et Société).
- ROSENBERG Pierre et PRAT Louis-Antoine, 1994. *Catalogue de l'exposition Nicolas Poussin (1594-1665), Galeries nationales du Grand Palais, 1994-1995*, Paris, Réunion des musées nationaux.
- SECRET Jean, 1969. « Églises et chapelles périgourdines disparues », *Bulletin de la SHAP*, t. XCVI, p. 69.
- SLIVE Seymour, 1953. *Rembrandt and his critics. 1630-1730*, La Haye.
- THUILLIER Jacques, 1988. *Nicolas Poussin*, Paris, Fayard.
- THUILLIER Jacques, 1990. *Vouet : Galeries nationales du Grand Palais, Paris, 6 novembre 1990-11 février 1991* [catalogue], Paris, Réunion des musées nationaux.
La semaine religieuse.

* Responsable du Conservatoire diocésain d'Art Sacré de Périgueux.

Les célébrités qui ont marqué l'histoire du Bugue

par Guy PENAUD

Gérard Fayolle est sans conteste parmi les hommes qui ont marqué de leur empreinte l'histoire du Bugue puisque non seulement il y est né, qu'il y habite encore aujourd'hui mais il a également administré cette commune durant de très nombreuses années. Homme politique (il fut sénateur et président du conseil général de la Dordogne), enseignant, haut fonctionnaire, éditeur, il s'est également intéressé avec bonheur comme historien au passé du Périgord, publiant plusieurs ouvrages remarquables. Il a aussi présidé deux institutions parmi les plus brillantes du département, la Société historique et archéologique du Périgord et l'Institut Eugène Le Roy. Sans oublier l'Académie des lettres et des arts du Périgord où sa contribution distinguée méritait d'être rappelée. Profitons de cette opportunité pour retracer la vie de plusieurs autres Buguois qui se sont distingués au cours des siècles.

Les Magdaléniens au Bugue : Bara-Bahau

On sait que la cité du Bugue est née de la Vézère. Il n'est donc pas étonnant que des hommes, nos premiers ancêtres, aient décidé de se fixer en ce lieu. D'ailleurs, sur une hauteur, un peu à l'écart du centre du Bugue, la grotte

ornée de Bara-Bahau l'atteste. C'est une cavité géologique et préhistorique, aujourd'hui classée monument historique. Elle consiste en une grande et large galerie de plus de cent mètres de long, bordée de strates marines et stalactites excentriques. Tout au fond de cette galerie, cachée derrière de gros rochers, se trouve la salle des gravures de l'époque du Magdalénien moyen. De nombreuses griffades d'ours des cavernes, qui témoignent de leur passage bien avant les hommes préhistoriques de Cro-Magnon, se mêlent aux authentiques et grandes gravures d'animaux (chevaux, ours, aurochs et signes énigmatiques : mains, phallus...). Les gravures de Bara-Bahau, de « caractère assez rudimentaire », ont longtemps été datées du début du Paléolithique supérieur, mais Brigitte et Gilles Delluc, suivant en cela l'avis d'André Leroi-Gourhan, les ont éliminées de l'art archaïque. Dans l'obscurité, ce merveilleux passé ressurgit par son imposant relief. Cette grotte est en fait connue depuis toujours. Dans son *Journal de tournée en Périgord*, François de Paule Latapie (1739-1823) raconte qu'il la visita le mercredi 29 avril 1778. On l'appelait alors :

« le trou de la Cocagne, par la quantité de piquenis [c'est-à-dire de pique-niques] qui [y] ont été donnés. Le sieur Hubert, marchand confiseur au Bugue, dans la vigne duquel elle se trouve, en a fait arranger l'entrée, en y formant une petite salle qu'il a fait clore d'un mur [...] Sa longueur est d'environ quatre cents pieds depuis l'entrée jusqu'à l'endroit où l'on peut aller commodément [...] On ne sait précisément jusqu'à où [sic] s'étend cette caverne immense, parce que les pierres détachées d'en haut ont à peu près bouché les passages ».

Naguère encore, les enfants du Bugue venaient y jouer le jeudi ou le dimanche. Maintenant, on peut visiter ce qui est aujourd'hui connu sous le nom de « Sanctuaire de l'Ours ».

Jean Rey

Beaucoup de lieux, d'institutions diverses ou de sociétés du Bugue rappellent le souvenir de l'un de ses enfants les plus remarquables : le chimiste Jean Rey. Né vers 1583, il devint maître ès arts de l'Académie de Montauban et il obtint le titre de docteur en médecine à l'université de Montpellier en 1609. Il se retira ensuite au Bugue, où il exerça son art de médecin avec grand succès, tout en poursuivant ses recherches de physique et de chimie dans les forges de son frère, sieur de La Perroutasse et de la forge de Laborye. Ce fut dans ces forges qu'il fit ses expériences sur la calcination des métaux qu'il publia dans un ouvrage. Il entretint une correspondance scientifique avec plusieurs autres savants. Il est aussi l'auteur de plusieurs découvertes, dont la principale est le thermoscope, ancêtre du thermomètre ; il en prescrivit l'usage en médecine. Plus de cent quarante ans avant Antoine Lavoisier, il avait reconnu que, dans le phénomène de la calcination du plomb ou de l'étain, une partie de l'air s'unit

au métal pour donner une chaux, ou oxyde métallique, avec augmentation de la masse initiale. Lavoisier, lorsqu'il exposa sa théorie sur la combustion et sur la calcination des métaux dans un mémoire célèbre, présenté à l'Académie des sciences le 12 novembre 1774, ne fit aucune mention des travaux de Jean Rey. Il ignorait peut-être ces travaux, parce que le livre de Jean Rey n'avait eu qu'une diffusion très restreinte et était pratiquement tombé dans l'oubli. Cependant, quelque temps après la présentation du mémoire de Lavoisier à l'Académie des sciences, Pierre Bayen (1725-1798) adressait une lettre à l'abbé Rozier, directeur du journal *Observations sur la Physique, sur l'Histoire naturelle et sur les Arts*, pour lui demander de publier dans son journal une notice de mise au point, rappelant l'antériorité des travaux de Jean Rey. Cette notice parut dans le fascicule de janvier 1775 :

« Je n'ai, Monsieur, connu le livre de Jean Rey qu'après avoir publié par la voie de votre Journal, la seconde partie de mes expériences sur les chaux mercurielles. Je ne pouvais donc en parler dans l'énumération très succincte que je fis alors des différentes opinions sur la cause de l'augmentation de pesanteur des chaux métalliques. Ma faute, quelque involontaire qu'elle ait été, doit être réparée et, pour le faire, je me hâte de rendre justice à un auteur qui, par la profondeur de ses spéculations, est parvenu à désigner la véritable cause de cette augmentation. Voudriez-vous, Monsieur, concourir avec moi à faire connaître l'excellent ouvrage de Jean Rey ? Votre Journal se lit dans toute la France, il est répandu dans les pays étrangers. Si vous vous vouliez y insérer la notice ci-jointe, les chimistes de tous les pays sauraient en peu de temps que c'est un Français qui, par la force de son génie et de ses réflexions, a deviné le premier la cause de l'augmentation de poids qu'éprouvent certains métaux lorsqu'en les exposant à l'action du feu, ils se convertissent en chaux, et que cette cause est précisément la même que celle dont la vérité vient d'être démontrée par les expériences que M. Lavoisier a lues à la dernière séance publique de l'Académie des sciences. »

À la suite de cette mise au point qui alerta les milieux scientifiques, Nicolas Gobet entreprit de faire rééditer le livre de Jean Rey chez Ruault, à Paris, en 1777. Lavoisier, lors de la révision de son mémoire pour la publication annuelle du volume de 1774 de l'Académie royale des sciences, et qui ne parut qu'en 1778, ne fit aucune mise au point, ni sur Jean Rey, ni sur l'article de Pierre Bayen. Ce ne fut que dans la publication posthume de ses Mémoires, par son épouse en 1805, que Lavoisier fit référence à l'œuvre de Jean Rey :

« Un des auteurs qui ont le plus anciennement écrit sur cet objet est un médecin presque ignoré, nommé Jean Rey, qui vivait au commencement du XVII^e siècle à Bugue [sic] en Périgord, et qui était en correspondance avec le petit nombre des personnes qui cultivaient les sciences à cette époque. Descartes ni Pascal n'avaient point encore paru ; on ne connaissait ni le vide de Boyle ni celui de Torricelli, ni la cause de l'ascension des liqueurs dans les tubes vides

d'air. La physique expérimentale n'existaient pas ; l'obscurité la plus profonde régnait dans la chimie. Cependant, Jean Rey, dans un ouvrage publié en 1630 sur la recherche de la cause pour laquelle le plomb et l'étain augmentent de poids quand on les oxyde, développa des vues si profondes, si analogues à la doctrine de la saturation et des affinités, que je n'ai pu me défendre de soupçonner longtemps que les Essais de Jean Rey avaient été composés à une date très postérieure à celle que porte le frontispice de l'ouvrage. »

Jean Rey est mort en 1645 au Bugue. On peut toujours voir sa maison dans cette commune, rue du Couvent.

Jean de Vassal, chevalier, seigneur de La Barde, de Perdigat et de Solvignac

Il est né le 24 novembre 1696 au Bugue et fut capitaine au régiment de Noailles Infanterie le 20 juin 1734. Il épousa, le 23 février 1737, Françoise-Madelaine de Filhot. Il est mort, le 27 août 1739, à Solvignac et fut inhumé dans l'église de Vézac.

Jean Joseph Rey-Régis, sieur de Cazillac

Autre docteur en médecine de la faculté de Montpellier natif du Bugue, Jean Joseph Rey-Régis, sieur de Cazillac, qui se disait descendant de Jean Rey. Né le 4 juillet 1721, il exerça son art dans sa commune natale, mais il toucha d'autres domaines, devenant par exemple correspondant du musée de Bordeaux. Philosophe, il publia à Londres, en 1789, deux volumes d'une *Histoire naturelle et raisonnée de l'âme*. Il composa en outre divers mémoires (comme ceux relatifs aux « Réflexions sur la faculté de sentir et sur nos différents sentiments », les « Supersaignements » ou « La physique salutaire » (mouvement respiratoire, voix humaine, foie, rate, etc.)) et s'intéressa à l'astronomie. Il est décédé le 19 décembre 1808.

Godefroy Bondy Geoffre de Lanxade

La période révolutionnaire fut marquée en Périgord par la forte personnalité de Godefroy Lanxade, plus exactement Godefroy Bondy Geoffre de Lanxade. Il est en fait né Godefroy Boudi le 31 janvier 1763 au Bugue de Léonard Boudi et de Marie d'Artenset. En 1816, il fit confirmer son titre sous le nom de Geoffre-Lanxade dit Bondy alors que, dans l'état civil de Paris, où naquit sa fille, le nom de famille inscrit est Gaufredroy-Lanxade. En 1789, il était lieutenant particulier du présidial de Libourne et, en 1790, maire de

Libourne. Juge au tribunal du district de Périgueux, il devint un des membres les plus ardents de la société populaire. Il présida le comité de surveillance de la commune et du district. Le 13 pluviôse an VI (1^{er} février 1798), il fut nommé président du tribunal criminel de la Dordogne et élu, en germinal, au conseil des Cinq-Cents, mais cette élection fut annulée. Avocat et bâtonnier, il fut aussi conseiller municipal de Périgueux, conseiller de préfecture par ordonnance royale du 12 décembre 1821, doyen des conseillers de préfecture, secrétaire général de la préfecture de la Dordogne le 8 juin 1832. Il fut remplacé en 1835 par Pierre Gautier-Laguionie. Chevalier de l'Empire, il fut aussi orateur au début du XIX^e siècle de la Loge maçonnique « L'Anglaise de l'Amitié » de Périgueux. En 1818, il était membre des hauts grades maçonniques au Conseil souverain de la Loge écossaise de Périgueux. Il a publié quelques poèmes. Il est mort à Périgueux le 12 novembre 1834, veuf de Léonarde Gontier. Il laissa le souvenir « d'un jurisconsulte distingué, d'un homme d'esprit à conduite modérée et qui n'avait point d'ennemis », selon l'appréciation d'un des préfets qui l'avait eu sous ses ordres. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 14 juin 1804.

Jean Léon Dessalles

Cet éminent archiviste et historien est natif du Bugue où il a vu le jour le 18 mai 1803. À 23 ans, il devint le secrétaire de François Just Marie Raynouard, historien, philologue romaniste et dramaturge. Employé aux Archives nationales, il fut archiviste du département de la Dordogne du 1^{er} janvier 1855 au 31 décembre 1866. Il effectua un premier travail de sauvetage, puis, après le déménagement de la préfecture en 1863, il effectua le transport des archives dans le nouveau bâtiment. Cet historien remarquable, qui avait emporté à la retraite dans son modeste domaine du Bugue 20 000 copies de documents, publia tout au long de sa vie de très nombreux articles ou livres dont *Périgueux et les deux derniers comtes du Périgord* (1847), *Histoire du Bugue* (1858) et surtout une imposante *Histoire du Périgord* en trois volumes, ouvrage posthume paru en 1883-1885 à l'instigation de Georges Escande, son ami. Il est mort le 19 novembre 1878. Une rue du Bugue porte son nom.

Edmond Henri Jules de La Borie, comte de La Batut

Autre personnalité née au Bugue, il a vu le jour le 17 juin 1818 de Géraud de La Borie et de Lise Lafon du Cluzeau. Il a épousé, en 1839, Rose de Vassal du Marais. Il fut conseiller municipal de Saint-Chamassy de 1842 à 1849, conseiller d'arrondissement et secrétaire du conseil pour le canton de Saint-Cyprien de 1844 à 1849. Il devint chef de cabinet du préfet de

la Dordogne, puis fut nommé sous-préfet de Nontron du 21 avril 1865 au 4 septembre 1871. Il est mort au château du Marais le 9 mai 1873. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 7 août 1869.

Gabriel Lafon

Il est, lui aussi, né au Bugue le 4 novembre 1852, de Frédéric Lafon et de Marie Chaussade. Il a épousé, le 19 mai 1891, aux Eyzies, Marie Mercier-Pageyral. Licencié en droit, il s'établit comme notaire à Terrasson. Il a publié de nombreux articles historiques à partir de 1876 en particulier sur Les Eyzies et la Préhistoire en Périgord. Il a édité, en 1890, les œuvres posthumes de son parent, le poète aveugle du Bugue Joseph Lafon-Labatut (né en Italie). Il est également l'auteur, entre autres ouvrages, d'une biographie du peintre, poète et conventionnel terrassonnais Gabriel Bouquier. Il a contribué, par ses interventions, à sauvegarder, au musée du Périgord, la belle mosaïque romaine de Gaubert. Il tenta d'organiser à Terrasson l'École Margontier (du nom du poète du début du XIX^e siècle), mais cette assemblée, très liée au mouvement limousin, ne trouva pas d'audience suffisante en Périgord. Il est mort en janvier 1926 aux Eyzies.

Jean Léon Madieu

Son nom ne dit sans doute pas grand-chose aux habitants du Bugue. Il est pourtant né dans cette commune le 24 septembre 1859, de Kléber Madieu et de Julie Ladeuil. Il poursuivit tout au long de son existence une brillante carrière d'administrateur de société, ce qui l'amena à rejoindre, dès 1906, la société « Cinéma Exportation », puis il devint, en 1916, administrateur-délégué de la Compagnie Pathé-Cinéma. Lorsqu'il fut décoré de la Légion d'honneur en 1924, on rappela :

« qu'il s'était évertué à faire connaître en France et à l'étranger, la grandeur et les richesses de nos colonies au moyen de films cinématographiques appropriés. C'est dans cet ordre d'idées que M. Madieu a fait projeter en plein air, le soir, à l'Exposition de Marseille, de nombreux films en couleur de nos colonies. Ces projections, qui ont duré du 15 avril 1922 au 15 novembre 1922, ont le plus vif succès auprès du public. »

Adrien François Gabriel Bels

Cet homme politique est né le 25 octobre 1882 au Bugue d'Anne Georges Albert, receveur de l'enregistrement, et de Marie Françoise Adrienne Lamothe-Pradelle. Par sa mère, il est le neveu d'un des premiers députés

républicains de Dordogne, entre 1885 et 1888, Gabriel Lamothe-Pradelle. Il poursuivit ses études au lycée de Périgueux, aux facultés de droit et de sciences à Paris et à l’École des sciences politiques. Licencié en droit, ès sciences et ès sciences mathématiques, il fut propriétaire exploitant et conseil juridique des sociétés. Il fut également conseiller municipal en 1908 puis maire de Sainte-Alvère de 1912 à 1964, conseiller général de Sainte-Alvère de 1911 à 1964. Il fut élu sénateur de la Dordogne (Gauche Démocratique et Républicaine Radicale) de 1936 à 1942 (il vota le 10 juillet 1940 les pleins pouvoirs à Pétain) et (Radical Socialiste) de 1951 à 1955 (son vote en 1940 l'avait rendu un temps inéligible avant 1951). Il avait créé, le 3 décembre 1937, le Syndicat des collectivités publiques électrifiées de la Dordogne, s’était engagé dans la Résistance et avait été pris en otage par les Allemands. Il est décédé de maladie le 15 août 1964 à Sainte-Alvère. Il était chevalier de la Légion d’honneur (décret du 20 juillet 1932), puis officier (décret du 19 août 1947) enfin commandeur (décret du 27 février 1956), et titulaire de la Croix de guerre 1914-1918 et du mérite agricole.

Marie Maïna Juliette Raymonde Dupuy, née Lobligeois, dite « Lilas Bug »

Qui connaît également « Lilas Bug » (« Bug » en souvenir du lieu de sa naissance), artiste peintre, née le 12 novembre 1896 au Bugue de Gabriel Lobligeois et de Céleste Ursule Archambeaud. Elle avait épousé, le 26 septembre 1928, un industriel, André Dupuy. Elle fut l'une des fondatrices, en 1954, avec Andrée Bordeaux-Le Pecq du Salon Comparaisons. Ce salon a pour objectif de promouvoir les relations entre des artistes français et étrangers de l’art figuratif et de l’art abstrait. Elle a exposé au Salon d’automne, au Salon des artistes indépendants et à la Société nationale des beaux-arts. Elle est décédée prématurément 7 décembre 1955 à Paris.

Edmond Paravel

Durant la dernière guerre, ce Buguois eut un sort tragique. Né le 9 février 1912 au Bugue, cordonnier et employé de bureau, il fut domicilié à Creysse. Membre du « Front National » (organisme alors créé par le parti communiste), il fut arrêté le 5 octobre 1941 par les gendarmes de la brigade du Bugue au cours d’une opération de distribution de tracts du « Front National ». Traduit devant le tribunal de Sarlat, puis transféré à la maison d’arrêt de Périgueux, il fut condamné le 30 octobre 1941 à 15 ans de prison. Interné à Pau le 10 novembre 1941, à Tarbes le 8 décembre 1941 puis à Eysses (n° matricule : 2.289) le 15 octobre 1942, il fut déporté par le convoi du 18 juin 1944 au

départ de Compiègne à destination du camp de concentration de Dachau (n° matricule : 73.825). Il fut libéré le 29 avril 1945 dans ce même camp. Il est inscrit sur le Mur des Noms de Compiègne et titulaire de la carte de déporté n° 11870041. Il est décédé à Bergerac en 2003.

Jean Lafille

Dans le domaine de la Préhistoire, comment ne pas citer Jean Lafille, né au Bugue en 1917. Instituteur et candidat sur la liste MRP aux élections législatives des 2 juin et 10 novembre 1946, il fut surtout un archéologue amateur. Il effectua, dès 1953, les premières fouilles sur le site du Roc de Marsal, à Campagne. Il les poursuivit jusqu'en 1971, année de sa mort. Il réalisa seul ces fouilles et découvrit des industries moustériennes. Le 15 août 1961, il mit au jour des restes d'un crâne d'enfant. Les fouilles des semaines suivantes permirent de dégager le squelette d'un enfant néandertalien. Celui-ci est né il y a environ 70 000 ans et il est mort probablement trois ans plus tard dans une combe située à quelques pas au sud du bourg de Campagne où il a été inhumé dans une crevasse naturelle d'une cavité.

Jean Batailler

Il est lui aussi né au Bugue le 28 mai 1931. Géomètre de formation, il a fait ses armes en Périgord Noir avant d'aller arpenter pendant vingt ans le territoire de la Côte d'Ivoire. Peut-être pour retrouver le passé des deux contrées qu'il connaît bien, il a commencé à collectionner des cartes postales d'Afrique et du Périgord Noir. Son goût des choses rares et son esprit pionnier constituent pour Jean Batailler une sorte d'héritage familial. Son grand-père ne fut-il pas à la fin du XIX^e siècle, dans la région du Bugue, le premier à monter une entreprise de battage « industriel ». Avec sa locomobile – machine à vapeur qui actionnait la batteuse – il sillonnait les campagnes, de la plaine du Coux jusqu'à Belvès. Dès son retour en France, en 1989, Jean Batailler s'engagea dans la gestion municipale, auprès de Gérard Fayolle, en tant que premier adjoint du Bugue chargé des Finances et de l'Administration générale. D'un point de vue préhistorique, son retour tomba à pic. C'est lui qui sauva du bourbier les vestiges des grottes de Lascaux et de Bara-Bahau collectés par l'abbé Glory, illustre préhistorien. Après sa mort, le fruit de ses fouilles, bois de renne, morceaux de charbon, lampes en pierre, objets de silex, documents, dessins et photos des sites lors de leurs découvertes étaient restés à son domicile au Bugue. Sans l'intervention de Jean Batailler, le tout aurait été jeté. « Je suis l'inventeur du trésor de l'abbé Glory », dit aujourd'hui avec fierté le collectionneur invétéré qu'il reste.

D'autres personnages, s'ils ne sont pas natifs du Bugue, y ont vécu ou y sont morts

Ils ont également marqué de leur empreinte l'histoire de la cité. Parmi eux, citons, par ordre alphabétique :

- Renaud Cruveiller (1912-1945), vétérinaire au Bugue, résistant, mort en déportation, dont le stade municipal du Bugue porte le nom,

- Paul Darnige, enseignant au Bugue, et capitaine du groupe local des résistants de l'Armée Secrète,

- l'abbé André Glory (1906-1966), éminent préhistorien, domicilié au Bugue,

- Jean René Gomaire (1745-1805), homme politique français, député de la Convention, est mort au Bugue. L'abbé Laporte, curé du Bugue, lui a refusé les derniers sacrements parce que, ayant été représentant et prêtre marié, « Gomaire ne pouvait participer aux choses saintes »,

- Jean-Baptiste Kerébel (1918-2010), athlète spécialiste du 400 mètres, sélectionné pour les Jeux Olympiques d'été de 1948 à Londres, où il remporta la médaille d'argent du relais 4 x 400 mètres, décédé au Bugue,

- Joseph Lafon-Labatut (1809-1877), né en Sicile, et pourtant considéré comme un enfant du Bugue. En effet, son père d'origine buguoise, soldat engagé volontaire dans les troupes napoléoniennes, avait épousé une Sicilienne, si bien que naquit leur fils en 1809 dans cette terre étrangère. Très jeune orphelin, ouvrier lithographe, il fut un poète aveugle. L'unique volume de vers que, de son vivant, publia ce poète parut chez Furne avec ce titre : *Insomnies et Regrets*, une préface de Pélassier et une lithographie de Sudre, l'ancien professeur de dessin de l'aveugle. La belle tête de Lafon-Labatut, avec ses longs cheveux divisés sur le milieu de la tête et retombant en masses puissantes sur son col, le visage maigre et régulier, enveloppé d'un collier de barbe, et ces yeux fixes, sans regard, atones, donnaient vraiment l'idée de la souffrance. Lauréat de l'Institut, ses autres œuvres posthumes ont été publiées en 1878 par Gabriel Lafon, une année après sa mort. Jules Claretie en a ainsi parlé : « Ce qui me plaît dans l'art et la vie de Lafon-Labatut, c'est que ce poète des *Insomnies et Regrets*, qui se plaisait aussi à rimer des chansons dans notre patois du Périgord, a toujours été fidèle à la patrie et ne se vantait point d'être Périgourdin avant d'être Français, comme l'auteur de *Mireille* se proclamerait peut-être avant tout poète provençal. »

- Gabriel Guillaume Lamothe-Pradelle (1850-1888), homme politique,

- Félix Lobligeois (1874-1942) qui fut vice-président du conseil municipal de Paris, radiologue et une victime de la science (effet des rayonnements), enterré au Bugue, l'EHPAD du Bugue porte d'ailleurs son nom,

- Paul Loubradou (1883-1961), député communiste du Front Populaire, artiste-peintre, lié familialement et ayant vécu au Bugue où il s'est marié en 1907,

- Jacques de Maleville (1741-1824), jurisconsulte et homme politique, l'un des rédacteurs du Code civil, épousa au Bugue Pauline De Lafaye Du Breuil en 1773,

- Jacques Natanson (1901-1975), écrivain, scénariste, réalisateur, dialoguiste, écrivain, mort au Bugue,

- Jean Orieux (1907-1990), romancier et biographe français qui a résidé au Bugue à la fin de sa vie,

- Amédée Pirodeau (1913-1944), gendarme au Bugue, appartenant au P.C. de l'Armée Secrète, arrêté le 23 juin 1944, et fusillé le 24 août suivant à Périgueux,

- Martin Walker, né en 1947 en Écosse, journaliste, historien et écrivain britannique, qui habite depuis une vingtaine d'années au Bugue ; il est l'auteur de la série policière Bruno qui se déroule dans le Périgord. Cette série est construite autour d'un chef de la police municipale du petit village de Saint-Denis en Dordogne, aux méthodes peu conventionnelles, Benoît Courrèges dit « Bruno », un cuisinier amateur, précédemment soldat qui fut blessé lors d'une mission de paix dans les Balkans, qui ne porte jamais son arme de service et a « depuis longtemps perdu la clef de ses menottes ».

- Enfin dans le domaine cette fois-ci de la chanson, terminons par « Tibz » (de son vrai nom Thibaut Gaudillat), certes né à Bergerac, mais dont toute l'enfance se passa au Bugue, si bien que les chroniqueurs parisiens n'hésitent pas à le faire naître (au moins musicalement) sur les bords de la Vézère. Il a sorti un premier album, « Nation », et dans la cité buguoise, tout le monde est très fier du parcours de ce jeune chanteur. Aujourd'hui âgé de 26 ans, il a passé toute son enfance et son adolescence dans la région du Bugue et a été élève au collège de la ville. Mais le Périgourdin n'a pas oublié sa terre natale. Tout en poursuivant sa carrière nationale, il revient régulièrement en Périgord Noir passer quelques jours en famille ou entre amis.

G. P.*

* Guy Penaud, bien que né à Pau (Pyrénées-Atlantiques) le 6 février 1943, est périgourdin d'adoption depuis plus de cinquante ans. Ancien commissaire de police, il a publié dans notre *Bulletin* de nombreux articles, mais également chez plusieurs éditeurs des dizaines d'ouvrages tant sur le Périgord (dont plusieurs dictionnaires), que sur la période de l'Occupation (par exemple une *Histoire de la Résistance en Périgord*) ou quelques affaires judiciaires célèbres (en particulier *Le Triple crime du château d'Escoire*).

1992-1994, « l'expérience Fayolle » au conseil général de la Dordogne

par Jean-Charles SAVIGNAC

Bien d'autres titres et qualités de Gérard Fayolle auraient pu expliquer que le présent bulletin passe sur les vingt-quatre mois durant lesquels, – de mars 1992 à mars 1994 – il présida le conseil général de la Dordogne ; il a paru important d'en traiter, car un tel mandat est une illustration de son engagement profond – et plus large – dans la vie publique, au service de ses compatriotes, en même temps qu'il met en lumière un bref épisode de la vie d'une institution locale essentielle.

Si la création des départements français remonte à 1790, il faut attendre la loi n° 82-213 du 2 mars 1982 relative aux droits et libertés des communes, des départements et des régions pour que soit posé – par son premier article – le principe selon lequel « les communes, les départements et les régions s'administrent librement par des conseils élus ». Cette disposition lève la tutelle de l'État sur le département au profit d'un contrôle de légalité et d'un contrôle financier ; le conseil général règle désormais par ses délibérations les affaires du département.

Élu par ses collègues après chaque renouvellement triennal¹, le président est devenu l'organe exécutif de l'institution : fixés par l'article 25 de la loi du 2 mars 1982, ses pouvoirs ont été sensiblement élargis. Pour l'essentiel, il prépare et exécute les délibérations du conseil général ; ordonnateur des dépenses, il prescrit l'exécution des recettes départementales. Chef des services du département, il en gère aussi le domaine.

Dix ans après cette réforme profonde, Gérard Fayolle accède dans des conditions « mouvementées » à la présidence du département de la Dordogne, responsabilité qu'il n'exerce que durant deux années que l'on peut qualifier *a posteriori* de particulièrement intenses. Le présent article vise simplement à apporter un éclairage sur les deux temps de ce que l'on pourrait qualifier « d'expérience Fayolle ».

I. L'accession de Gérard Fayolle à la présidence du conseil général de la Dordogne

Gérard Fayolle devient en 1992 le cinquième président du conseil général de la Dordogne depuis 1945². Il succède à Édouard Dupuy (SFIO) 1945-1949, Robert Lacoste (SFIO) 1949-1979, Michel Manet (PS) 1979-1982 et Bernard Bioulac (PS) 1982-1992. Ce mandat frappe par deux traits : d'une part, l'accession de Gérard Fayolle à cette présidence – sous l'étiquette RPR – constitue une alternance profonde, « incroyable » pourrait-on dire à la mode du Directoire, d'autant que ce mandat s'achève très vite, deux ans plus tard, après le renouvellement de mars 1994.

1. La durée réduite à deux ans du mandat qui s'applique à cette présidence résulte de la loi n° 90-1103 du 11 décembre 1990 organisant une concormance des renouvellements des conseils généraux et des conseils régionaux. Depuis 1871, le conseil général, dont les membres sont élus pour six ans au suffrage universel, est renouvelé par moitié tous les trois ans.

Dans le but de simplifier la vie politique et de synchroniser les élections cantonales et régionales, il a été prévu que les élections des conseillers régionaux auraient lieu en même temps que le renouvellement des conseils généraux. L'article 10 de la loi de 1990 dispose à cet effet que le mandat des conseillers généraux de la série renouvelée en 1985 expire en mars 1992, et

1. Depuis la loi du 17 mai 2013, les conseillers généraux sont devenus des conseillers départementaux ; ils se présentent en binômes et sont élus pour 6 ans. Le conseil départemental est renouvelé dans son intégralité lors des élections départementales.

2. Une loi du 12 octobre 1940 porte suspension des conseils généraux et transfère leurs pouvoirs aux préfets, assistés par une commission administrative. Une loi du 7 août 1942 de l'État français crée des conseils départementaux dont les membres sont nommés (arrêté du 14 décembre 1942 pour la Dordogne). Les conseils généraux sont rétablis par une ordonnance signée par le général de Gaulle à Alger, le 21 avril 1944, et relative à l'organisation des pouvoirs publics en France après la Libération. Le mandat des conseillers généraux en fonction au 1^{er} septembre 1939 est prorogé jusqu'aux élections.

non en 1991 ; l'article 13 de la même loi prévoit que les bureaux des conseils généraux formés après le renouvellement de 1992 seront élus pour deux ans (alors que les bureaux des conseils généraux formés après le renouvellement de 1994 seront élus pour quatre ans). Comme une cinquantaine d'autres présidents élus en mars 1992, le président Fayolle ne bénéficie donc pas de la durée ordinaire de trois années de mandat³.

2. Lorsqu'il se représente aux élections cantonales de 1992, Gérard Fayolle a déjà une grande expérience d'élus local et aussi, plus récente, d'élus national : né au Bugue, il a été élu maire de cette commune⁴ en 1983 ; conseiller général du canton depuis 1979, il devient conseiller régional d'Aquitaine en 1986, en charge de la culture de 1988 à 1997 (fig. 1). Au plan national, Gérard Fayolle est surtout, depuis 1989, le suppléant du sénateur Yves Guéna (fig. 2).

S'agissant de la présidence du conseil général de la Dordogne qui est en jeu en 1992, les élections cantonales préalables ont lieu les 22 et 29 mars. Le président sortant est Bernard Bioulac (PS), élu à cette fonction depuis 1982. Sa majorité est à gauche, mais de peu (deux voix). Le premier tour se déroule en même temps que les élections régionales⁵ : 26 des 50 cantons de la Dordogne sont à renouveler.



Fig. 1. Gérard Fayolle, conseiller régional chargé de la culture.
À gauche, Michèle Alliot-Marie et François Bayrou.

3. La loi a été adoptée avec une forte opposition du Sénat dont le rapporteur Jacques Sourdille écrit le 18 octobre 1990 : « Des conseillers généraux élus pour une période aussi brève ne manqueraient par ailleurs pas d'être diminués dans l'exercice de leurs fonctions, faute de pouvoir disposer du laps normal de temps nécessaire pour mener une action départementale dont les effets ne peuvent se mesurer que dans une durée suffisante » (Rapport n° 51).

4. En 1990, la commune compte 2 754 habitants, autant que l'ensemble des autres communes de ce canton.

5. Les conseillers régionaux sont élus au suffrage universel direct tous les six ans, au scrutin de liste. Défini par la loi du 10 juillet 1985, le mode de scrutin de 1992 (comme celui de 1986) est un scrutin proportionnel à un tour, chaque département de la région élisant sa propre liste. En Dordogne, en mars 1992, les 12 sièges à pourvoir se répartissent entre l'Union pour la France (RPR et UDF) qui obtient 5 sièges ; l'entente Parti socialiste-Mouvement des radicaux de gauche, 3 ; le parti communiste, Chasse pêche nature et traditions, le Front national et Génération Écologie obtiennent chacun un siège.



Fig. 2. Gérard Fayolle en discussion avec Yves Guéna.

169 129 électeurs sont inscrits au premier tour ; l'abstention est de 22 % seulement (par comparaison, elle est de 29 % pour l'ensemble des circonscriptions où l'on vote). Candidat dans le canton du Bugue, Gérard Fayolle est élu au premier tour avec plus de 60 % des voix. En ballottage dans le canton de Bussière-Badil, le président sortant du conseil général, Bernard Bioulac, n'est élu qu'au second tour. Huit autres candidats sont élus au premier tour (J.-Louis Villechanoux, Pierre Chaussade, J.-Marie Queyroi, René Dutin, J.-Pierre Saint-Amand, Marc Etourneau, Roger Guionneau et J.-Yves Martegoutte (avec plus de 72 % des voix).

Au final, les 26 élus de mars 1992 se répartissent sur pratiquement tout l'éventail politique :

- 2 sièges vont au Parti communiste français,
- 6 au Parti socialiste,
- 1 au Parti radical de gauche,
- 4 à la Majorité présidentielle (François Mitterrand est à l'Élysée),
- 5 au Rassemblement pour la République,
- 3 à l'Union pour la démocratie française,
- 5 sont classés comme Divers droite.

Pour *Le Monde* du 31 mars 1992, la cause est entendue :

« Historique : pour la première fois depuis le début du siècle, le conseil général [de la Dordogne] sera dirigé par une majorité de droite. L'opposition détient désormais vingt-six des cinquante sièges de conseillers généraux au lieu de vingt-quatre précédemment. La gauche, qui conservait toutes ses chances à l'issue du premier tour, a été victime de très mauvais reports de voix entre

le PC et le PS qui lui ont fait perdre les cantons de Lanouaille, Jumilhac-le-Grand et Sarlat... La gauche subit tout particulièrement une déroute dans le Bergeracois ».

Mais la désignation du responsable de l'exécutif départemental va s'avérer plus compliquée que ne le laissent prévoir les résultats.

La candidature de Gérard Fayolle à la présidence s'est imposée naturellement

La désignation du candidat de la droite à la présidence du conseil général de la Dordogne s'est déroulée sans anicroche. « À droite, chacun estime que cette présidence devait revenir au maire de Périgueux, artisan obstiné de la victoire... ». L'appréciation de Gérard Fayolle⁶ conduit à rappeler pourquoi Yves Guéna ne devint pas président du conseil général de la Dordogne en 1992.

Connaissant parfaitement l'assemblée départementale et les mandats locaux pour avoir été élu en 1970 conseiller général du canton de Périgueux, Yves Guéna a siégé au conseil général jusqu'en 1989. Maire de Périgueux de 1971 jusqu'en 1997, il est aussi membre de la commission de développement économique régional d'Aquitaine⁷, de 1971 à 1973. Il est élu vice-président du conseil régional d'Aquitaine entre 1985 et 1986.

Député de la Dordogne de 1962 à 1968 puis de 1973 à 1981 et de 1986 à 1988, plusieurs fois ministre (des Postes et Télécommunications, de l'Information, des Transports, ainsi que de l'Industrie, du Commerce et de l'Artisanat), le maire de Périgueux est élu sénateur de la Dordogne en 1989.

Candidat de l'Union de la droite en Dordogne, avec Gérard Fayolle comme suppléant, il arrive en tête au premier tour avec 572 des 1 283 suffrages exprimés. Au second tour, il réunit 626 des 1 248 suffrages exprimés, soit 15 voix d'avance sur le sénateur socialiste sortant, Roger Roudier. Yves Guéna renonce alors au siège de conseiller général qu'il occupait depuis 1970 afin de se conformer à la loi n° 85-1406 du 30 décembre 1985 tendant à limiter le cumul des mandats électoraux et des fonctions électives. En 1992, il est élu vice-président du Sénat.

Gérard Fayolle, suppléant d'Yves Guéna, conseiller général du Bugue, qui préside l'Union des démocrates au conseil général depuis que ce dernier a quitté l'assemblée départementale, apparaît comme le candidat naturel à la présidence face à Bernard Bioulac. Après les élections cantonales de mars 1992, Pierre Chaussade, conseiller général du canton du Buisson-de- Cadouin, le présente comme candidat du groupe des démocrates.

6. FAYOLLE, 1997, p. 171.

7. CODER, ancêtre des régions.

Une manipulation médiocre, finalement mise en échec

La surprise vient, le 3 avril 1992, lorsque après trois tours de scrutin, Alexis Félix⁸, conseiller sortant socialiste, doyen d'âge, est élu président, après deux premiers tours qui n'ont pas permis l'élection de Gérard Fayolle comme le laissait prévoir le résultat des élections cantonales. On saura très vite que la voix manquant à ce dernier, qui s'est reportée à gauche, est celle d'un conseiller général RPR du canton d'Issigeac, René Barou, sensible à de multiples promesses qui lui auraient été faites par des conseillers de la majorité sortante.

S'ouvre alors une semaine agitée, marquée par le refus du président élu de démissionner et l'intervention d'instances parisiennes. La droite, qui a récupéré R. Barou et la majorité absolue, riposte le lundi 6 avril : deux mille militants et sympathisants manifestent devant la préfecture avant que soit élue au conseil général une commission permanente de droite, comptant 39 membres et 10 vice-présidents de droite dont Gérard Fayolle est le premier⁹. La situation se bloque alors car les pouvoirs de cette commission sont essentiels pour la suite de la gestion du département.

Finalement, Alexis Félix démissionne le lundi 13 avril et, le mercredi 15 avril, Gérard Fayolle est enfin élu, avec 26 voix, devant Bernard Bioulac, 20 voix et 4 pour le candidat du Parti communiste qui tient à se démarquer. Si les éventuelles suites judiciaires s'arrêtent après un accord trouvé à Paris, en juillet 1992, par souci d'apaisement entre le nouveau président et l'ancienne majorité, l'épisode restera en mémoire chez beaucoup d'électeurs de Dordogne.

Avec le recul de plusieurs années et un regard d'historien, Gérard Fayolle livre son appréciation sur cette alternance mouvementée¹⁰ :

« Le déroulement détaillé des faits, les motivations profondes de chacun, le calendrier chargé de ces heures fébriles, relèvent finalement de l'anecdote. [...] Ces manipulations politiciennes entraînent aussi une grande méfiance du nouveau pouvoir vis-à-vis de l'ancien. Cela ne facilite ni la passation des pouvoirs, ni les relations entre les deux camps. Le soupçon s'installe... »

8. Présenté par Michel Dasseux.

9. Délibération 92.162 du 6 avril.

10. FAYOLLE, 1997, p. 178.

II. Les deux années du mandat présidentiel de Gérard Fayolle, une parenthèse vite refermée

Plus d'un quart de siècle après, quelques points de repères deviennent utiles. En 1992, lorsque Gérard Fayolle accède à la présidence du conseil général, la Dordogne compte 386 365 habitants¹¹, répartis dans 557 communes, dont 517 sont considérées comme rurales. Au plan national, François Mitterrand, réélu Président de la République en 1988, a nommé Premier ministre Michel Rocard de 1988 à 1991, puis Édith Cresson, de 1991 à 1992. Le 2 avril 1992, il nomme Pierre Bérégovoy à l'hôtel Matignon.

Des intentions aux actes

Peu préparée à l'exercice du pouvoir exécutif départemental, la nouvelle majorité est courte, fragile, à la merci de défactions ; une se produit très vite mais sera compensée par un ralliement.

Le président Gérard Fayolle est entouré de dix vice-présidents dont le premier est Pierre Chaussade, suivi de Paulette Labatut (fig. 3), Roger Guionneau, Jean-Yves Martegoutte, Dominique Bousquet, Gérard-Jean Chevalier, Jean-Paul Gardet, Marc Mattera, Philippe Ducène et Didier



Fig. 3. Gérard Fayolle et, derrière lui, Paulette Labatut, vice-présidente du conseil général, visitent l'usine Hermès de Nontron.

11. La France en comptait alors 58 073 553. Début 2019, la Dordogne comptait 414 789 habitants et la France 66 992 699.

Lourec¹². Le président leur a donné mission d'intervenir chacun dans un domaine déterminé. Jean-Jacques de Peretti est rapporteur général du budget.

La commission permanente, présidée par Gérard Fayolle, siège une fois par mois et délibère sur les dossiers présentés par les vice-présidents selon leurs domaines de compétence.

Les travaux du conseil général sont organisés autour de six commissions « organiques » (chaque conseiller général siège dans l'une de ces commissions ; elles se réunissent au cours des sessions pour examiner les dossiers soumis au vote du conseil en séance plénière et, hors session, à l'initiative de leur président). Leurs présidents et présidente sont :

- Marc Etournaud, pour la première commission (finances, budget, administration générale) ;
- René Barde, pour la seconde (économie, tourisme, environnement et promotion) ;
- Jane Lataste, la troisième (solidarité, affaires sanitaires et sociales) ;
- Raymond Roland, la quatrième (agriculture, développement rural) ;
- Claude Laviale, la cinquième (équipement, routes et infrastructures, transport, urbanisme et logement) ;
- Francis Chanraud, la sixième (éducation, culture, sports).

Un cabinet restreint assiste le président. Après ses prédécesseurs, Gérard Fayolle confirme à la direction générale des services du département Christian Mémet et son adjoint André Migout.

Le nouveau président s'attache à affirmer une image différente de celle de Bernard Bioulac. Gérard Fayolle est relativement discret pendant ses premiers mois de mandat, ce qu'il expliquera plus tard par la nécessité d'être d'abord à l'écoute (des maires, des élus et de tous les responsables) ainsi que le besoin d'une remise en ordre en urgence de la marche du département.

Après huit mois d'exercice du mandat, fin 1992, le président présente aux Périgordini les 81 mesures prioritaires de ses 300 jours de mandat¹³. Portant la marque de l'alternance mouvementée¹⁴, elles sont regroupées autour de trois axes : la transparence de la gestion, l'écoute permanente et la défense du monde rural. Le budget primitif du département pour 1993 entend traduire ces priorités :

- le développement du monde rural par l'aide aux communes (les subventions aux communes sont majorées globalement de 10 % et un fonds départemental est créé pour la voirie communale) ;
- trois secteurs vont bénéficier de crédits supplémentaires (l'agriculture, + 25 % ; le tourisme, + 42 % ; l'aide économique et à l'emploi, + 23 %) ;

12. Cette composition est donnée par le magazine *Informations Conseil général*, n° 1, fin 1992.

13. *Informations Conseil général*, n° 1, p. 4 et 5.

14. Gérard Fayolle utilise une comparaison : « Un département, c'est comme un pont sur lequel on fait des réparations sans interrompre la circulation ».

- la solidarité pour la jeunesse et les personnes âgées (hausse des crédits alloués au fonctionnement des collèges publics et privés, au transports scolaires ; politique de maintien à domicile des personnes âgées) ;
- un effort significatif est fait en matière d'environnement (crédits en progression de 42 %) ;
- une nouvelle gestion du département dont le train de vie doit diminuer. De manière frappante, elle se traduit par une diminution de cylindrée de sa voiture et la suppression de véhicules de fonction.

En août 1993, mieux installé aux commandes du département, Gérard Fayolle présente – avec ses vice-présidents – la « nouvelle politique » départementale¹⁵. Si elle s'ouvre par un rappel sur les finances (un budget de rigueur) et la révision de la politique des aides, elle confirme et précise les premières orientations quant à la politique sociale du département, l'avenir des grandes filières, le tourisme et les quatre Périgord, un plan routier pour 5 ans¹⁶, les collèges (qualifiés de priorité des priorités), les aides aux communes, la lecture publique, la coordination des secours, la valorisation du « premier patrimoine français » et la marque commerciale « produit du Périgord » (fig. 4).



Fig. 4. Gérard Fayolle présente la campagne de communication « Périgord, la qualité ». À droite, Marc Mattera, vice-président du conseil général.

15. *Informations Conseil général*, n° 2.

16. À propos de la « voie de la vallée », Gérard Fayolle rappelle volontiers que le 20 décembre 1992, il a été le seul à s'abstenir sur le projet, adopté par 38 voix pour et 0 contre. REBEYROTTE, 2016, p. 123.

Pourtant, le président le reconnaît, « pour redresser une situation financière très difficile, il se voit contraint de faire le contraire de ce qu'il souhaite et de ce qu'il considère comme une saine gestion¹⁷ ». De fait, la nouvelle majorité et son président vont souffrir des trois handicaps qui pèseront sur les élections cantonales de 1994.

Le handicap des contraintes financières

Le budget annuel est un moyen d'action essentiel pour les responsables du département. En rapprochant les comptes administratifs de la Dordogne de 1992, 1993 et 1994¹⁸, qui en retracent l'exécution effective, on peut reconstituer sommairement l'aspect financier de « l'expérience G. Fayolle ».

L'exercice a naturellement ses limites car la gestion des budgets de 1992 et de 1994 a relevé de deux majorités différentes. Détail anecdotique : en 1992, les taux des quatre taxes qui alimentent une bonne part de cet exercice ont été votés sous la présidence d'Alexis Félix car il fallait les fixer avant le 15 avril pour que l'État puisse procéder ensuite à la perception des recettes afférentes...

(en millions de francs) (1)	Année 1992	1993	1994
Recettes réelles totales	1483,1	1375,2	1365,6
dont Impôts directs,	364,5	411,1	444,8
Transferts reçus,	451,4	404,1	419,3
Et rec. investissement	448,2	346,5	263,9
Dépenses réelles totales	1504,8	1353,5	1353,1
Dont dép. fonctionnement	873,8	866,1	901
dép. investissement	630,9	487,3	452,1
Épargne brute (2)	161,1	162,6	200,7
Dette en capital	1421,5	1 641,8	1704,7
Annuité dette	203,1	267,1	276,6
Effectifs (nb. personnes)	1147	1238	1296

Tableau 1. Extraits des comptes administratifs du département de la Dordogne.

(1) Compte tenu de l'érosion monétaire due à l'inflation, 1 483,1 millions de francs de 1992 équivalent en pouvoir d'achat à 327,3 millions d'euros de 2018 (*convertisseur francs/euros de l'INSEE*). Dans un autre contexte, ces mêmes recettes étaient en 2018 de 467,8 millions d'euros.

(2) Recettes réelles de fonctionnement moins dépenses réelles de fonctionnement.

Une lecture ligne à ligne montre que sur les trois années, les recettes totales se sont contractées de 118 millions de francs (les impôts directs ont

17. FAYOLLE, 1997, p. 182.

18. *Les finances des départements* (par année d'exécution) (source Direction générale des collectivités territoriales du ministère de l'Intérieur).

pourtant augmenté de 80 millions mais les recettes d’investissement ont reculé de 184 millions (près de 40 %). Simultanément, les dépenses d’investissement reculent de 180 millions.

La dette en capital s’est accrue de 283 millions ; son annuité augmente d’un tiers sur les trois exercice. On conçoit bien l’inexorable nécessité d’une remise en ordre, même si, pour le président Fayolle, « il est impossible de ne pas honorer la masse des engagements pris par l’ancienne majorité vis-à-vis des communes, d’associations, des chambres consulaires¹⁹ ».

Par colonnes, les trois comptes administratifs successifs montrent un tassement de l’activité du département, en faisant apparaître des faiblesses structurelles :

- La fiscalité locale n’offre guère de marge de manœuvre : le potentiel fiscal de la Dordogne (en francs par habitants) était en 1992 de 760 contre 1 105 en moyenne pour le reste des départements, ce qui a entraîné une plus forte « mobilisation » de ce potentiel fiscal : 115,7 pour la Dordogne contre 100,5 pour l’ensemble de la métropole.

- Les dépenses réelles de fonctionnement, en francs par habitant, sont aussi légèrement supérieures à la moyenne française : 2 262 francs, pour 2 071 francs. L’aide sociale²⁰ et la voirie absorbent l’essentiel des ressources, suivies par les services économiques et les collèges. La charge d’entretien de la voirie absorbe alors 409 francs par habitant contre 230 en moyenne pour les autres départements.

- La dette en capital au 1^{er} janvier 1992 est très lourde : 1 421,5 millions de francs, soit 3 579 francs par habitant, près du double du montant France entière (1 880 francs) et surtout 4 fois la ressource annuelle des impôts locaux.

Le compte administratif 1993 (le seul à retracer l’exécution d’un budget préparé et mis en œuvre par la nouvelle majorité) confirme la baisse des recettes réelles totales (-7,3 %). Les recettes d’investissement connaissent un recul sensible de 22 %, lié principalement à une baisse de 29 % du produit des emprunts auxquels il est moins fait appel sur l’exercice. Corrélativement, les dépenses réelles reculent de 10 %. Les dépenses de fonctionnement baissent pratiquement d’un point, bien que les frais de personnels progressent de 8,5 % et les intérêts de la dette de 7,8 %.

Le compte administratif 1994, adopté en 1995 sous la présidence de Bernard Cazeau, fait apparaître une moindre retenue quant aux recettes de fonctionnement (+ 11,5 % pour les impôts indirects et + 8,2 % pour les impôts directs). Les recettes réelles d’investissement poursuivent leur recul de 23,8 %, avec notamment une nouvelle baisse de 31 % du produit des emprunts.

19. FAYOLLE, 1997, p. 183.

20. Les dépenses (obligatoires) comprennent les aides aux enfants et à la mère, aux personnes handicapées, aux personnes âgées, à l'aide médicale générale, au service social départemental et au RMI naissant.

Globalement, les dépenses d’investissement régressent de 7,2 % pour s’établir à 452 millions de francs : si le poids de la dette supportée à ce titre s’est encore alourdi de 12,7 %, la charge de l’équipement « brut » est en baisse de 11,2 % et les subventions d’équipement accordées par le département reculent de près de 15 %.

Au total, ces contraintes financières n’ont pas permis au président Fayolle de dégager rapidement les moyens nécessaires pour mettre en œuvre le programme envisagé en début de mandat.

Le handicap des affaires du début de mandat

Un second handicap – d’une autre nature – va peser sur la nouvelle présidence : avoir à faire front sur plusieurs dossiers sensibles, qui compliquent ses rapports avec l’opposition et même parfois au sein de la majorité.

- Celui des « eaux de Vélines » prive temporairement Gérard Fayolle, dès septembre 1992, du concours du conseiller général en charge des dossiers économiques ;

- Celui du comité d’expansion de la Dordogne – le plus lourd – qui touche plus directement les moyens du conseil général et qui débouche sur une constitution de partie civile du département à l’encontre d’anciens responsables. L’épilogue judiciaire interviendra quelques années après, avec une condamnation pénale avec sursis de l’ancien président, des peines d’amendes et d’inéligibilité pour d’autres acteurs ;

- Celui du soutien sans contrôle efficace accordé par l’ancienne majorité départementale à la Fédération Léo Lagrange qui connaîtra aussi un épilogue judiciaire devant la cour d’appel de Bordeaux en 1995.

On trouvera davantage de détails sur ces dossiers dans la bibliographie et notamment l’ouvrage de Catherine Rebeyrotte. Un climat délétère entretient une suspicion permanente entre plusieurs conseillers généraux qui est peu propice à une administration sereine de la collectivité départementale.

Le handicap lié à la conjoncture politique générale

Dernier handicap paradoxal : alors que la majorité devrait consolider l’alternance de 1992, la vie publique périgordine ne connaît pas d’apaisement ; les évènements nationaux ont des répercussions locales en créant des tensions à droite (à gauche aussi, mais à un degré moindre²¹).

21. Le 2 avril, la démission du Premier ministre Édith Cresson est suivie de l’arrivée de Pierre Bérégovoy. Le journal *Le Monde* rapporte les propos de Michel Debet, conseiller général de Montagrier : « Les paysans ont l’impression que, avec Maastricht, le pouvoir part encore plus loin. Et ils n’accordent plus aucune confiance aux partis politiques, qui ne s’intéressent au monde rural que lorsqu’il est dans l’opposition ».

Parmi ces évènements qui effritent une majorité, il faut d'abord citer le référendum français du 20 septembre 1992 sur le traité de Maastricht, qui n'est approuvé qu'à une très courte majorité de 51 %. Avec 56,97 % de « non », la Dordogne est l'un des départements où le refus de l'Union européenne s'est exprimé le plus nettement. Alors que Jacques Chirac a finalement rejoint le camp du « oui », Yves Guéna a défendu le vote négatif...

Signe d'un mouvement de fond de la vie politique française, le 2 octobre, le Sénat bascule : René Monory est élu président en remplacement d'Alain Poher²² qui l'a présidé sans interruption de 1968 à 1992.

En 1993, les 21 et 28 mars 1993, la droite remporte un succès massif aux élections législatives : le RPR et l'UDF obtiennent 472 députés et 81,8 % des sièges à la chambre. Les quatre sièges de la Dordogne passent à droite : François Roussel devance Bernard Bioulac dans la première circonscription ; situation plus délicate, Daniel Garrigue arrive devant Katherine Traissac dans la seconde ; Frédéric de Saint-Sernin l'emporte sur René Dutin dans la troisième et dans la quatrième Jean-Jacques de Peretti est victorieux face à Roland Dumas. À Paris, une nouvelle cohabitation débute avec le gouvernement Balladur ; le 2 avril, Philippe Séguin est élu président de l'Assemblée nationale.

Cette situation, qui pourrait paraître conforter l'action de la majorité du conseil général, crée aussi de l'impatience dans l'électorat qui attend des résultats concrets. Or, la situation économique française est difficile : le PIB recule de -1,0 % en volume et de -0,3 % en valeur (par rapport à l'année précédente, source INSEE). La récession fait déraper le déficit budgétaire qui atteint 5,3 % du PIB.

Finalement, Gérard Fayolle et sa majorité n'ont pas pu surmonter tous ces handicaps qui se combinent – à des degrés variables – dans chacun des cantons renouvelables en mars 1994 ; les candidats de gauche – plus solidaires dans l'adversité – résistent mieux et retrouvent au conseil général la majorité perdue en 1992. Contrairement à ce qui s'était passé alors, les candidats de droite ne tirent pas profit des reports délicats entre le PC et le PS. Une dynamique de l'union se vérifie dans les cantons d'Excideuil et de Thiviers, mais aussi à Neuvic, où le député François Roussel échoue de 59 voix. Par ailleurs, les séquelles d'une primaire au premier tour à Issigeac permettent l'élection du candidat socialiste.

Le 1^{er} avril 1994, Bernard Cazeau est élu président du conseil général avec 27 voix sur 50 ; il gardera cette présidence jusqu'en 2015 avant qu'elle ne soit transmise à Germinal Peiro. Gérard Fayolle, qui n'a pas voulu être candidat à la nouvelle commission permanente, exerce son mandat de conseiller général jusqu'en 1998.

22. Son épouse avait une maison de famille au village de Pierrefiche, à Thiviers, où il séjournait de temps à autre.

Au total et malgré sa brièveté, la présidence du conseil général de la Dordogne nous paraît représenter à la fois une consécration et un accomplissement pour Gérard Fayolle, dont Michel Testut a pu écrire qu’« il était le Périgourdin absolu ». Le mandat de président d’un conseil général confère à celui ou à celle qui l’exerce une dimension particulière, à la taille de cette collectivité. Il devient le représentant, l’incarnation de toute la communauté périgordine bien vivante, dans toute sa diversité et sa richesse. On le vérifie dans la plupart des départements : cette personnification est en général utile pour qui entend briguer ultérieurement d’autres mandats nationaux, ce qui n’est pas exactement le cas de Gérard Fayolle, déjà suppléant d’Yves Guéna. Lorsque ce dernier est nommé au Conseil constitutionnel, il lui succède le 13 janvier 1997 comme sénateur de la Dordogne en titre.

L’accomplissement, pour Gérard Fayolle, tient au fait que la rude expérience de ces deux années d’exercice de la présidence du département n’auront pas changé mais approfondi et enrichi ses convictions dans la ruralité, la culture, le patrimoine et l’histoire, ainsi que ses qualités humaines personnelles et le talent d’écrivain que tous lui reconnaissent et qu’il a mis pendant plus d’une décennie au service de notre Société historique et archéologique du Périgord.

J.-C. S.*

Orientations bibliographiques

- Recueil des Actes administratifs du département de la Dordogne (Archives dép. de la Dordogne).
- Registre des délibérations du conseil général de la Dordogne (années 1992 à 1994).
- Les finances des départements* 1992, 1993 et 1994 (epsilon.insee.fr).
- Informations Conseil général*, n° 1, 1992 et n° 2, 1993.
- FAYOLLE Gérard, 1989. *La vie quotidienne des élus locaux sous la V^e République*, Paris, Hachette.
- FAYOLLE Gérard, 1997. *50 ans de batailles politiques en Dordogne 1945-1995*, Périgueux, Fanlac.
- LINFORT Jean-Michel, 2017. « Gérard Fayolle, les “nouvelles ruralités” et la culture du terroir devant l’Histoire », dans ACADEMIE DES LETTRES ET DES ARTS DU PÉRIGORD, *Figures du Périgord*, Périgueux, IFIE.
- LINFORT Jean-Michel, 2017. « Gérard Fayolle et le culte du terroir : du terrain aux territoires », dans *La Nuit Paysanne, paysans du Périgord, l’adieu aux Trente Glorieuses*, Neuvic, Éditions de l’Îlot.
- PENAUD Guy, 2012. *Yves Guéna, le parcours d’un gaulliste historique*, Bordeaux, Sud Ouest.

* Jean-Charles Savignac, ancien magistrat à la Cour des comptes, a été maître de conférences à l’École nationale d’administration et à l’Institut d’études politiques de Paris. De 1978 à 2001, il a été maire de Sorges.

PENAUD Guy, 2015. *Dictionnaire des sénateurs de la Dordogne*, Paris, L'Harmattan.
REBEYROTTE Catherine, 2016. *Gérard Fayolle et l'identité du Périgord*, Périgueux, IFIE
(préface d'Anne-Marie Cocula, avant-propos de Michel Testut).

Bibliographie sommaire de Gérard Fayolle

En plus des ouvrages renommés, bien connus des lecteurs de ce *Bulletin*, il faut mentionner une multitude d'articles ou de documents dont il est difficile de dresser une liste exhaustive tant ils sont nombreux, mais qui constituent une part essentielle de son œuvre littéraire.

Les ouvrages

- *La vie quotidienne en Périgord au temps de Jacquou le Croquant*. Hachette littérature, 1977.
- *Histoire du Périgord. Tome I*. Fanlac, 1983 ; *Tome II*. Fanlac, 1984.
- *La vie quotidienne des élus locaux sous la V^e République*. Hachette littérature, 1988.
- *La félibrée du Bugue*. PLB, 1989.
- *La Révolution en Périgord*. Horwath, 1989.
- *Cinquante ans de batailles politiques en Dordogne*. Fanlac, 1997.
- *La vallée de la Vézère* (illustrations de José Corréa). La Lauze, 2000.
- *La vallée de la Dordogne* (illustrations de José Corréa). La Lauze, 2000.
- *Les nouvelles ruralités*. Sud Ouest, 2001.
- *Le monde des Causses*. Sud Ouest, 2002.
- *L'Aquitaine au temps de François Mauriac*. Hachette littérature, 2004 (*lauréat de l'Académie des lettres de Bordeaux*).
- *Le Bugue. Trente ans d'histoire*. PLB, 2008.
- *Le clan des Ferral*. Sud Ouest, 2009.
- *Le Périgord des Trente Glorieuses*. Fanlac, 2015 (*lauréat de l'Institut de France, prix Texier, lauréat de l'académie des lettres de Bordeaux, Grand prix Périgord de littérature*).
- *La grande histoire illustrée du Périgord* (illustrations de Francis Pralong). Les Livres de l'Îlot, à paraître.

Principaux articles et documents

Au cours de sa carrière politique, Gérard Fayolle a publié de nombreux articles, notamment de 1986 à 1988 lorsqu'il est rédacteur en chef de *La Lettre de Matignon*, publication des services du Premier ministre puis lorsqu'il collabore de 1988 à 1994 à *La Lettre de la Nation*.

De 1988 à 1997, en tant que conseiller régional chargé de la Culture, il publie, avec le Centre régional des Lettres dont il est président, plusieurs textes, dont : « Cultures aquitaines » (1991), « Le centre régional des lettres et l'identité aquitaine » et « Le livre au service de la civilisation rurale » (1996). En 1992, il a publié « Culture en milieu rural » dans *Reflets du Périgord*.

Il défend la langue occitane dans des écrits comme « La tradition occitane » dans *Tout le Périgord* (Sud Ouest), dans *Régionalisme et régionalisation* (colloque de Périgueux sur l'occitan en 2001) lorsqu'il fait l'éloge de Marcel Fournier (préface

de l'ouvrage du Bournat sur les œuvres du majoral) et de Bernard Lesfargues ou de Jean-Claude Dugros (*Journal du Périgord*, 2002).

En tant que président de l'Institut Eugène Le Roy, de 1999 à 2019, Gérard Fayolle a publié divers textes sur cet auteur, comme la présentation générale de ses œuvres pour les éditions Omnibus (2006) ou encore la préface de l'ouvrage de Claude Lacombe et Richard Bordes sur *Le vrai visage d'Eugène Le Roy* (La Lauze, 2010) et celle du colloque sur *Eugène Le Roy, fils de la Révolution* (Périgueux, 2000). En 2007, au colloque d'Hautefort, il a présenté le sujet : « Qui est le meunier du Frau ? » et a traité dans les *Cahiers de Vésone* d'« Eugène Le Roy et la décentralisation culturelle » (2000).

De nombreux textes de Gérard Fayolle sont consacrés aux travaux de ses collègues de la SHAP, de l'Académie du Périgord et de l'Institut Eugène Le Roy. On peut citer, entre autres, les préfaces aux ouvrages de Brigitte et Gilles Delluc *Lascaux retrouvé*, de Michel Testut *Paysages, attention fragiles !*, de Jean-Michel Linfort *La nuit paysanne* ou de Jean-Jacques Gillot *Dictionnaire de la Résistance en Périgord* et de nombreuses monographies.

De même, il a rédigé des textes d'hommage à des auteurs ou à des personnalités : la préface d'*Écrits et discours* d'Yves Guéna (1987) et celle des œuvres complètes de Pierre Fanlac (2011) ainsi que de nombreux articles dans le *Journal du Périgord* consacrés à ses amis comme les écrivains Guy Penaud, Jacques Brossé, Simonne Jacquemard, Claude Seignolle ou Roger Constant, « le paysan préhistorien du Régourdou », et les peintres du terroir, Julien Saraben, Maurice Albe ou Robert Vignal. Il a aussi retracé les biographies de ses amis, l'écrivain Pierre Gonthier et Bernard Giraudel, et celles de personnalités qu'il a eu le plaisir de décorer en 2018 : l'écrivaine centenaire de la Double, Geneviève Callerot, et l'auteur amoureux du Périgord Noir Paul Placet ou de défenseurs du patrimoine comme Jean-Max Touron et ceux qu'il a félicités au nom de l'Académie du Périgord, Hubert de Commarque et Kléber Rossillon.

Lors de sa participation à d'autres ouvrages collectifs, Gérard Fayolle a eu l'occasion de traiter divers sujets qui lui sont chers : « Les églises du canton du Bugue » (PLB, 1992) ; « Le retour des terroirs » dans l'hommage collectif à Anne-Marie Cocula (Presses universitaires de Bordeaux, 2009) ; « Augières et le Périgord sacré » (dans *Écrivains en Aquitaine*, SHAP, 2018) et « Philippe Rossillon, un Périgourdin trop méconnu » dans un recueil d'hommages prononcés aux Invalides en 1977, après le décès de cet organisateur de la Francophonie, avec lequel il avait travaillé à l'Hôtel de Matignon de 1967 à 1974.

VIE DE LA SOCIÉTÉ



PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

2^e trimestre 2020

1^{er} avril 2020 (amphithéâtre de la Médiathèque Pierre-Fanlac,
Périgueux)

- *Un banquet pour les noces d'argent de la SHAP,*
par Tristan Hordé
- *Marius Lévy, professeur au lycée de garçons*
de Périgueux, vu par un de ses élèves,
par Gilles et Brigitte Delluc
- *La fin d'une seigneurie en Périgord : Sainte-Orse,*
par Christophe Morand du Puch

6 mai 2020 (amphithéâtre de la Médiathèque Pierre-Fanlac,
Périgueux)

- *Préhistoire en vallée de la Couze,*
par Bruno Maureille, Michel Lenoir et
Bernard de Montferrand
- *Simone Mareuil, un drame de cinéma,*
par Gilles et Brigitte Delluc
- *La pratique des archives ecclésiastiques : les Archives*
diocésaines de Périgueux et Sarlat,
par Georges Honorat

3 juin 2020 (amphithéâtre de la Médiathèque Pierre-Fanlac,
Périgueux)

- *Chamiers d'hier, d'aujourd'hui et de demain,*
par Marie-France Bunel et Julie Andraud
- *Des œuvres pariétales disparues de Lascaux,*
par Gilles et Brigitte Delluc
- *Le clergé français réfugié en Espagne pendant la Révolution,*
par Claude Lacombe

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 6 NOVEMBRE 2019

Président : Dominique Audrerie.

Présents : 130.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

Le président ouvre la séance en excusant l'absence de Pascal Serre qui devait nous présenter son ouvrage *100 félibrées en Périgord*. Il nous informe du décès de notre collègue Julianna Lees qui nous avait fait une remarquable conférence en octobre sur « les masques feuillus » et présente ses condoléances à la famille.

La parole est donnée aux différents intervenants.

Le château de Bridoire, par Emmanuel Costisella

Dans une première partie, l'abbé E. Costisella nous a parlé des dix familles qui ont marqué le château de Bridoire. Il faut citer les Bridoire, Pardaillan de la Mothe-Gondrin, Boussant, Boussant de Bazillac, Foucauld. En deuxième partie fut abordée la question de l'architecture du château. Tel qu'on le voit aujourd'hui, il remonte au XIV^e et XVI^e siècles. Construit au XIII^e siècle, il a toujours eu une vocation défensive. Il reste quelques éléments de cette époque comme les caves voûtées. Au XIX^e siècle, avec l'arrivée des Foucauld, des travaux importants de rénovation furent effectués : construction de la chapelle actuelle, restauration des tours, fenêtres dans les toitures, etc. Le

château souffrit beaucoup de la guerre de Cent Ans, des guerres de Religion, de la Fronde et de son abandon par le propriétaire entre 1978 et 1990. Le château doit sa restauration actuelle à l'action remarquable de l'association qui a obtenu l'expropriation et le classement du château : il est aujourd'hui remis en état et ouvert à la visite par ses nouveaux propriétaires depuis près de quinze années. (résumé de l'intervenant)

Notre bibliothèque, par Jeannine Rousset et Pierre Besse

Jeannine Rousset présente d'abord un bref rappel de l'histoire de la bibliothèque qui se confond avec celle de notre Société. Au fil des accroissements, les livres et documents ont été hébergés au Musée du Périgord, au château Barrière avant l'achat de l'hôtel de Fayolle en 1936. Les dons ont régulièrement enrichi nos fonds : Dr Galy, Michel Hardy, Joseph Saint-Martin, Léo Testut, société horticole, Guy et Monique Ponceau, Pierre Pommarède, Alain Blondin, Association Georges Rocal, etc.

Les classements manuels sur cahiers et fiches ont progressivement été remplacés par le traitement informatique à partir des années 2000 alors que des pièces sommairement aménagées dans les combles abritaient tant bien que mal journaux et revues.

Le déménagement était un défi qui a été relevé par un groupe de bénévoles. Classement, étiquetage, mise en cartons (un millier !), puis déballage, mise en rayons, catalogage... un grand merci à tous et ce n'est pas fini car tous les documents ne sont pas encore répertoriés.

Pierre Besse présente ensuite le nouveau catalogue accessible sur Internet (bib.shap.fr). Avec les conseils de M. Jean-Marie Barbiche et de ses correspondants à la BNF, les données saisies dans l'ancien catalogue ont été transcrives dans un logiciel respectant les normes en matière de gestion de bibliothèque, ce qui permettra des recherches et des échanges avec d'autres bibliothèques. Plus de 17 000 notices sont enregistrées mais il reste à réaliser une partie du catalogage de la localisation des ouvrages sur les 850 étagères du nouveau siège.

La démonstration de quelques-unes des possibilités du logiciel et quelques conseils pour la recherche (troncature, utilisation du caractère « joker »...) étaient destinés à encourager tous les membres de notre compagnie à découvrir les richesses de notre collection, à préparer leurs recherches avant de venir consulter les documents dans des conditions de confort qui n'ont plus rien à voir avec la rusticité des anciens locaux.

Nous rappelons que la bibliothèque est ouverte pour tous les membres le vendredi de 14 heures à 17h30. La salle de lecture est équipée pour une quinzaine de personnes, des ordinateurs sont disponibles pour consulter le catalogue ou prendre des notes (nous renouvelons les remerciements aux donateurs de machines anciennes qui ont retrouvé une certaine jeunesse après

changement de logiciel d’exploitation). Le réseau Wifi est accessible pour les personnes qui préféreront utiliser leur ordinateur personnel.

La grotte de la Forêt (Tursac, Dordogne). Une grotte ornée, murée et oubliée, par Gilles et Brigitte Delluc

Quinze ans après avoir présenté ce petit « sanctuaire secret » magdalénien dans notre *Bulletin* (2003), les intervenants reviennent sur le sujet après avoir approfondi l’étude de leurs anciens documents. Ainsi ils présentent, figure après figure, les quatre rennes et les trois chevaux de ce petit ensemble exceptionnel, fermé définitivement depuis la fin du siècle dernier dans un souci de conservation extrême. En outre, ils se sont longuement interrogés sur les marques de pelage des rennes, que l’on retrouve clairement aussi sur les rennes des grottes de La Mouthe, de La Bigourdane (Lot) et des Trois-Frères (Ariège) et sur de rares objets. (résumé des intervenants)

Inventaires floristiques et archives botaniques en Périgord, par Sophie Miquel

La flore de Dordogne est en perpétuelle évolution, ce qui suppose de connaître un état antérieur pour observer des modifications. En Dordogne, il n’existe pas d’archives botaniques qui sont généralement constituées par les centres de recherche, les universités, les muséums locaux, les associations. Si l’histoire du Périgord est bien connue, son histoire naturelle a fait l’objet de peu d’études. Aussi les sources d’informations sont très disparates, et les études présentées ici proviennent de brocantes, cahiers, greniers, musée, herbiers, presse, arrêté préfectoral, archives, revues régionales, bulletin d’associations, littérature grise, un pêle-mêle de sources d’informations. Des espèces végétales ont disparu, d’autres sont arrivées, nombre d’entre elles communes sont devenues rares dans ce département vaste : pas d’endémiques, mais une grande biodiversité ressource pour le futur. Les données anciennes ont servi de guide pour un inventaire par le CBNSA qui a bien souvent retrouvé les plantes indiquées par les anciens auteurs. (résumé de l’intervenante)

Vu le président
Dominique Audrerie

Vu la secrétaire générale
Huguette Bonnefond

SÉANCE DU MERCREDI 4 DÉCEMBRE 2019

Président : Dominique Audrerie.

Présents : 115 personnes.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

Le président remercie les quatre-vingt-douze personnes présentes lors du dîner-conférence du 22 novembre sur « La guerre de Cent Ans en Périgord », organisée en partenariat avec les VMF (Vieilles Maisons Françaises). Lord Jonathan Sumption a passionné son assistance, il est vrai que le ressenti de cette période par les Anglais était mal connu par les Périgourdins et méritait d'être porté à notre connaissance. Du fait de ce succès, un nouveau dîner-conférence aura lieu en octobre 2020 et le sujet abordé sera « La Révolution en Périgord ».

Des sorties sont prévues en février, mars et mai 2020, un voyage en Grèce est en préparation.

La parole est donnée aux différents intervenants.

Création de deux salles d'exposition à Hautefort dédiées à deux enfants du pays : « Espace Eugène Le Roy » et « Galerie Gabriel Breuil », par Pierre Villot

M. Pierre Villot nous présente ce projet dans le cadre du « Budget Participatif Dordogne-Périgord » proposé par le conseil départemental de la Dordogne. Le dossier complet est déposé à la bibliothèque.

Strasbourg-Périgueux, villes sœurs, par Catherine et François Schunck

Le 18 mai 1984, les maires de Strasbourg (Marcel Rudloff) et de Périgueux (Yves Guéna) signaient un protocole de villes sœurs.

Pourtant, l'une est une métropole de bientôt 300 000 habitants, au centre d'une aire urbaine de 700 000 habitants, carrefour de grandes voies de circulation, desservie par le TGV, siège du Parlement européen et de l'École Nationale d'Administration, capitale d'une région économiquement riche. L'autre est une ville moyenne, qui peine à conserver 30 000 habitants dans une agglomération qui en compte 100 000, chef-lieu d'un département rural riche d'histoire mais économiquement pauvre, qui se bat pour sortir d'un enclavement séculaire. L'une, sur la frontière entre deux grandes puissances européennes, a été tour à tour ville libre, française ou allemande, l'autre est depuis toujours au cœur d'une province de la vieille France.

Comment deux villes aussi différentes peuvent-elles être « villes sœurs » ?

La réponse n'est pas dans ce qu'elles sont, mais dans ce qu'elles ont vécu, et qu'elles ont vécu ensemble : « Villes qui ont accompli une partie de leur histoire en commun et sont unies par des rapports privilégiés dans tous les domaines et notamment sur les plans culturel, sportif, folklorique, économique, commercial, industriel et autres... », ainsi le protocole signé entre Strasbourg et Périgueux définit-il des villes sœurs.

Le livre, qui vient d'être publié sur ce sujet, se présente en deux parties : le temps de la cohabitation et le temps du souvenir.

Le temps de la cohabitation rappelle l'origine de l'évacuation des populations frontalières au tout début de septembre 1939, les conditions particulières de l'évacuation de Strasbourg, son accueil et l'installation de ses services à Périgueux, les difficultés de la rencontre entre deux populations aux modes de vie et coutumes différents, mais aussi les moments de partage. Après l'armistice de juin 1940 et le retour d'une grande partie des Alsaciens dans leur province, une mairie de Strasbourg est maintenue à Périgueux ainsi qu'un hôpital des réfugiés à Clairvivre. Nombre d'Alsaciens s'engageront dans la Résistance et donneront leur vie.

Après la guerre commence le temps du souvenir avec des liens entre les deux villes, parfois forts comme en 1945-1946, 1979, 1989, 2009 et des relâchements entre ces moments forts. Le livre souligne aussi le rôle primordial des associations dans la pérennisation du souvenir. (résumé des intervenants)

Douze erreurs à propos de l'Homme de Cro-Magnon, par Brigitte et Gilles Delluc

1- « En 1868, la découverte est survenue sur la commune des Eyzies ». Non, c'était sur la commune de Tayac. Les Eyzies sont devenus commune en 1905 seulement. 2- « Elle a eu lieu dans l'abri-sous-roche nommé Cro-Magnon ». Non, c'était dans l'abri comblé situé sous l'abri nommé Cro-Magnon, situé en haut des rochers, ouvert à tous vents et très visible par tous. 3- « Cet abri avait été creusé par la rivière, la Vézère ». Non, il a été formé par les alternances de gel et dégel creusant les strates calcaires plus ou moins humides et tendres. 4- « Un homme préhistorique y a été découvert ». Non, il y avait au moins cinq sujets, dont une femme. 5- « La découverte de Cro-Magnon s'est produite au cours des travaux du chemin de fer ». Non, lors des travaux routiers (route allant à la gare et à Tayac). La voie ferrée date de 1863. 6- « Le site de Cro-Magnon a été étudié par le préhistorien Édouard Lartet ». Non, par son fils, géologue, Louis Lartet. Lui se trouvait trop âgé (1801-1871). 7- « Les squelettes remontent à l'Aurignacien ». Non, au Gravettien, un peu plus tard. La couche sépulcrale était mince, située juste au-dessus des couches d'habitat pendant l'Aurignacien. 8- « Les squelettes ont été datés par le C14 ».

Non, ils étaient trop pauvres en collagène. Le C14 a daté un coquillage de la sépulture (30 000 ans en date calibrée). La découverte d'une fléchette de Bayac nous permet de rattacher la sépulture au Gravettien ancien, comme à Pataud, tout proche. 9- « Les squelettes sont conservés au musée des Eyzies ». Non, au Muséum national d'Histoire naturelle (Paris). 10- « L'Homme de Cro-Magnon est anatomiquement intermédiaire entre Néandertal et nous ». Non, c'est un Homme anatomiquement moderne, comme nous à quelques mini-détails près. 11- « La statue de Cro-Magnon, très ressemblante, a été érigée aux Eyzies ». Non, le sculpteur avait voulu faire celle de Néandertal. 12- « Cette statue se trouve sur une terrasse de la falaise du Musée national ». Non, sur une terrasse rocheuse. Le mot « falaise » est – en principe, du moins – réservé au littoral maritime. (résumé des intervenants)

Les officiers des services secrets anglais face à la police de Vichy en Périgord, par Guy Penaud

L'intervenant, qui vient de publier un ouvrage sur ce sujet, évoque l'équipée des agents secrets anglais face à la police de Vichy en Périgord. Durant la nuit du 5 au 6 mai 1941, dans l'Indre, Georges Bégué, né le 22 novembre 1911 à Périgueux, capitaine opérateur radio du *Special Operations Executive*, c'est-à-dire le service secret anglais, fut parachuté. Bégué retrouva à Valençay Max Hymans, ancien ministre, qui avait fait savoir qu'il se tenait à la disposition des Anglais pour lutter contre l'occupant. Hymans sollicita, fin août 1941, Jean Pierre-Bloch, ancien député, réfugié à Villamblard. Peu après, Max Hymans lui présenta un autre agent du SOE, qui lui demanda de trouver un terrain de parachutage en Dordogne. De retour en Périgord, Jean Pierre-Bloch en parla au maire de Villamblard, le docteur Édouard Dupuy, et à un forgeron mécanicien de Saint-Jean-d'Eyraud, Albert Rigoulet dit « Le Frisé », qui acceptèrent de l'aider. Le 10 octobre 1941, tous trois se retrouvèrent sur le terrain de Lagudal, commune de Beleymas. À 23 h 50, trois officiers du SOE (Jack Hayes, Clément Jumeau et Jean Le Harivel) sautèrent et furent réceptionnés au sol. Le pilote de l'avion s'étant perdu, un autre officier du SOE (Daniel Turberville) fut largué avec les containers loin du lieu prévu. Il fut arrêté le lendemain par les gendarmes à Issac. Puis, les trois parachutés et les époux Pierre-Bloch quittèrent le Périgord pour Marseille. Ils devaient livrer l'argent largué avec les agents du SOE. À la suite de l'arrestation d'un agent du SOE, les policiers de Vichy avaient arrêté, début octobre, dans l'Indre, plusieurs agents secrets anglais et montèrent à Marseille une souricière à la Villa des Bois, où les agents devaient se rendre. Alertés, Hymans et Bégué réussirent à prendre la fuite. Mais tous les autres furent arrêtés jusqu'à la fin du mois d'octobre 1941. Ils furent emprisonnés d'abord à Marseille, avant d'être transférés le 28 octobre 1941 à Périgueux, où les conditions de détention dans la prison étaient exécrables. Le 14 mars 1942, tous furent transférés au camp

de Mauzac. Grâce à Lazare Rachline, Gaby Pierre-Bloch, Albert Rigoulet et le gardien de prison complice Sévilla, les prisonniers arrêtés dans l'Indre et à Marseille purent s'évader au cours de la nuit du 15 au 16 juillet 1942. Les évadés furent mis à l'abri quelques jours dans une ferme perdue près de Villamblard. Puis, ils rejoignirent Lyon par différentes voies. Tous arriveront à rejoindre l'Angleterre. (résumé de l'intervenant)

Vu le président
Dominique Audrerie

Vu la secrétaire générale
Huguette Bonnefond

SÉANCE DU MERCREDI 8 JANVIER 2020

Président : Dominique Audrerie.

Présents : 156 personnes.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

Nécrologie : Claude Dumoulin de Laplante. Le président présente les condoléances de la SHAP.

Le président annonce les différentes sorties et manifestations qui auront lieu prochainement : le samedi 15 février 2020, visite de l'église d'Atur et de la lanterne des morts ; le samedi 28 mars 2020, avec l'amical partenariat de l'association « Les Patrimoniales de la vallée du Salembre », sortie en vallée du Salembre ; le samedi 16 mai 2020, l'art roman charentais (abbaye Saint-Amant-de-Boixe et église de Bourg-Charente) ; le samedi 6 juin 2020, colloque sur l'alimentation et la gastronomie à Brantôme.

La parole est donnée aux différents intervenants.

Périgueux insolite, par Martine Balout

Martine Balout, directrice du Patrimoine, Service Ville d'Art et d'Histoire de Périgueux, présente treize lieux issus de son ouvrage *Périgueux Insolite*. Une balade virtuelle inédite dans un Périgueux du Second Empire au xx^e siècle, mettant en scène les mouvements urbanistiques de la ville, permet la découverte d'une petite sélection de pépites patrimoniales méconnues

ou oubliées qui permettent de montrer de nouvelles facettes architecturales et historiques de Périgueux. En détective du patrimoine, l'auteur est partie à l'aventure pour décrypter ces lieux grâce aux recherches aux Archives départementales, à la Société historique et archéologique du Périgord, aux Archives diocésaines ou privées, en s'appuyant aussi sur la mémoire vive, le recueil des témoignages de descendants, de propriétaires. C'est une invitation à une rencontre avec des richesses patrimoniales parfois oubliées entre des pierres, des lieux et des hommes dans différents quartiers tels la Manufacture de Tabac, l'Hôtel des Postes, les Bains Douches, la Banque de France, des maisons de rapport, l'hôtel de la Division, la Maison Goudeau, le Palais des Fêtes, la synagogue, Habitation à Bon Marché. Le mouvement de la ville et ses rythmes se révèlent à travers des tranches de vies. (résumé de l'intervenante)

Les fouilles de l'ancien couvent Sainte-Marthe à Périgueux, par Hervé Gaillard et Natacha Sauvaitre

Natacha Sauvaitre, archéologue de la société Hadès, et Hervé Gaillard, ingénieur au service régional de l'archéologie, sont venus évoquer la fouille préventive toute récente au 32, boulevard des Arènes à Périgueux dans l'enclos de l'ancienne congrégation Sainte-Marthe. Cette fouille intervient en préalable à la construction d'une résidence séniior. La situation dans l'ancien complexe épiscopal de la Cité laissait déjà augurer de découvertes importantes pour les premiers temps chrétiens de Périgueux, dans la poursuite des structures paléochrétiennes aperçues à la chapelle Saint-Jean-Baptiste. De même, la fouille abordait un espace concerné par l'ancien cloître du chapitre disparu. La construction de l'école élémentaire de la congrégation en 1954 le long de la rue de l'Ancien-Evêché avait déjà été l'objet d'observations ponctuelles, relayées par Jean Secret dans la SHAP et illustrées par Jean Borias.

La fouille actuelle s'est portée essentiellement sur l'aile de l'ancienne école démolie, révélant des vestiges de l'Antiquité tardive à l'époque moderne. Côté rue, la partie rampante d'un aqueduc a été identifié nettement dans l'axe de celui reconnu par Max Sarradet en 1960 sur l'emprise du collège voisin (rue des Gladiateurs). Il illustre probablement un approvisionnement en eau de la ville enclose du IV^e siècle. En contre-haut, subsistent des vestiges monumentaux encore en élévation sur près de 5 m, dans un exceptionnel état de conservation : il s'agit de la poursuite des murs de nef de la chapelle Saint-Jean-Baptiste ou d'une salle – capitulaire ? – dans son prolongement à l'ouest, et d'une tour romane à contreforts contre laquelle s'établit une vaste salle probablement un élément important du palais épiscopal médiéval. Salle et chapelle comportent encore des retombées de voûtes en moyen appareil. Au sud, le long des murs de la chapelle, les piliers du cloître ont été retrouvés avec le même échelonnement observé par le comte de Taillefer en 1825, lorsque deux bras du cloître étaient toujours debout. La fouille a discerné un

pilier plus épais, qui permet d'évoquer l'angle de la galerie nord et ouest du cloître, restituant alors un plan carré de l'ensemble comme le suggérait déjà la reconstitution du chanoine Roux en 1927.

Le temps de l'étude après la phase de terrain va permettre d'affiner la chronologie des différents états. En concertation avec le promoteur immobilier, les vestiges monumentaux vont être conservés et intégrés dans le nouveau bâtiment. (résumé des intervenants)

Le Groupe de recherches historiques du Nontronnois, par Francis Gérard

GRHIN est une abréviation, le G pour Groupe, le R pour Recherches, Hi pour Historiques, le N pour Nontronnois ; Groupe de Recherches Historiques du Nontronnois. Cette association dite « savante » est parue au journal officiel du 12 décembre 1977. Elle n'est donc âgée que de 42 ans, une vraie « jeunette » par rapport à la SHAP... Selon ses statuts, l'association a pour objet la recherche, l'étude et la sauvegarde de documents de tous âges concernant le Nontronnois et les régions limitrophes et pouvant servir à une meilleure connaissance de l'histoire. Elle fut fondée comme une filiale de la SHAP. Une dizaine de personnes se sont penchées sur le berceau, mais deux principales ont émergé : l'abbé Robert Bouet et le professeur d'histoire Louis Le Cam, tous deux décédés. Ils sont bien connus de la SHAP pour avoir publié dans son bulletin. L'abbé Bouet a été longtemps secrétaire et Louis Le Cam vice-président. Ces deux images représentaient d'une certaine façon le cléricalisme et l'anticléricalisme, objet d'une dévotion fratricide et destructrice à la fois triste et comique à la « Don Camillo ». Arrivé au GRHIN en 2003 lors de ma retraite, je fus subjugué par cette division de l'assemblée...

Le secrétaire d'alors, l'abbé Bouet, a fortement usé de son autorité pour faire travailler une bonne douzaine de membres courageux de la société. Il attribuait les recherches à chacun, il n'était pas question de refuser. Les conférences étaient alors, le plus souvent, assurées par les membres du GRHIN et nos archives comportent bon nombre de dossiers manuscrits sur l'histoire du Nontronnois. Beaucoup a été fait, même s'il reste à faire ; les archives municipales étant sur place encore très abondantes...

Peut-être manque-t-il maintenant cette émulation de querelles philosophiques, peut-être aussi l'âge moyen de nos adhérents a-t-il augmenté ? Le nombre des « travailleurs » de la société est en baisse, mais il faut notamment citer : Marie-Thérèse Mousnier, Jean Bardoulat, nos présidents d'honneur, Guy Mandon, Claude Henri Piraud, Hervé Lapouge, Jean-Marc Warembourg, François Reix, et bien d'autres, qui interviennent encore régulièrement au sein de celle-ci. Il en découle un rapprochement plus étroit avec la SHAP, société qui a bien voulu nous accueillir au sein de son site Internet et nous en faire bénéficier gracieusement, qu'elle en soit, ici encore, chaleureusement

remerciée. Nos *Chroniques Nontronnaises* sont publiées sur ce site en PDF, et je crois savoir, d'après plusieurs échos, que leur lecture a réjoui bon nombre des adhérents des deux sociétés comme d'autres chercheurs ou passionnés.

Le GRHIN propose, comme la SHAP, une réunion mensuelle, le jeudi qui suit le mercredi de celle-ci. Un seul conférencier toutefois et à 20 h 30, le soir, au lieu de l'après-midi. Si les intervenants membres de notre Société sont prioritaires, mais souvent minoritaires, bon nombre de conférenciers viennent d'autres Sociétés, périgourdines pour la plupart, et en particulier les intervenants de la SHAP qui ont notre faveur. Nous publions un programme annuel, présent sur le site de la SHAP, auquel nous nous tenons en général. Nos séances sont publiques et gratuites, même si les membres de la société sont prioritaires. (résumé de la secrétaire générale d'après le texte de l'intervenant)

Vu le président
Dominique Audrerie

Vu la secrétaire générale
Huguette Bonnefond

Sortie de printemps

Samedi 16 mai 2020 (8h-18h30)
L'art roman charentais

Programme :

- 8h. Rendez-vous parking du Musée Vesunna (départ 8h15)
- Abbaye de Saint-Amant-de-Boixe
- Déjeuner à Vibrac
- Église de Bourg-Charente
- Retour à Périgueux vers 18h30

Circuit en bus, départ de Périgueux

Réservations par téléphone, secrétariat de la SHAP : 05 53 06 95 88
Tarif : 50 € pour les membres de la SHAP / 60 € pour les non-membres

Chèque à l'ordre de la SHAP

Admissions Nouveaux membres

ADMISSIONS du 9 décembre 2019. Ont été élus :

- M. Aristizabal Joseph Henri, 9, rue des Justes, 24350 Tocane-Saint-Âpre, présenté par M. Dominique Audrerie et M^{me} Huguette Bonnefond.
- M^{me} Berre Dominique, 13, rue du Plantier, 24000 Périgueux, présentée par M^{me} Annette Dussol et M. le président.
- M. et M^{me} Gazel Jean-Paul et Françoise, Domaine de L'Héritier, 24600 Vanxains, présentés par M. Dominique Audrerie et M. Maurice Cestac.
- M. et M^{me} Griffon Serge et Marie-France, 17, rue Bodin, 24000 Périgueux, présentés par M^{me} Jeannine Rousset et M^{me} Francine Roy.
- M^{me} Huot Pascale, 25, rue Colonel-Raynal 24000 Périgueux, présentée par M^{me} Laurence Couet et M^{me} Catherine Laurent.
- M. et M^{me} de La Tour du Pin Jumilhac Henry-Armand, château de Jumilhac, 24630 Jumilhac-le-Grand, présentés par M. Dominique Audrerie et M^{me} Caroline Civetta.
- M^{me} Mabille de Poncheville Pauline, La Sauvegarde de l'art français, 22, rue de Douai, 75009 Paris, présentée par M. Dominique Audrerie et M. Serge Laruë de Charlus.
- M^{me} Rey Bernadette, 37, avenue de l'Automobile, Bâtiment Ulysse, 24750 Trélissac, présentée par M^{me} Britte Aupy et M. le président.
- M. Thomsen Stephen, Le Plessac, Saint-Crépin-de-Richemont, 24310 Brantôme-en-Périgord, présenté par M. Dominique Audrerie et M. Maurice Cestac.

ADMISSIONS du 17 février 2020. Ont été élus :

- M^{me} Bernard Danielle, L'Étang, 24140 Jaure (réintégration).
- M. Civetta Thierry, 7, boulevard de Vésone, 24000 Périgueux, présenté par M^{me} Caroline Civetta et M. Serge Laruë de Charlus.
- M^{me} Condaminas Irène, 80, rue Combe-des-Dames, 24000 Périgueux, présentée par M. Georges Bojanic et M^{me} Annie Herguido.
- M. Dumoulin de Laplante Patrick, Château de La Hierce, 24310 Brantôme, présenté par M. le président et M^{me} la vice-présidente (prend la suite de son père, Claude Dumoulin de Laplante, décédé).
- M^{me} Fontvieille Béatrice, Chabrouillas 24130 Bosset, présentée par M^{me} Huguette Bonnefond et M. le président.
- M. Joussein Christian, 4, impasse du Charpentier, 24750 Champce-vinel (réintégration).
- M^{me} Lapret Sandrine, 3, La Meyronie, 24210 Sainte-Orse, présentée par M. Marc Lapret et M. le président.
- M. et M^{me} Lefebvre Xavier et Pauline, 1, rue du Temple, 24470 Milhac-de-Nontron, présentés par M. Guillaume Drago et M. Xavier Drago.
- M. et M^{me} Massot Jacques, Chez M^{me} Kasznicki, Soulié, 24550 Mazeyrolles, présenté par M. le président et M^{me} la vice-présidente.
- M. Ruiz Anthony, 5, rue Simone-Boudet, 31200 Toulouse, présenté par M. le président et M^{me} la vice-présidente.
- M^{me} Sautet Véronique, 48, rue des Maurilloux 24750 Trélissac, présentée par M^{me} Huguette Bonnefond et M. le président.
- M. Spierckel Pierre, 88, chemin du Puyrousseau, 24000 Périgueux, présenté par M. Daniel Blondy et M. le président.

Vie de la bibliothèque

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

- *Hommage aux Mères de la Nation*, coffret de 2 CD souvenir des célébrations 1663-2013, Société d'histoire des Filles du Roy (don de Danielle Pinsonneault).

- Giraud Jean-Jacques, *Chemin de croix de l'église de la Cité*, s.l., s.d. [vers 1980].

- Paradis-Grenouillet Sandrine, *Étudier les « forêts métallurgiques » : analyses dendro-antrhracologiques et approches géohistoriques*, Université de Limoges, thèse soutenue le 16 novembre 2012.

- Leroy Claude et Cassanis Dominique, *Bridoire seule contre tous*, [La Crèche], Geste, [2013] (don de l'association de sauvegarde du château de Bridoire).

- Sardain Marie-France, *Défenses et sièges de Paris 1814-1914*, Paris, Economica, 2009 (don de l'auteur).

- Collectif, *La Sauvegarde de l'Art français : aide aux églises rurales*, cahier 27, Paris, Sauvegarde de l'Art français, 2019 (concerne l'église de Saint-Méard-de-Drône) (don de Pauline de Poncheville).

- Audrerie Dominique, *Le Périgord de siècle en siècle. Des hommes et des pierres*, Morlaàs, Cairn, 2019 (don de l'auteur).

- Lagrange Jacques, *Prête-moi ta plume*, Périgueux, Pierre Fanlac, 1964 (don de Patrick et Martine Prost).

- Larivière René, *De Terrasson*, Périgueux, Pilote 24, 1999 (don de Patrick et Martine Prost).

- Gaillard Hervé et Mousset Hélène, *Atlas Historique des villes de France : Périgueux*, Bordeaux, Ausonius, 2018.

- Tucoo-Chala Pierre, *La France et ses trésors, n° 70. Aquitaine*, Paris, Larousse, 1988 (Périgueux, La Roque-Gageac, Rouffignac, Saint-Amand-de-Coly, Saint-Cyprien) (don de Patrick et Martine Prost).

- Lormier Dominique, *Le Sud-Ouest mystérieux*, Bordeaux, Sud-Ouest, 1990 (don d'Alain Cabos).
- Destel Louis-Henry, *Saint-Girons, Saint-Lizier, Le Couserans*, Toulouse, Imprimerie régionale, 1946 (don d'Alain Cabos).
- Brenon Anne et Tonnac Jean-Philippe de, *Cathares, la contre-enquête*, Paris, Albin Michel, 2011 (don d'Alain Cabos).
- Gougaud Henri, *Les cathares. Brève histoire d'un mythe vivant*, Paris, Points, 2008 (don d'Alain Cabos).
- Pailhès Claudine, *Gaston Fébus*, Paris, Perrin, 2010 (don d'Alain Cabos).
- Perret Paul, *Le pays de Foix*, s.l., Les éditions de la Grande Fontaine, 2000 (don d'Alain Cabos).
- Bordonove Georges, *La tragédie cathare*, Paris, Pygmalion, 1991 (don d'Alain Cabos).
- Beau Georges et Gaubusseau Léopold, *R5. Les SS en Limousin, Périgord, Quercy*, Paris, Presses de la Cité, 1984 (don d'Alain Cabos).
- Kruuse Jens, *Oradour-sur-Glane*, Paris, Fayard, 1970 (don d'Alain Cabos).
- Sède Gérard de, *700 ans de révoltes occitanes*, Paris, Plon, 1982 (don d'Alain Cabos).
- Audrerie Dominique, *Sur les routes de Terre Sainte en Périgord*, Neuvic, Les Livres de l'Îlot, 2019 (don de l'auteur).
- Piot Céline, *Gascogne Blanche. Les résistances à la République au cœur de la Gascogne (Gers, Landes, Lot-et-Garonne) de 1870 à 1914*, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 2019.
- *Carte-guide de la vallée de la Dordogne, Faune, Flore, Gastronomie, Histoire, Monuments*, Bergerac, Association touristique de la vallée de la Dordogne (don de Patrick et Martine Prost).
- Naudain Jean-Pierre, *Note sur Armand Parrot Larivière*, 21 octobre 2019 (don de l'auteur).
- Miquel Sophie, *Les voyages de Prosper Cyprien Brard, minéralogiste 1786-1838*, tapuscrit (don de l'auteur).
- Gausseen Jean, *La grotte ornée de Gabillou*, Bordeaux, Confluences, 2019 (don de l'éditeur).
- Villot Pierre, *Espace Eugène Leroy. Projet : création de deux salles d'exposition : Eugène Le Roy et Galerie Gabriel Breuil*, [2019] (don de l'auteur).
- Dupuy Frédéric, Grollimund Florian, Labrousse Fanny, *Portrait d'une rivière sauvage. La Haute-Dronne*, Bordeaux, Sud Ouest, 2019.
- Penaud Guy, *Les officiers des services secrets anglais face à la police de Vichy en Périgord*, La Crèche, La Geste, 2019 (don de l'auteur).
- Sem 1904-1914, Association Sem, 2020 (don de l'éditeur).

- Salies Pierre, *De l'Isthme gaulois au Canal Royal des Deux Mers. Histoire des canaux et voies fluviales du Midi*, Toulouse, Archistra, 1989 (don de Patrick et Martine Prost).
- *De Gaulle. Souvenirs du Sud-Ouest. Récits et témoignages de Henri Amouroux, Jacques Chaban Delmas, Maurice Chevance-Bertin, Jean Lacouture, Claude et François Mauriac et des journalistes de Sud Ouest* (don de Patrick et Martine Prost).
- Anonyme, *Antoniac* [à Razac-sur-l'Isle], tapuscrit (don de Patrick et Martine Prost).
- Laborie Yan, *Courau de Dordogne : de l'enquête historique à la restitution*, Bergerac, Service Communication Mairie de Bergerac (don de Patrick et Martine Prost).
- *Institution Saint-Joseph de Périgueux. Distribution solennelle des prix le 15 juillet 1919*, Périgueux, Cassard Frères, 1919 (don de Patrick et Martine Prost).
- *Institution Saint-Joseph de Périgueux. Distribution solennelle des prix le 16 juillet 1917*, Périgueux, Cassard Frères, 1917 (don de Patrick et Martine Prost).
- Le Rouzic Zacharie et Saint-Just Péquart M. et M^{me}, *Carnac. Fouilles faites dans la région*, Nancy, Berger-Levrault, 1922 (don de Patrick et Martine Prost).
- Courant Daniel, Le donjon de Niort. *Organisation d'un chantier de construction à la fin du xir^e siècle*, La Crèche, La Geste, 2019 (don de la Société historique et scientifique des Deux-Sèvres).

Huguette Bonnefond

DANS NOS COLLECTIONS

François de Fénelon, *Les Avantures de Télémaque, fils d'Ulysse, par feu messire François de Salignac de la Motte Fenelon*¹. Paris : chez J. Estienne, 1717²

François de Salignac de la Mothe Fénelon (1651-1715)

Né de noblesse périgourdine à Sainte-Mondane, très tôt attiré par la carrière ecclésiastique, il suit des études de théologie au collège du Plessis à Paris puis au séminaire Saint-Sulpice, avant d'être ordonné prêtre en 1677. Il est soutenu à Paris par le parti dévot, et surtout par Madame de Maintenon, de ce fait, par le roi ; tous le voient capable de relancer la contre-réforme catholique. Il y réussit au fil des années, après avoir prêché à Saint-Sulpice (1675-1678). Confesseur des grands, il est aussi pédagogue et publie en 1687 *De l'éducation des filles*. Cette vocation le conduit en 1689 aux fonctions de précepteur de Louis, petit-fils du roi et duc de Bourgogne – mort en 1712 avant d'avoir pu accéder au trône. En 1688, sa rencontre avec Madame Guyon (1648-1717) est décisive ; il entre dans la voie qu'elle préconise, proche du quiétisme né en Espagne et condamné par le pape en 1687. Quelques années plus tard, Madame Guyon et son spiritualisme sont dénoncés par le Vatican ; mise à l'écart, elle est détenue à la Bastille de 1699 à 1703. De son côté, Fénelon a déjà amorcé une descente au purgatoire ; abandonné par ses soutiens, combattu par Bossuet, il est contraint à l'exil en 1695 à Cambrai, où il exercera sa charge d'archevêque et décèdera.

Les aventures de Télémaque, un roman de formation

Télémaque est publié en 1699 sans l'aveu de l'auteur, c'est-à-dire sans nom d'auteur et sans privilège du roi. Le livre est lu tout au long du XVIII^e siècle comme un éloge d'un âge d'or où triomphait la nature ou, plus souvent, comme une mise en cause de l'absolutisme (voir ci-dessous le portrait de Télémaque).

« Son naturel étoit bon & sincere, mais peu caressant ; il ne s'avoit guère de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres ; il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un cœur noble et porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant

1. La graphie -an- du mot « avantures » a été adoptée à la fin du XVI^e siècle et parfois maintenue au XVII^e pour restituer le son nasal ; Bossuet écrivait *cependant, tandresse, etc., Voltaire, vanger, etc.*

La mention du nom de l'auteur est la forme internationale, retenue par la BNF.

2. SHAP1016913.

des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le merite. Il faisoit son goût sans reflexion ; sa mere Penelope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui ternissoit tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes ; les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses desirs, & pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le servir étoit selon lui une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne faloit jamais rien trouver d'impossible quand il s'agissoit de le contenter, & les moindres retardements irritoient son naturel ardent. » (extrait du livre XVI, p. 334-335, édition de 1717)

Ces deux lectures sont pourtant des contresens. Certains au XIX^e siècle, comme Lamartine ou Madame de Staël, veulent y voir un texte prônant le libéralisme politique. Il s'agissait bien clairement, pour Fénelon, en partant de l'*Ulysse* d'Homère, d'instruire son élève par la voix de Mentor, le précepteur de Télémaque. On lira ainsi des discours – un peu ennuyeux aujourd'hui – sur la morale, l'économie, l'hygiène, la politique, etc., discours repris sous des formes différentes au long des 24 livres qui composent *Télémaque*. En outre, l'ouvrage se veut une initiation à l'éloquence et à la rhétorique, un enseignement de la culture de l'époque. On y trouve donc des fables, des descriptions de tableaux et de lieux, des prières, etc., susceptibles de former le goût de l'élève. Il s'agit bien d'une somme pédagogique qui emprunte le genre du roman, genre neuf et encore peu considéré à la fin du XVII^e siècle.

Ce grand roman de formation est édité plusieurs fois la première année de sa parution, en 1699. Il connaît environ 800 éditions aux XVIII^e et XIX^e siècles et a eu une influence bien au-delà de nos frontières, notamment en Angleterre et en Hollande. L'œuvre de Fénelon, beaucoup moins éditée et lue à partir du début du XX^e siècle, est quasiment ignorée aujourd'hui des lecteurs, et d'abord de l'école. Très importante en textes, elle n'a pas donné lieu à une édition complète depuis celle de 1830 en 36 volumes, qui comprend aussi la correspondance. La bibliothèque de la Pléiade (Gallimard) en a publié une partie en deux volumes, édition établie par Jacques Le Brun. Le premier volume (1983) comprend notamment *De l'éducation des filles* et les *Fables* ; le second (1997) rassemble entre autres textes *Les Aventures de Télémaque* et la *Lettre à l'Académie*. Il existe aujourd'hui pour ces deux derniers titres une édition de poche.

Les éditions du *Télémaque* conservées dans la bibliothèque de la SHAP

L'édition de 1717 (fig. 1) relie les deux tomes de l'œuvre en un seul volume in-8°. La page de titre mentionne « Première édition conforme au manuscrit original », incluant par conséquent le *Discours de la poésie épique*,

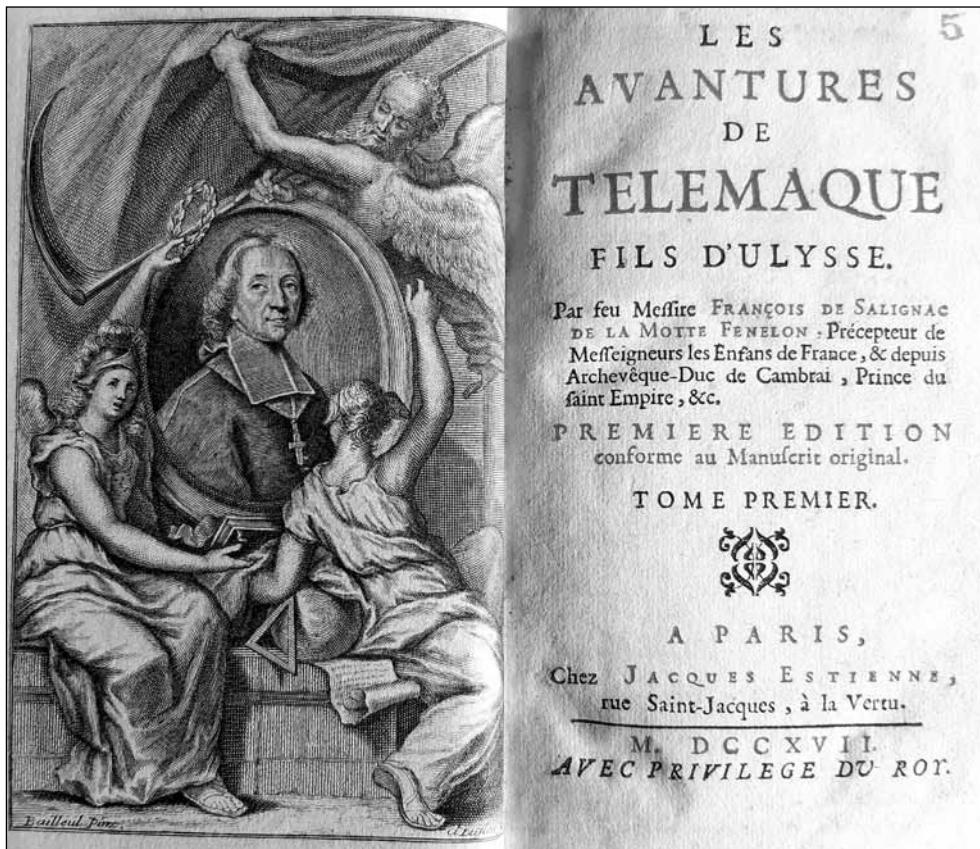


Fig. 1. Page de titre et frontispice de l'édition de 1717.

et de l'excellence du poème de Télémaque³, ainsi qu'une *Ode* de jeunesse de Fénelon. Cette page fait apparaître le seul nom de l'imprimeur Jacques Estienne, alors que le « Privilège du Roy », inséré à la fin du volume, ajoute celui de l'imprimeur Florentin Delaulne. En frontispice, un portrait gravé de Fénelon par Claude Duflos d'après Bailleul, et en fin de volume une carte gravée dépliable des voyages de Télémaque (fig. 2). Cette édition de 1717 est présente à la BNF en deux volumes et sous deux versions d'impression : chez J. Estienne et chez F. Delaulne. L'une et l'autre sont consultables sur Gallica⁴.

3. par Andrew Michael Ramsay (1686-1743).

4. 1^o) NUMM-1512162, NUMM-1512164. 2^o) NUMM-101855, NUMM-101856.



Fig. 2. Carte des voyages de *Télémaque* (édition de 1717).

Le *Télémaque* de 1717 a été offert à la SHAP par René Faille (1921-2013), historien de la ville de Cambrai et auteur de plusieurs publications sur Fénelon, notamment sur le *Télémaque*⁵, ainsi qu'une *Iconographie de Fénelon*⁶. Deux autres exemplaires proviennent également de ce donateur : les éditions de 1734 et de 1761⁷, en un volume in-folio. Celle de 1734, imprimée à Amsterdam, est richement reliée et comporte une inscription manuscrite au crayon sur la première garde : « Tiré seulement à 150 exemplaires, couronnes dans les angles d'un Archiduc d'Autriche ». Le volume est emboîté dans une chemise carton et peau. L'édition de 1761, imprimée en Hollande, est décrite par René Faille comme « un “clone” de l'in-folio complet de 1734, miraculeusement acheté en 1995 par la Ville de Cambrai et qui est le plus beau fleuron du fonds Fénelon de sa Médiathèque⁸ ». Sa reliure est ordinaire mais son excellent état et le tirage restreint de cette édition relèvent l'intérêt d'un

5. Voir par exemple : « Une édition peu commune des *Avantures de Télémaque* », *Revue française d'histoire du livre*, n° 104-105, 1999 (Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne) : « L'influence du Télémaque en Hollande et en Grande-Bretagne sur l'éducation des princes au XVIII^e siècle », extrait des *Actes du colloque Fénelon de Strasbourg*, 1999, Fontenay-aux-Roses, 2003.

6. Secret J., Soubeyran M., Faille R., *Iconographie de Fénelon*, Périgueux, Société historique et archéologique du Périgord, 1991 (extrait du *Bulletin de la SHAP*, t. CXVIII).

7. SHAP1016009 et SHAP1016010.

8. Lettre au père Pommarède, datée du 7 juillet 2004.



Fig. 3. Portrait de Fénelon, gravé par Pierre Drevet (édition de 1734).

exemplaire qui s'accouple si bien à son modèle de 1734. Le portrait gravé de Fénelon par Pierre Drevet (fig. 3) d'après Bailleul n'est pas relié à l'ouvrage ; les gravures hors texte sont de Jacob Folkema et Louis Surugue, les dessins de Pierre Picart. Le tout est enrichi de 40 vignettes et culs-de-lampe, ainsi que d'encadrements autour des pages d'impression. Outre ces trois éditions du XVIII^e siècle, la bibliothèque de la SHAP possède deux éditions du XIX^e siècle. Celle de 1823, imprimée à Paris, a été offerte par M. Denis Chaput-Vigouroux en 2006 ; celle de 1849, sortie de l'imprimerie Ardillier à Limoges, contient aussi les *Aventures d'Aristonoüs*.

Chantal Tanet

Revue de presse

- *Lo Bornat*, juillet, août, septembre 2019 : « 100^e Felibrejada dau Bornat dau Perigòrd. Périgueux 5, 6, 7 juillet 2019 ».

- *Bulletin monumental. Société française d'archéologie*, t. 177-3, 2019 : « Après l'incendie. Notre-Dame de Paris : bilan, réflexions, perspectives » (Y. Gallet), « Architecture et iconographie médiévale : Saint-Martin de Mazerat à Saint-Émilion, église sous influence poitevine ? » (P. Araguas).

- *Bulletin monumental. Société française d'archéologie*, t. 177-4, 2019 : « Les demeures urbaines médiévales en France : les fruits d'un renouvellement du regard (1995-2020) » (P. Garrigou Grandchamp), « Un manifeste des débuts de l'architecture flamboyante signé J. Lebas : la grande baie de l'église des Jacobins de Saintes » (M. Schlicht), « Notre-Dame de Paris. Un espace civique du patrimoine après la catastrophe » (D. Poulot).

- *Le Festin*, n° 112, janvier 2020 : « La magie du chemin de fer. Rochefort, Bordeaux, Limoges, Dax, Poitiers, Périgueux, Pau, Côte Basque ».

- *Feuilllets Sem*, n° 80, novembre 2019 : « Une faim de Tigre » (J.-P. Doche), « Chasses à cour » (F. San Millan).

- *Bulletin de l'association Wigrin de Taillefer*, n° 46, novembre 2019 : « La guerre de Sécession, la solidarité nationale et l'arrondissement de Bergerac » (M. Paoletti), « Approche topographique du château de Barrière à Villamblard » (P. Belaud), « La forge de la Bedène ou de la Rigaudie » (C. Paoletti), « Heurts et malheurs du château de Montréal du temps des Peyronenc » (P. Belaud), « Souvenirs de l'école de Queyssac dans les années cinquante » (P. Junièvre), « Il y a vingt ans, “une nuit d'épouvante en Périgord” » (M. Paoletti), « Nuit du 7 ou 8 mars 1783, “un ouragan” sur Villamblard » (C. Paoletti).

- *Bulletin du Groupe de recherches historiques du Nontronnois (GRHIN)*, CR n° 508, novembre 2019 : « La famille de Mareuil dans la guerre de Cent Ans » (C. H. Piraud), « En Nontronnois au XVIII^e siècle » (R. Bouet).

- *Revue historique et archéologique du Libournais et de la vallée de la Dordogne*, t. LXXXVI, n° 311 et 312, 1^{er} et 2^e semestre 2018 : « Le Libournais et la première guerre mondiale ».

- *Revue historique et archéologique du Libournais et de la vallée de la Dordogne*, t. LXXXVII, n° 313, 1^{er} semestre 2019 : « Les pierres à légende de l’arrondissement de Libourne » (A. Hambucken), « Le Libournais Alphonse Darlu, “maître illustre et bien aimé” de Marcel Proust » (A. Chaume), « Louis Cadars (1897-1969), personnalité libournaise, avocat, polémiste et historien de la guerre de 1914-1918 » (D. Bordier et C.-L. Robin).

- *Bulletin de la Société historique et archéologique d’Arcachon et du Pays du Buch*, n° 182, 4^e tr. 2019 : numéro consacré à Thomas Illyricus avec, entre autres, les articles « Histoire de la naissance, progrès et décadence de l’hérésie de ce siècle » (F. de Raemond), « La chapelle des marins, son pèlerinage des origines à nos jours » (M. Boyé), « De quelques ermites en Gironde » (M.-O. de Marliave).

- *Mémoire de la Dordogne. Revue des Archives départementales de la Dordogne*, n° 32 : « 1918-1919 la vallée de l’Isle à l’heure américaine » (C. Dutrôle), « La grotte de Jovelle » (J.-P. Chadelle), « La reddition du sieur de La Force et la propagande monarchique » (M. Etchechoury), « Occitan un patrimoine pour demain » (S. Girard et L. Perperot).

- *Maisons paysannes de France*, décembre 2019, n° 214 : « Plâtre d’hier et d’aujourd’hui », « Dordogne : un chalet à pans de bois ».

- *Bulletin de la Société botanique du Périgord*, n° 97, 2019 : « Sortie du 18 avril à Lanouaille » (Y. Nouhaud), « Sortie à Bussière-Galant » (B. Bédé).

- *Revue de Pau et du Béarn*, 46, 2019 : « L’occitan/langue d’oc : origine, histoire, situation actuelle » (M. Romieu).

- *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, n° 433, 3^e tr. 2019 : « La maison Boué Sœurs. De Cologne à Paris et New-York, soixante ans d’histoire de la haute couture » (P. Boué et C. Baysse), « Les vitraux de Claude Augé, œuvre de Louis Saint-Blancat » (H. Alvado).

- *Cercle d’histoire et de généalogie du Périgord*, n° 131, 4^e tr. 2019 : « Morts violentes entre la Loue et l’Auvezère au XVIII^e siècle » (P. Allard), « Honneurs funèbres sous l’Ancien Régime » (collectif), « Collecte de la taille à Saint-Aquilin au XVIII^e siècle » (L. Dumarche), « 1750. Un tour de cochon à Féronie » (L. Dumarche), « Bonhomme, notaire à Génis/Saint-Yrieix 1764-1806 » (P. Terrain), « L’état civil sous la Révolution », « Au fil de la Dordogne : gabariers et gabares » (G. Andrieux, J. Parfait).

- *À Périgueux. Le magazine des Périgourdins*, n° 35, janv.-fév. 2020 : « Le quartier de la Cité se raconte », « L’église Saint-Étienne de la Cité se refait une beauté », « Quand l’histoire médiévale refait surface », « Mieux comprendre notre patrimoine gallo-romain ».

- *Périgord. Le magazine des amoureux du Périgord*, n° 8, janvier, février, mars 2020 : « Focus sur la gare Robert Doisneau de Carlux », « Découvrons le Pôle des métiers d’art de Nontron », « Le Musée du tabac de Bergerac », « Bienvenue au pays des mille et un châteaux ».

- *Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, janvier-mars 2018 : « L'école française de Rome et le patrimoine » (C. Virlouvet), « La Casa de Vélasquez et la politique patrimoniale en Espagne » (M. Bertrand).

- *Bulletin de la Société de Borda*, n° 536, 4^e tr. 2019 : « Sorde, “la pèlerine”. Les multiples visages des pèlerins de Sorde » (O. Cazabat).

- *Bulletin de Hautefort, notre Patrimoine*, n° 56, janvier 2020 : « Retable de l'église du Temple-Laguyon » (P. Villot), « Premiers paysans et métallurgistes dans la région de Hautefort et de ses environs (conférence de Christian Chevillot à Tourtoirac le 13 novembre 2019) » (E. Colin et M. Debet), « La peste à Badefols au XVII^{ème} siècle » (D. Blondy), « Eugène Le Roy. 20 ans à Hautefort » (P. Villot).

- *Bulletin de la Société des études du Lot*, t. CXL, oct.-déc. 2019 : « Dialogues épistolaire entre le marquis de Mirabeau et le marquis de Pompignan » (J. Carral), « Une petite hache polie découverte à Nadaillac-de-Rouge » (E. Jouve).

- *Mémoires de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Toulouse*, vol. 181, t. X, 2019 : « De Cro-Magnon à Fermat : une saga des chiffres » (S. Bories), « Aquarelle et peinture à l'eau de la Préhistoire à nos jours » (I. Rico-Lattes), « À propos des compagnons du Tour de France » (F. Icher).

- *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 33, 2018 : « Taizé-Maulais (Deux-Sèvres, France) : une nouvelle ébauche d'anneau-disque en amphibolite à pargasite-zoïsite de Sarrazac » (P. Pétrequin, S. Cassen, A.-M. Pétrequin, F. Prodéo, D. Buthod-Ruffier), « Trois grandes haches inédites de la Dordogne » (C. Chevillot), « L'agglomération gauloise de La Peyrouse. Bilan des recherches de 2018 » (C. Chevillot et E. Hiriart), « La faune trouvée en 2018 sur l'agglomération gauloise de La Peyrouse » (D. Loirat), « Les monnaies du site de La Peyrouse mises au jour en 2018 » (E. Hiriart), « La Peyrouse. Premières observations géomorphologiques » (S. Lescure), « Un four de potier gaulois rue du Professeur Pozzi à Périgueux » (C. Chevillot, J.-B. Desbrunais et Y. Duteil), « La faune trouvée autour du four de potier gaulois de la rue du Professeur Pozzi à Périgueux » (D. Loirat), « Les timbres sur amphores de l'*oppidum* de La Curade et d'Ecorneboeuf » (C. Chevillot), « La borne médiévale de Puydivert. Le Bourdeix » (C. Chevillot et B. Fournioux), « La forêt de Nontron à la fin du Moyen Âge » (B. Fournioux), « Carreaux estampés et autres productions des tuiliers-briquetiers de la Double et du Landais. Premier bilan » (C. Chevillot, A. Guillain, S. Larue-Charlus, P. Prot, J. Tranchon), « Faïenciers et faïences de Bergerac, du Fleix et de Sainte-Foy-la-Grande au XVIII^e siècle » (J.-J. Armbruster, B. Beney, A. Guillain), « La diffusion des meules d'Availles-Limouzine en Nontronnais » (A. Guillain), Prospection-inventaire : vallée de la Dronne, triangle Lisle/Saint-Pardoux-la-Rivière/Thiviers, Ecorneboeuf, Landais et Bergeracois, sud-est et Sarladais.

Huguette Bonnefond

**Colloque
avec l'amical partenariat de la
« Société des Amis de Brantôme »**

**Samedi 6 juin 2020 (9h30-17h)
Grotte du Jugement dernier à Brantôme
*De la pénurie à la pléthore. Une histoire de l'alimentation***

Programme :

- 9h30. Accueil par le maire de Brantôme et la présidente de la Société des Amis de Brantôme
- 9h45. Ouverture du colloque par le président de la SHAP
- 10h. « Les distorsions alimentaires et l'alimentation moderne ». Pr Henry Dabadie
- 10h30. « La nutrition paléolithique n'est pas le "régime paléo" ». Dr Gilles Delluc
- 11h. « Le banquet dans l'Antiquité ». M. Dimitri Tiloi d'Ambrosi
- 11h30. « Manger ou se nourrir au cours des siècles. Anthropologie de l'alimentation ». Dr Daniel Cosculluela
- 12h. Questions avec la salle.
- 12h30. Déjeuner (+ visite du site par les guides de l'abbaye)
- 14h30. « Alimentation, fête et plaisir. Regard philosophique ». M. Jean-Yves Mercury
- 15h. « Le luxe alimentaire à la française ». M. Vincent Marcilhac
- 15h30. « La truffe en Périgord (et ailleurs) : la perle blanche ou noire ». M. Jean-Charles Savignac
- 16h. « Le vin en Périgord : le calice des dieux ». M. Luc de Goustine
- 16h30. Clôture du colloque par le président de la SHAP

Réservations par téléphone, secrétariat de la SHAP : 05 53 06 95 88
Tarifs : journée colloque + repas : 38 € / demi-journée colloque + repas : 32 € / journée colloque sans repas : 20 € / demi-journée colloque sans repas : 12 € / souscription Actes du colloque : 12 €
Chèque à l'ordre de la SHAP

Sortie du 28 septembre 2019 Autour des Eyzies- de-Tayac

par Brigitte DELLUC

L'église romane de Tayac

Notre Société avait déjà découvert cet intéressant monument en 1876, lors d'un congrès archéologique. Le plan levé par Charles Vasseur, les magnifiques relevés de l'ensemble et des détails dessinés par Jules de Verneilh et par A. de Roumégoux (*BSHAP*, 1877, p. 351-361, avec deux planches hors-texte et une description du marquis de Castelnau) permettent à chacun de conserver un souvenir de tous les détails. Ces documents permettent aussi de découvrir les transformations réalisées au niveau de l'ancienne sacristie et de l'accès à la chambre de défense du chevet : elle était accolée au mur sud de l'église et sa suppression au cours du xx^e siècle a conduit à modifier l'ancien accès latéral et à transformer l'ancienne porte en placard.

Cette église fortifiée, dédiée à saint Martin, a été classée monument historique le 10 avril 1895. Son organisation en forteresse date de sa construction au XII^e siècle, à une époque troublée, où elle a été conçue pour servir de refuge. Elle est adossée à un fort massif calcaire coniacien et a été orientée, de ce fait, nord-est sud-ouest et non strictement est-ouest. Ses murs sont appareillés avec un très grand soin et elle est couverte par une épaisse toiture en lauze (fig. 1, cliché Pierre Besse).

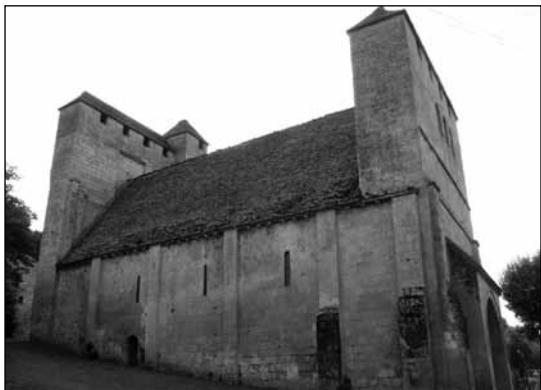


Fig. 1.



Fig. 2.

Le chevet rectangulaire (2,50 m d'épaisseur), au nord-est, face au talus, est surmonté par une terrasse de défense crénelée, permettant de neutraliser une attaque venant du coteau qui domine l'église à l'Est : la structure de défense est couverte de lauzes, avec une chambre de guet à mâchicoulis. On y accède, depuis l'abside, par un escalier à vis inclus dans la maçonnerie. À l'angle sud du chevet, des encorbellements sont interprétés parfois comme les vestiges d'une échauguette, ou comme les vestiges d'une passerelle pour rejoindre la chambre de défense du portail. En fait, les vestiges sont difficiles à interpréter. Le chevet est percé de deux baies à ébrasement simple : le linteau échancré de l'une de ces baies évoque un remploi carolingien (fig. 2, cliché Pierre Besse). Au sud-ouest de l'édifice, un deuxième escalier, dissimulé dans la maçonnerie comme le précédent, permet d'accéder à la voûte de la nef où la charpente forme un immense vaisseau.

La façade ouest est surmontée par une structure de défense de même hauteur que celle du chevet (environ 2 m d'épaisseur), couverte elle aussi de lauzes. Elle fait office de clocher. La chambre des cloches est percée de trois baies. Au-dessus se trouve un réduit défensif crénelé côté sud-ouest et hourdé côté nord-est. Le portail s'ouvre dans un fort épaississement de la maçonnerie. Il comporte cinq voussures en plein cintre à peine brisées, soulignées par des tores. La voussure externe retombe sur deux colonnes de marbre (remplois gallo-romains), surmontés de chapiteaux d'inspiration corinthienne. Les trois voussures médianes retombent sur des colonnettes de même section. La voussure centrale, qui encadre le portail, est bordée par un motif polylobé et repose sur deux colonnes un peu plus épaisses que ses voisines.

L'église suit un plan rectangulaire de 24 m x 11 m. L'espace est partagé en trois nefs par cinq grands arcs brisés de chaque côté, retombant sur des piles de section octogonale. Le plafond plat est en charpente. La nef est éclairée par des baies étroites comme de véritables meurtrières.

N’oublions pas, au fond de l’église, les fonts baptismaux métalliques, qui furent offerts par la famille Festugière, maître de forge des Eyzies au XIX^e siècle.

Il reste à rappeler le souvenir de l’abbé Jean Estay, qui fut un très original curé des Eyzies de 1935 à 1951. C’était en effet un curé très généreux et fantaisiste, inventeur, passionné par l’horlogerie, la mécanique, la pharmacopée et la préhistoire. On lui attribue la découverte – ou plutôt l’usage très précoce – du kick démarreur de sa moto. Sa cafetière électrique, plusieurs pommades et médicaments et son livret *Tout un musée dans la poche* où il décrit Lascaux avec un plan à la suite de sa visite le 24 septembre 1940 avec l’abbé André Glory et Denis Peyrony (Delluc B. et G., 2009, *BSHAP*, CXXXVI, p. 253-270) sont demeurés célèbres.

Enfin, à quelques dizaines de mètres de l’église vers le sud et à quelques mètres au-dessus, sur le coteau, s’ouvre une grotte, la Croze à Gontran. Son entrée fut fouillée par le curé au début du XX^e siècle (Aurignacien, selon H. Breuil). Sa décoration, rapportée au tout début du Paléolithique supérieur, fut découverte à cette occasion. Elle a été publiée par H. Breuil en 1952 puis par B. et G. Delluc en 1983.

Le musée de l’abri Cro-Magnon

À quelques centaines de mètres vers l’aval de la Vézère, près du bourg des Eyzies, se trouve le musée de l’abri Cro-Magnon, 2^e étape de notre matinée. Nous revenons en ce lieu où nous avions fait halte il y a quelques années et où Gilles Delluc avait rappelé son importance dans l’histoire des idées malgré l’état d’abandon de son environnement : c’est là qu’avaient été découverts les premiers squelettes reconnus mondialement comme ceux d’individus préhistoriques, au point que le mot « Cro-Magnon » continue à désigner les premiers hommes préhistoriques anatomiquement modernes, les *Homo sapiens*, du moins en France.

Grâce au nouveau propriétaire des lieux, M. Jean-Max Touron, qui nous accueille gracieusement aujourd’hui, l’ensemble du site a été débarrassé de tous les ajouts modernes et parasites (cabanes à cochon et autre piscine hors sol qui avaient été installées sous l’abri rocheux au fil des décennies...). Les maisons d’habitation, bâties en avant de la falaise, ont été transformées en un espace muséal où histoire et archéologie, présentation des idées fausses et connaissances les plus récentes sont présentées de façon claire et agréable (par les préhistoriens Estelle Bougard aidée par le Dr Gilles Delluc). Les squelettes et les objets, issus des fouilles il y a plus de 100 ans, étant tous précieusement conservés au Musée de l’Homme à Paris ou dans divers musées de France et d’Angleterre, une reconstitution du bureau de Louis Lartet, géologue toulousain, fils d’Édouard Lartet, lequel dirigea et publia la fouille de ce lieu



Fig. 3.

en 1868, avec les objets recueillis au cours de l'aménagement actuel, permet de présenter ce que l'on sait aujourd'hui de ce que fut le site lui-même.

Il y a environ 40 000 ans, cet endroit était un vaste abri sous roche où campèrent à plusieurs reprises des groupes d'Aurignaciens, l'un d'eux ayant laissé au sol une belle défense de mammouth. Entre deux campements, la roche s'effritait sous l'effet du gel et du dégel, si bien qu'il y a environ 30 000 ans, l'abri était presque comblé. Il ne restait plus qu'un recouin de 50 cm de hauteur : il servit alors de lieu de sépulture à des Gravettiens qui vivaient au voisinage, sans doute sous l'abri Pataud voisin.

Tout cela, on le sait avec précision grâce à l'étude des objets de silex et d'os retrouvés à chaque niveau, grâce aux minutieux comptes-rendus de Louis Lartet, grâce aux comparaisons avec l'abri Pataud et aux datations par le carbone 14 d'un des coquillages qui accompagnaient la sépulture d'un homme de 45 ans, dénommé le « vieillard » de Cro-Magnon, et d'une femme au crâne fracturé d'un coup de pioche accidentel au moment de l'exhumation, à l'origine de la découverte en 1868 (le propriétaire était en train de récupérer de la castine pour établir un nouveau chemin pour conduire à la gare inaugurée 5 ans plus tôt à proximité). Il y avait aussi les restes moins bien conservés de trois autres personnes.

L'abri rocheux (fig. 3, cliché Pierre Besse), aujourd'hui dégagé et parfaitement mis en scène, permet de bien visualiser ce lieu où vécurent nos plus anciens ancêtres anatomiquement modernes, ce lieu émouvant, au nom célèbre dans le monde entier, sans que la majorité des personnes soupçonne sa véritable signification.

Pour les plus valides, la visite s’achève par une superbe promenade dans les bois, en se faufilant d’un abri rocheux à un autre, sur le coteau dominant l’abri jusqu’à un point de vue unique sur la vallée de la Vézère, accompagnée par une mise en scène sonore des principaux animaux vivant dans la région à l’époque de Cro-Magnon, c’est-à-dire pendant la dernière glaciation.

La matinée se conclut par un excellent repas préparé par la famille Jugie au restaurant troglodytique de Laugerie-Basse.

Le château et la grotte de Commarque

L’après-midi est consacrée ensuite à la visite détaillée du château de Commarque, que son propriétaire, notre collègue Hubert de Commarque, était venu nous présenter lors de notre réunion mensuelle du 4 juillet 2018. Depuis le fond de la vallée, en nous déplaçant de proche en proche (fig. 4, cliché Pierre Besse), Hubert de Commarque, qui nous reçoit gracieusement et que nous remercions très vivement, nous retrace l’histoire de ce château : les plus vieux éléments ont été bâtis par ses ancêtres ; ils ne purent jamais récupérer leur bien après l’avoir confié en gage pour partir à la croisade ; il y a un demi-siècle, il réussit à le racheter, avec la ferme détermination de mener à bien son sauvetage et son étude. Ce travail magnifique est en grande partie réalisé. Ses enfants, Aude et Jean de Commarque, poursuivent l’œuvre entreprise par leur



Fig. 4.

père. Les plus anciens bâtiments remontent au XII^e siècle (le vieux donjon), le château a été petit à petit agrandi, au XIII^e siècle un nouveau donjon a été construit, accolé au précédent, un grand logis Renaissance a été édifié face à la vallée, et le château s'est entouré d'une véritable cité castrale. Tous ces vestiges avaient petit à petit disparu dans la végétation et les éboulements successifs depuis leur délaissement au XVI^e siècle. Nous avions visité le site avec Gilles Delluc, alors président, il y a près de 40 ans, au début du défrichement : c'était un autre temps et certains s'en souviennent peut-être avec un brin de nostalgie.

Avant de suivre Hubert de Commarque dans une visite détaillée du site, Brigitte Delluc dit quelques mots sur ce qui marque la première installation humaine en ce lieu : il s'agit de la grotte ornée de Commarque qui s'ouvre aujourd'hui au niveau du fond de la vallée, juste à l'aplomb du donjon. Des fouilles récentes pour dégager les installations troglodytiques, aujourd'hui enfouies dans les sédiments du fond de la vallée, montrent que depuis 20 000 ans le fond de la vallée s'est élevé de 15 à 20 mètres. La grotte, qui s'ouvrait donc en haut d'un talus, a été occupée par des Hommes de Cro-Magnon il y a 15 000 ans (en âge calibré), d'après deux datations carbone 14 effectuées sur des os de renne, vestiges de la chasse de ces hommes, découverts lors d'une fouille effectuée par B. et G. Delluc en 1979 dans la première salle, au cours d'une étude pluridisciplinaire publiée en 1981 dans la revue *Gallia Préhistoire*, éditée par le CNRS. Cette grotte, dont la salle est prolongée par une galerie étroite et sinuose, a été décorée de gravures et de sculptures d'animaux et de symboles féminins. La figure la plus célèbre est un cheval grandeur nature, sculpté en bas relief tout au fond de la grotte dans une partie très étroite de la galerie, sur une paroi sinuose. Ce décor complexe témoigne de l'extraordinaire habileté et de la sensibilité de l'artiste, mais aussi de la complexité de la pensée religieuse de ce groupe de Cro-Magnon, à l'époque magdalénienne. En raison de son exiguité et de sa fragilité, on ne peut pas visiter la grotte : une évocation est présentée dans le château.

Aujourd'hui, grâce à la persévérance, à l'opiniâtreté et à la passion de son propriétaire, nous découvrirons ce site médiéval magique en partant des abris troglodytiques où étaient installées des écuries, nous admirons la chapelle, bâtie au-dessus de la poterne d'accès, nous traversons des maisons et nous passons près de la boulangerie, en cheminant par les étroites ruelles du village castral, jusqu'au château et même jusqu'en haut du donjon. Dans le château, une belle muséographie accompagne le visiteur.

La journée s'achève par des rafraîchissements servis au pied du château.

Un grand merci à nos hôtes et à tous ceux qui ont permis le bon déroulement de cette belle journée.

B. D.

Sortie du
26 octobre 2019
Sallegourde, La Valade,
Les Chaulnes : trois
châteaux témoins de
l'enseignement agricole
en Dordogne

par Nelly BELLE,
Anne-Marie et Maurice CESTAC,
Caroline CIVETTA

L'implantation des premières écoles d'agriculture, au début du XIX^e siècle, eut lieu, bien souvent, dans des châteaux sièges sur de magnifiques et importants domaines agricoles. Le Périgord n'a pas échappé à cette particularité. Aussi, la Société historique du Périgord, héritière de la Société d'agriculture, se devait d'organiser un « pèlerinage » mémoriel sur ces lieux tout en terminant par l'actualité du domaine des Chaulnes.

Le domaine de Sallegourde (fig. 1) (sous la conduite de Nelly Belle)

Le groupe se retrouve devant le château de Sallegourde (*Salagorda*, cartulaire Chancelade, 1129-1143, composé de *Sala* « château » et *gorda* « lieu humide ») à Marsac-sur-l’Isle. Il s’agit d’un ancien repaire noble du xv^e siècle ayant appartenu à François de Bourdeille. De l’ancien château, subsiste une pierre sculptée d’un écu au « losange d’or azur, au chef de gueules », peut-être celui des Makanan. Si, aujourd’hui, le château n’est plus qu’une vaste demeure bourgeoise, nous admirons par contre la belle allée cavalière qui menait à l’abbaye de Chancelade, les restes d’un moulin du xvi^e siècle, où, selon Jean Secret, officiait un meunier poète. Nous longeons les douves qui entourent le château, dallées à 2 mètres de profondeur, rencontrons deux pavillons Renaissance qui, malheureusement, se désagrègent sous l’action de l’eau et des intempéries alors qu’ils possédaient de magnifiques cheminées, des fenêtres à meneaux et de beaux escaliers à vis. Enfin, côté de l’Isle, l’horizon s’ouvre sur la vaste plaine, aujourd’hui golf périgourdin, mais dépositaire des nombreuses activités de l’école au xix^e siècle.

En effet sous l’impulsion de la Société d’agriculture et des « agromanes » périgordins, ces notables et bourgeois épris d’agriculture, en particulier le marquis de Fayolle et le général Bugeaud, la première ferme modèle du département est créée en 1837 à Sallegourde¹. Elle est dirigée par A. de Lentilhac. La ferme école est composée d’un institut de formation et de la ferme annexée. Celle-ci est exploitée par le directeur, fermier d’un



Fig. 1.

1. CESTAC, 1998.

propriétaire auquel il loue le domaine, d'une superficie de 500 ha (200 ha de forêt, la forêt de Chancelade ; 30 ha de vignes ; 70 ha de prairies ; 200 ha de terres labourables). La totalité du travail est assurée par les élèves. Elle est le lieu de nombreuses démonstrations (introduction des mûriers, élevage du ver à soie, pratique des assolements, féculerie de pommes de terre, moulin sur l'Isle, création et amélioration de matériels agricoles...).

L'école sera transférée au domaine de La Valade en 1851.

Le château de La Valade (fig. 2) (sous la conduite de Caroline Civetta)

Bienvenue à La Valade, une propriété qui a une longue histoire et que nous avons achetée en décembre 2004. Cela fait 15 ans et nous avons eu la chance qu'un de ses anciens propriétaires, M. Hubert Thickett, qui l'a habitée entre 1983 et 2003, nous ait laissé le fruit de ses recherches sur l'histoire de cet endroit, recherches qu'il avait effectuées à la SHAP dont il était membre, comme me l'a confirmé M. Cestac.

L'origine de ce repaire noble de La Valade (son nom signifie « maison au-dessus de la vallée ») remonte à la fin du XVI^e siècle mais il n'y a pas de documents attestant des étapes successives de sa construction. Cependant, dans la grange qui borde la cour intérieure, l'architecte Alain de La Ville, qui a été l'auteur de la restauration du château, a repéré des montants de cheminée qui dateraient du XIV^e siècle. En effet, dès cette période, il y avait certainement



Fig. 2 (cliché C. Civetta).

un ensemble de bâtiments qui auraient précédé la construction de la maison forte d'origine, en pierre et en moellons.

Deux pièces en bas, deux pièces en haut et une ouverture dont nous avons choisi de conserver la trace, au premier étage de la façade nord, la moins exposée en cas d'attaque : voici les caractéristiques d'une maison forte, accessible seulement par une échelle, vite retirée par ses habitants en cas de danger. Il faut savoir que le village voisin de Lisle, situé sur la voie romaine de la vallée de la Dronne, était un lieu d'étape militaire et c'est cette continue menace de chapardages et d'intimidations, voire plus, au cours de ces siècles de guerre qui aurait logiquement conduit à édifier La Valade.

Un escalier à vis, invisible de l'extérieur aujourd'hui, a fini par rendre la maison forte plus confortable et c'est au-dessus de l'entrée de ce qui est actuellement le salon que nous trouvons le blason des Gentil, la famille qui l'a habitée deux cents ans, soit du XVI^e siècle à la Révolution. « D'azur à une épée nue mise en pal la pointe en haut, sous laquelle passe un chevron de même, accompagné de trois roues de Sainte-Catherine de même, posés deux et un » : tel est le blason de cette famille du Limousin dont une branche est venue s'installer dans le Périgord (fig. 3).

Fig. 3.



Jehan de Gentil est viguier à Saint-Yrieix au début du XVI^e siècle et c'est son second fils, Hélie, qui est anobli en 1515 par Louise, duchesse d'Angoulême et mère de François I^r donc régente de France pendant que son fils guerroie en Italie. Son titre d'écuyer est enregistré à la chambre des comptes le 22 février 1518 et d'Aguesseau le confirmera en 1667. Hélie aura 14 enfants dont Léonard, qui formera la branche A des Gentil de Lajonchapt, et Adrien, écuyer et seigneur de La Valade, de qui descendra la branche cadette, les Gentil de La Valade et de Saint-Romain, c'est-à-dire celle qui nous intéresse.

Adrien est le père de Jean, qui est le père de Martial. C'est Martial, seigneur de La Valade, qui fut le capitaine du château de Bourdeilles. La guerre civile fait rage alors, André de Bourdeille, gouverneur et sénéchal du Périgord, le charge, en 1580, de former une compagnie de 100 hommes de pied pour la défense du château. En 1616, Martial écrit son testament : les Gentil de La Valade ont quitté le Limousin pour de bon et se succéderont dans ce lieu jusqu'à la Révolution.

Dans son livre, *Histoire de Lisle*, l'abbé Farnier cite l'anecdote suivante. En 1697, François-Sicaire de Gentil demande au curé de Lisle, Pierre Faure, un droit de banc et un droit de tombeau. Si le droit de banc était l'apanage de la noblesse, le droit de tombeau n'était pas systématique puisque la sépulture se situant sous le sol de l'église, la place était comptée. Le curé s'est fait tirer l'oreille mais, en échange d'une petite rente, le souhait de François de Gentil fut exaucé mais je n'en ai trouvé aucune trace aujourd'hui.

Antoine-Henry de Gentil fut mousquetaire à la Garde du Roi entre 1749 et 1755. En 1756, il épouse Marie de Malet, née au domaine de Bellevue à Lisle, et agrandit le domaine par acquisition. Leur fils, François, né à La Valade le 20 juillet 1760, émigre en Allemagne à la Révolution mais deviendra officier supérieur d'Intendance sous Napoléon I^{er}. Il épouse Jehanna Wilhelmine, comtesse Herzberg, le 14 octobre 1811 à Berlin. Il sera grièvement blessé à Minsk et décédera à l'hôpital militaire de Vilna le 2 janvier 1813. Il laisse deux enfants, un garçon et une fille, qui auront une descendance en Allemagne comme viendra vous le conter M^{me} Cestac.

La Valade sera vendue en 1791 à M. Faure de Rochefort et les parents de François de Gentil se retireront à Bellevue, à Lisle. Dix-huit propriétaires se succéderont jusqu'à aujourd'hui et je vous fais grâce de leur énumération mais je laisse la parole à M^{me} Cestac dont la famille, les Cruveiller, a été propriétaire de La Valade de 1877 à 1910, c'est-à-dire au moment où la ferme école a connu son apogée :

Ce court récit anecdotique va rendre vivants les propos très clairs de M^{me} Civetta concernant les Gentil de la Valade.

En 1959, mon père, Antoine Cruveiller, alors maire de Lisle, à la suite de son père Jean-Jules, reçut une lettre d'Allemagne, de Dresde, la capitale de la Saxe, d'un Herr Doktor « von Gentil de la Vallade » qui lui demandait la possibilité de visiter le château de La Valade, berceau de sa famille. Mon père lui répondit que les Cruveiller n'en étaient plus propriétaires depuis 1910 mais qu'il lui serait néanmoins très possible de réaliser son désir. Il invita donc M. et M^{me} von Gentil de la Vallade à cette visite et nous les avons accompagnés, mes parents et moi-même, ici où nous sommes !

M. Gentil de la Vallade, grand, cheveux châtain clair, yeux bleus, « bel homme », remplissait son regard de tout ce qu'il voyait tandis qu'il racontait : après la Révolution, pendant les campagnes napoléoniennes, son lointain ancêtre François était tombé amoureux d'une Allemande, tout arrive même en temps de guerre, et avait fondé un foyer, s'était établi à Dresde où résidait depuis cette branche de sa famille. Nous suivions ses propos avec l'attention que vous imaginez, suspendus à ses lèvres.

Le soir, chez mes parents, à la fin du dîner, M. Gentil de la Vallade a retiré d'une pochette un plat en porcelaine de Saxe et l'a donné, avec solennité, à ma mère en signe de remerciement pour l'avoir bien reçu et lui avoir permis de voir « son château ». Il a ajouté, il parlait très bien français, « ce plat, aux armes de ma famille, m'est très cher ; avec deux autres pièces de porcelaine, c'est tout ce qui nous reste de notre maison après les terribles bombardements de Dresde pendant la deuxième guerre mondiale ».

Je vous laisse deviner la surprise et l'émotion de ma mère à la réception de ce cadeau. Moi-même, j'y suis attachée... un peu comme à une relique et c'était un plaisir pour moi de vous raconter cette petite histoire.

Le domaine des Chaulnes (fig. 4) (présenté par Maurice Cestac)

Le domaine des Chaulnes², situé sur la commune de Grignols, est la propriété du lycée agricole et agroalimentaire de Périgueux. Il occupe 160 ha, dont 80 ha de bois et 80 ha de prairies. Une magnifique chartreuse datant des XVI^e et XVII^e siècles surplombant Saint Astier, implantée au centre du domaine, offre au promeneur, qui y accède par une longue allée, une impression de calme, de sérénité et de plénitude. Majestueux par sa chartreuse, mystérieux car il se laisse découvrir par petites touches.

Dans quel état le lycée a-t-il recueilli cet héritage en 1985 ?

Jusque dans les années 1940, les Chaulnes ont connu une longue période de stabilité, vivant au rythme des grands domaines de l'époque, exploité par des métayers dans sept métairies. Ensuite, la propriété a connu des changements fréquents et des fortunes diverses. Après un propriétaire qui avait essentiellement fait un placement financier, celui qui suivit, en 1953, pris dans la période « expansionniste » de l'agriculture, a surexploité le domaine, notamment l'espace forestier, et a nui gravement à l'esthétique et à l'équilibre de la chartreuse par des constructions en totale disharmonie avec l'esprit des lieux. À partir de 1961, les derniers propriétaires ont laissé le domaine et les bâtiments quasiment à l'abandon. L'ensemble des terres n'était plus exploité, les sols, couverts de genévriers, n'étaient plus que landes et parcours pour quelques maigres vaches laitières vagabondant, y compris dans tous les bâtiments. La chartreuse elle-même était en très mauvais état, quelques toitures commençant à s'effondrer. Voilà le triste état dans lequel se trouvait le domaine fin 1984.

En 1993 quelles lignes directrices ont sous-tendu la réflexion pour la valorisation de la chartreuse ? En fait il n'y a pas eu un seul objectif, mais trois, très complémentaires, dans le cadre d'une approche systémique du problème à résoudre. Les voici sans ordre de priorité :

- Sauvegarder un patrimoine, grâce à la chartreuse rénovée, participer à l'animation rurale, au développement local et développer le tourisme rural, grâce à la création de gîtes ruraux et à l'organisation d'événementiels.
- Créer un outil pédagogique pour les formations du lycée, liées à l'aménagement (BTS Gestion et protection de la nature, BEP aménagement, formations au tourisme rural du CFPPA). Mettre en place des classes vertes et patrimoine pour les jeunes scolaires du département.
- Sur les 80 ha de terres du domaine mettre en place un système d'élevage de bovins de race limousine, conduit en extensif avec des techniques douces, privilégiant la qualité et outil de référence dans le département.

2. Pour toute l'histoire de la chartreuse, voir CESTAC, 1996.



Fig. 4 (cliché F. Giroux).

Un projet construit sur la base de ces éléments a permis d’obtenir les financements nécessaires (Europe, État, région, département et emprunt du lycée pour la rénovation complète de la chartreuse et la mise en valeur du domaine) et aboutir au domaine tel qu’il est aujourd’hui.

Mais revenons à l’histoire des Chaulnes.

Avant 1673, ce fut une possession de la famille des Solminihac. À cette date, la famille de La Bastide, bourgeois de Périgueux, anoblis par la suite, acquiert cette propriété où ils demeureront jusqu’en 1882, non sans l’avoir démembrée en 1857 pour ne plus occuper que la chartreuse elle-même. Jusqu’en 1939, le domaine appartient à la famille Faure, dont le plus connu des représentants, est Paul Faure, personnage important de la III^e République. Il fut secrétaire général du Parti socialiste, plusieurs fois ministre dans les cabinets Léon Blum et Chautemps. Mais, en 1940, pacifiste, il ne participe pas au vote qui donne les pleins pouvoirs au maréchal Pétain et donc ne vote pas contre, ce qui entraînera sa disgrâce en Périgord. Il est enterré à Douville d’où sa famille est originaire.

Après les vicissitudes de l’après-guerre et par l’acquisition du lycée, la chartreuse a été rénovée par l’architecte Alain de La Ville en respectant l’histoire des lieux³. Première chose, il termine le quadrilatère en créant la quatrième tour qui n’avait jamais existé et non détruite comme parfois indiqué. Deuxième chose, respecter l’esprit de bâtiments au regard de leur vocation

3. Pour l’esprit de la rénovation donné par A. de La Ville, voir CESTAC, 1996.

initiale. Enfin, intégrer quelques bâtiments neufs dans cet ensemble en respectant les lieux.

Cette sortie se termine alors par la prise en commun d'un buffet déjeunatoire apprécié de tous, avec les produits élaborés au lycée dans son atelier agroalimentaire.

N. B., A.-M. et M. C., C. C.

Bibliographie

CESTAC Maurice, 1998. « Agriculture et école en Périgord de Bugeaud à nos jours »,

Bulletin de la SHAP, t. CXXV, p. 123-144, 321-336, 495-517.

CESTAC Maurice, 1996. *Le domaine des Chaulnes, la vie d'une chartreuse d'un régime à l'autre*, Coulounieix-Chamiers, éd. Lycée agricole.

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

COURRIERS DES CHERCHEURS

- M. et M^{me} Brigitte et Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) viennent de recevoir un courriel de M^{me} Anita Millinship avec, en fichier joint, la copie de l'acte de naissance de son grand-père, Marcel Castanet (fig. 1). Dans leur article concernant cet important personnage à l'origine de la découverte et de la fouille des sites préhistoriques de Sergeac (*BSHAP*, t. CXXXVII, 2010,

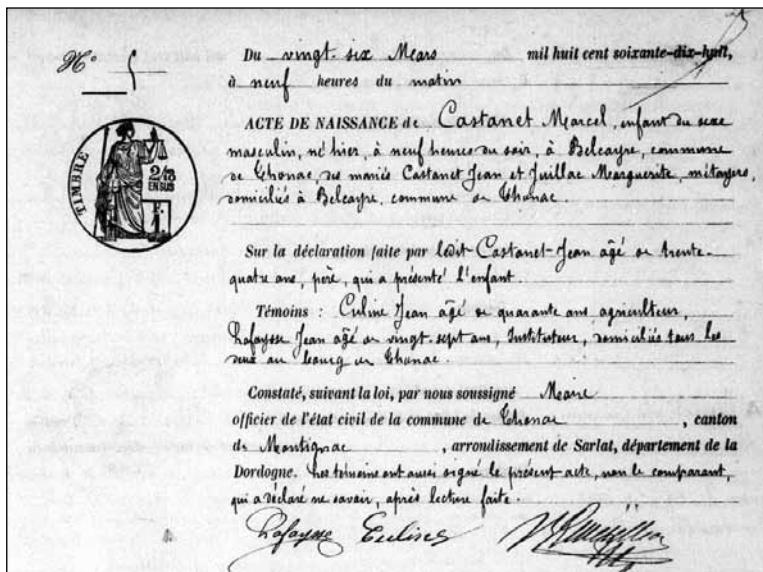


Fig. 1.

p. 502), ils avaient indiqué qu'il était né au château de Chabans. C'est une erreur qu'ils s'empressent de corriger. Ses parents (Jean Castanet et Marguerite Juillac) étaient métayers au château de Belcayre, commune de Thonac, et Marcel Castanet y est né le 26 mars 1878. Ce château est situé à quelque 2 km à vol d'oiseau de Castelmerle, en rive droite de la Vézère.

- M. Jean-Pierre Naudin (Le Petit Jaure, 24100 Bergerac) apporte des renseignements importants sur un ouvrage conservé dans notre bibliothèque : *Mes pérégrinations aux Antilles françaises...* par Armand Parrot Larivière. M. Naudin recherchait en vain cette plaquette, citée dans la courte notice sur l'auteur du *Dictionnaire biographique du Périgord* de Guy Penaud. En effet, il dispose d'une lettre que le dit-auteur « a écrite à son frère Ernest », à ce sujet. Elle est datée « New-York 18 juin 1868 » et comporte *in fine* une précision importante pour identifier son auteur : « Adresse-moi toutes vos lettres ainsi : M. Pierre Augustin Parrot, post office, New York. Je t'indique mes prénoms tels qu'ils sont consignés sur mon passeport », nécessaire pour retirer les lettres. « Cette lettre appartient à une abondante correspondance qui est entre mes mains depuis de nombreuses années. En effet son destinataire est décédé à Bergerac chez sa "nièce" Marguerite Miquel, épouse André Jouanel (grand-mère de l'épouse de M. Naudin), en 1904. » M. Naudin s'intéresse à Armand Parrot Larivière depuis longtemps et se propose de poursuivre ses recherches à son sujet grâce aux trésors de notre bibliothèque. En complément de la notice de Guy Penaud, il fournit les informations suivantes : Armand Parrot Larivière était « avocat, collaborateur du grand juriste périgourdin Sirey et de diverses revues de jurisprudence puis directeur du *Journal de l'éloquence judiciaire* (1870-18..). Auteur d'un *Mémoire sur le capital couronné par l'Institut*, et d'un mémoire intitulé *La Hollande et la liberté de penser au XVII^e et au XVIII^e siècles*, publié en 1884. »

- M. Jean-Jacques Elias (Moulin de La Veyssière, 24190 Neuvic-sur-l'Isle), après lecture de notre dernier *Bulletin* sur les Alsaciens accueillis en Dordogne en 1939-1940, écrit qu'une rue dans la commune de Pange en Moselle porte le nom de Neuvic-sur-l'Isle. Neuvic a effectivement accueilli des Lorrains pendant la guerre, mais pas en 1939, comme le précise M^{me} Schunck (cf.schunck@wanadoo.fr) : « Les Lorrains venus à Neuvic n'ont pas été évacués en septembre 1939 mais expulsés en novembre ou décembre 1940. Les Lorrains, qui ont été évacués en septembre 1939, ne sont pas venus en Dordogne mais dans les Charentes et la Vienne. »

On nous signale par ailleurs plusieurs rues portant des noms évoquant le séjour des Alsaciens en Dordogne pendant la dernière guerre, témoignant du profond attachement des Alsaciens à ce moment de notre histoire commune, en particulier : une rue de Neuvic à Strasbourg, une rue de Montignac à Elsenheim.

- Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) s'est intéressé aux *Français du Titanic* (2010, Marines éditions). Parmi les 745 rescapés du

naufrage (sur 1 500 personnes), le 15 avril 1912, on compte quelques passagers français, dont M^{me} Augusta (Jeanne pour l'état civil) Serraplàa. Originaire de Lalinde, elle y était née le 8 juillet 1881. Son père Jean était cocher et sa mère était Marie Roquejoffre. Elle était la dame de compagnie de M^{me} Lucille Carter (cette Américaine voyageait en famille avec son époux et deux enfants, leur valet et leur chauffeur). Elle avait embarqué à Cherbourg avec le n° de ticket 113798 et partageait la cabine 140 de 1^{re} classe (pont C) avec M^{me} Berthe Leroy, gouvernante française du riche couple Douglas. Augusta, Lucille et les enfants furent embarqués dans le canot de sauvetage n° 4, mis à l'eau à 1 h 55 avec 5 hommes d'équipage, 31 femmes et enfants, dont M^{me} Madeleine Astor, épouse du célèbre milliardaire (demeuré à bord). Ils furent sauvés par le paquebot *Carpathia* (ce navire britannique sera torpillé en 1918 au large de l'Irlande) et débarquèrent à New-York le 18 avril 1912. On ne sait pas ce qu'elle est devenue ensuite.

- M. Luc Demoures (lucdemoures@yahoo.fr) a fait une enquête au sujet d'une chanson que les élèves du collège Saint-Joseph continuaient à chanter après la guerre.

« Jacques Demoures, qui était membre de la SHAP, avait organisé des retrouvailles à Périgueux et à Strasbourg dans les années 1980 entre de nombreux participants qui s'étaient notamment rencontrés au collège Saint-Joseph. Je me souvenais d'un chant qui avait un rapport avec l'arrivée des Strasbourgeois. J'ai eu la surprise de retrouver une personne qui le connaissait et me l'a communiqué. » Voici le résultat.

M. Michel Nicolas (micheu@terradoc.net), président de Terra d'Oc, a reconstitué la dite chanson et en précise l'auteur. « C'est à l'origine un chant alsacien "colombaria", qu'avaient l'habitude de chanter les Alsaciens réfugiés en Périgord pendant la guerre de 39/45, lorsqu'ils se retrouvaient aux veillées. Sur cet air, l'abbé Grillon a écrit des paroles en l'honneur du Périgord.

Au Périgord / Je chanterai ta plaine / O mon beau Périgord / Tes coteaux aux grands chênes / O mon beau Périgord /
Ah ! Ah ! O mon beau Périgord / O reine des vallées / Quand le soleil s'endort / Tes moissons étalées / Flamboient comme de l'or /
Ah ! Ah ! Flamboient comme de l'or / Altiers et solitaires / Se dressent tes manoirs / Vieux gardiens d'une terre / Qu'ils sauveront cent fois
Ah ! Ah ! Qu'ils sauveront cent fois / Carrefours et villages / Sont marqués de la croix / À travers tous les âges / S'affirme notre foi /
Ah ! Ah ! S'affirme notre foi / Patrie des capitaines / Patrie des troubadours / Et du sage Montaigne / Patrie des cours d'amour /
Ah ! Ah ! Patrie des cours d'amour / Gloire à notre Dordogne / À son automne doux / Et buvons sans vergogne / Le bon vin de chez nous.

Je comprends (poursuit M. Luc Demoures) dès lors, pourquoi j'ai entendu cette chanson, lorsque j'étais très jeune. Il y avait beaucoup d'Alsaciens

au collège Saint-Joseph de Périgueux entre 1939 et 1945, où mes frères étaient aussi. J'avais aussi chanté cette chanson lorsque je me suis retrouvé dans ce même collège quelques années après. J'avais néanmoins retenu des paroles un peu différentes. Il devait y avoir deux versions. D'autres retrouvailles entre Périgourdins et Alsaciens ont eu lieu à Strasbourg et à Périgueux et une exposition très intéressante a eu lieu à Saint-Pierre-de-Chignac au château de Lardimalie sur les réfugiés de Strasbourg à Périgueux. »

DEMANDES DES CHERCHEURS

- M^{me} Sophie Miquel (sophie.miquel@wanadoo.fr) recherche les archives personnelles de Robert Virot (1915-2002). Ce grand botaniste est mort solitaire, à l'âge de 87 ans, au Buisson-de-Cadouin et ses archives officielles sont conservées au Muséum national d'Histoire naturelle à Paris. Sa nécrologie a paru dans le bulletin n° 52 (2004) de la *Société Botanique du Périgord*, avec une impressionnante énumération d'espèces de Nouvelle-Calédonie, décrites par lui pour la première fois, et une longue bibliographie. « Peut-être aurez-vous des pistes pour savoir ce que sont devenus les carnets de notes botaniques périgordines de ce botaniste. Il habitait au Buisson, route de Cadouin, à la sortie du bourg ».

INFORMATIONS

- La médiathèque de la ville du Bugue, installée dans un ancien moulin sur les bords de la Vézère, s'appelle « la médiathèque Gérard Fayolle » depuis le 4 octobre 2019.

- Dans le cadre du projet de classement UNESCO de l'exemplaire des *Essais* de Montaigne de Bordeaux, un ensemble de trois livres ayant appartenu au philosophe et ancien maire de la ville a été restauré grâce au soutien du club Mécènes du Patrimoine Gironde qui a financé ce projet dans son intégralité (bibliothèque Mériadeck de Bordeaux).

CORRESPONDANCE POUR « COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information, on peut écrire à M^{me} Brigitte Delluc, vice-présidente, SHAP, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques doivent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

NOTES DE LECTURE

100 Félibrées en Périgord. 1903-2019

Pascal Serre

éd. Les Livres de l'Îlot, Lo Bornat dau Perigord / Société historique et archéologique du Périgord, 2019, 550 p., ill., 25 €

Pascal Serre a relevé le défi de résumer 100 félibrées en collectant les affiches, les discours des présidents du Bournat, les photos des reines d'un jour ainsi que des groupes folkloriques. Chaque ville ayant organisé cette grande fête de la langue occitane, où l'histoire côtoie les traditions, est présentée avec ses hommes célèbres, ses vieux métiers, et ses particularités. Une aussi longue constance dans la continuité de cette manifestation unique en son genre montre combien les Périgourdins sont attachés à leurs racines et ont de joie à se rassembler en nombre pour faire vivre leur culture occitane. ■ B. B.

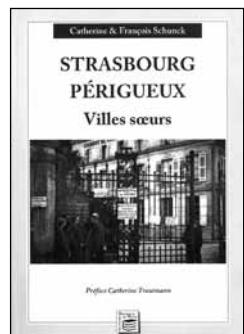


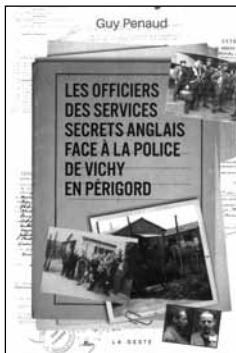
Strasbourg Périgueux. Villes sœurs

Catherine et François Schunck

éd. Secrets de Pays, 2019, 255 p., ill., 20 €

« Strasbourg à Périgueux », un bouleversement pour les Périgourdins ! En septembre 1939, la mairie de Strasbourg, ses administrations, et plus de 5000 habitants sont évacués et accueillis à Périgueux. C'est ainsi que naît une relation fusionnelle entre les deux villes. Les historiens Catherine et François Schunck, avec force documents, parfois inédits, mettent d'abord en exergue « le temps de la cohabitation », temps douloureux par le dénuement des arrivants et les difficultés d'hébergement et de ravitaillement. Nous ne pouvons qu'être émus par la dignité de ces évacués dans la souffrance et les affres de leur nouvelle vie imposée. Les auteurs insistent sur le dévouement des habitants et des administrateurs de Périgueux, étroitement secondés par ceux de Strasbourg. Puis vient, avec leur retour en Alsace, « le temps des souvenirs » : correspondances, mariages, jumelage entre les deux villes qui se poursuit. Ce dernier perpétue un pan de l'histoire de Périgueux dans l'histoire de France. ■ J. R.



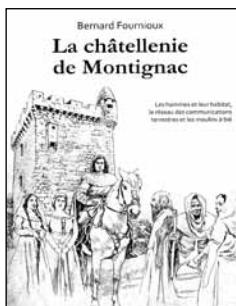


Les officiers des services secrets anglais face à la police de Vichy en Périgord

Guy Penaud

éd. La Geste, 2019, 259 p. ill., 22 €

Il n'est pas aisément de rassembler des archives éparses à propos de faits de Résistance dans une région, mais ce travail de fourmi achevé il est encore moins facile de les trier, de les ordonner et, pour finir, de les présenter au lecteur pour qu'il comprenne le passé : les faits ont été oubliés, les personnes qui en étaient les protagonistes ont disparu, ne subsistent que quelques plaques commémoratives. Guy Penaud, qui se consacre depuis maintenant plus de 30 ans à l'histoire de la Résistance en Périgord, lecteur passionné d'archives, a cette fois rassemblé tous les éléments propres à éclairer le rôle de quelques-uns de ces hommes de l'ombre, parachutés en France à partir de 1941 pour des missions difficiles, aidés par ceux qui refusaient la défaite. Il est exclu de résumer un ouvrage qui suit dans le détail, autant qu'il est possible, les actions de ces combattants traqués par la police de Vichy. Guy Penaud prend soin de suivre la vie des membres de ce qui fut la mission « Corsican », de Max Hymans qui devint président d'Air France de 1948 à 1961 à Jean Pierre-Bloch qui s'évada de la prison de Mauzac avec ses compagnons arrêtés et emprisonnés comme lui, rejoignit Londres à l'automne 1942. Son épouse Gaby, elle aussi grande résistante, fut honorée par la République, mais ni l'un ni l'autre ne le sont à Villamblard où ils vivaient. Il faudrait citer tous les noms de ces hommes, Georges Bégué, Jacques Vaillant de Guélis, Jack B. Hayes, Albert Rigoulet, le docteur Édouard Dupuy, Gilbert Turck, tous ces noms dont ce livre conserve vivante la mémoire. ■ T. H.



La châtellenie de Montignac

Bernard Fournioux

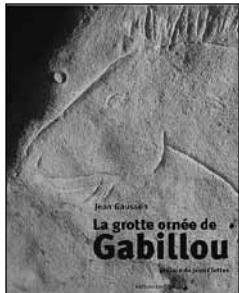
chez l'auteur, 2019, 352 p., ill., 38 €

Bernard Fournioux a donné des articles appréciés à notre *Bulletin*. Le présent opus est l'aboutissement de recherches conduites durant de longues années, l'auteur fréquentant assidûment les fonds d'archives privées et publiques. Il nous livre ici une véritable somme sur la châtellenie de Montignac. Sont abordées tour à tour les questions portant sur les nobles, les bourgeois, les paysans et les manants, les voies de communication, les habitats et les lieux de défense.

La densité et la qualité des informations contenues dans cet ouvrage en font la source incontournable sur ce secteur pour les chercheurs ou pour les simples curieux. ■ D. A.

La grotte ornée de Gabillou

Jean GausSEN (préface de Jean Clottes)
éd. Confluences, 2019, 136 p., ill., 28 €

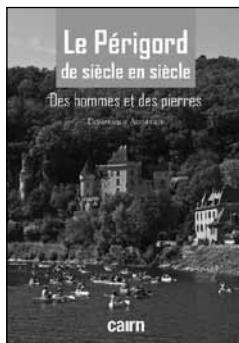


Cette édition, en fait la réédition de l'étude de Jean GausSEN de 1964, est publiée à l'occasion du centenaire de la naissance de l'auteur. Elle reprend l'intégralité du texte et de ses relevés, ainsi que la préface de Léon Pales. Toutefois l'éditeur a ajouté les importantes contributions de Jean Clottes, Mathieu Langlais, Sylvain Ducasse et Jean-Marc Pétilon. Michèle Larue-Charlus apporte de son côté son précieux témoignage sur son père.

Les images en couleur de cet élégant album montrent bien tout l'intérêt du site. Rappelons que Gabillou, pour André Leroi-Gourhan, « offre un des plus remarquables ensembles de tout l'art paléolithique ». Découverte fortuitement derrière la cave d'une maison de Sourzac, elle est classée en 1942. Acquise par Jean GausSEN, celui-ci en fait une analyse détaillée, révélant ainsi des chefs-d'œuvre de l'art pariétal, parmi près de deux cents gravures. Jean GausSEN, médecin à Neuvic, était membre de notre compagnie et a publié différents articles dans notre *Bulletin*. ■ D. A.

Le Périgord de siècle en siècle. Des hommes et des pierres

Dominique Audrerie
éd. Cairn, 2019, 93 p., 9 €



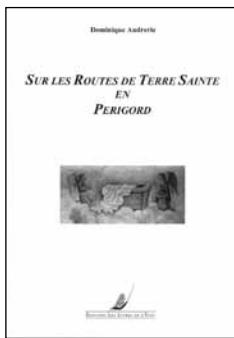
L'ouvrage s'ouvre sur une chronologie de l'histoire de notre région, ponctuée de portraits de Périgordin emblématiques (Jérôme de Périgueux, le croquant Buffarot, le ministre Bertin...) humanisant ainsi le propos. Suit une réflexion sur les hommes et les femmes qui ont peuplé le Périgord et sur les paysages, naturels ou façonnés par l'homme, et leur évolution. L'auteur évoque ainsi les jardins, de ceux des monastères aux créations les plus récentes, puis les monuments, châteaux et églises, qui animent nos paysages depuis des siècles. Il poursuit avec les villes, témoins de l'histoire avec leurs fortifications, leurs riches hôtels particuliers et leurs faubourgs, et la forêt et son rôle capital dans l'économie du Périgord. Ce territoire, peu urbanisé, est pourtant le reflet de l'activité humaine, dont on peut entrevoir les traces partout, certes, mais avec harmonie. Ce développement autour de la relation paysages-hommes, thématique chère à l'auteur, est le fil conducteur de cette étude et lui donne toute son originalité. ■ S. B.-P.



Bridoire : 23 ans seule contre tous

Claude Leroy et Dominique Cassanis (préface de Georges Pernoud)
éd. Association de sauvegarde du château de Bridoire / Geste Éditions,
s.d., 336 p., ill., 25 €

Qu'allaitent-ils faire en cette galère, vingt-trois pénibles années d'incertitudes, d'avaries, de reculs et de succès. Bataillant, sur le terrain et en justice, contre un propriétaire insaisissable, les pillards, l'apathie générale, l'inertie administrative et même la raison d'État. S'étant associés, les voisins ont en quelque sorte assuré le guet et la garde de leur château, par un sens du devoir non plus féodal mais moral, pour le bien commun. Opiniâtres, énergiques, ils ont sauvé d'une ruine que l'on disait inexorable un des fleurons de notre patrimoine. Ils auront bien mérité du Périgord. ■ C.-H. P.



Sur les routes de Terre Sainte en Périgord

Dominique Audrerie
éd. Les Livres de l'Îlot, 2019, 55 p., 9 €

Le promeneur parcourant le Périgord ne s'attend pas à découvrir l'intérêt de notre région pour la Terre Sainte. Pourtant en admirant nos nombreuses églises, leur histoire et leur architecture y ont souvent leurs origines. De nombreux pèlerins ont pris la route des lieux saints du VII^e siècle à nos jours, on y retrouve le nom de familles célèbres mais aussi d'anonymes. De nos jours, l'intérêt n'est pas tarì, pour diverses raisons qu'elles soient sociales ou religieuses, ainsi d'autres aventures iront enrichir notre Dordogne et son patrimoine. ■ H. B.

Ont participé à cette rubrique : Bernadette Besse, Jeannine Roussel, Tristan Hordé, Dominique Audrerie, Sophie Bridoux-Pradeau, Claude-Henri Piraud, Huguette Bonnefond.

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse au siège de la SHAP (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux). Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.